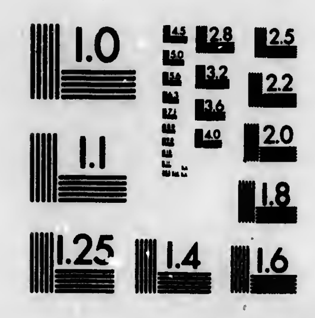
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [x] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

HIS

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

QUADRUPEDES.

TOME II.


De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy
BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du Poëme des *Plantes*.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME V.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.



Doreve del. Le Vilain Sculp.

AFRICAINS.

HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME.

[illegible]

HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME.

SUITE DES VARIÉTÉS DANS L'ESPÈCE HUMAINE.

Les nations nombreuses qui habitent les côtes de la Méditerranée depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan, et toute la profondeur des terres de Barbarie jusqu'au mont Atlas et au-delà, sont des peuples de différente origine; les naturels du pays, les Arabes, les Vandales, les Espagnols, et plus anciennement les Romains et les Egyptiens, ont peuplé cette contrée d'hommes assez différens entr'eux; par exemple, les habitans des montagnes d'Auress ont un air et une physionomie différente

de celle de leurs voisins ; leur teint, loin d'être basané, est au contraire blanc et vermeil, et leurs cheveux sont d'un jaune foncé, au lieu que les cheveux de tous les autres sont noirs, ce qui, selon M. Shaw, peut faire croire que ces hommes blonds descendent des Vandales, qui, après avoir été chassés, trouvèrent moyen de se rétablir dans quelques endroits de ces montagnes. Les femmes du royaume de Tripoli ne ressemblent point aux Egyptiennes dont elles sont voisines ; elles sont grandes, et elles font même consister la beauté à avoir la taille excessivement longue ; elles se font, comme les femmes arabes, des piqûres sur le visage, principalement aux joues et au menton ; elles estiment beaucoup les cheveux roux, comme en Turquie, et elles font même peindre en vermillon les cheveux de leurs enfans.

M. Bruce assure que non-seulement les enfans des barbaresques sont fort

blancs en naissant, mais il ajoute un fait que je n'ai trouvé nulle part ; c'est que les femmes qui habitent dans les villes de Barbarie, sont d'une blancheur presque rebutante, d'un blanc de marbre qui tranche trop avec le rouge très-vif de leurs joues ; et que ces femmes aiment la musique et la danse au point d'en être transportées ; il leur arrive même de tomber en convulsion et en syncope lorsqu'elles s'y livrent avec excès. Ce blanc mat des femmes de Barbarie se trouve quelquefois en Languedoc et sur toutes nos côtes de la Méditerranée. J'ai vu plusieurs femmes de ces provinces avec le teint blanc mat et les cheveux bruns ou noirs.

En général, les femmes maures affectent toutes de porter les cheveux longs jusque sur les talons ; celles qui n'ont pas beaucoup de cheveux ou qui ne les ont pas aussi longs que les autres, en portent de postiches, et toutes les

tressent avec des rubans ; elles se teignent le poil des paupières avec de la poudre de mine de plomb ; elles trouvent que la couleur sombre que cela donne aux yeux est une beauté singulière. Cette coutume est fort ancienne et assez générale, puisque les femmes grecques et romaines se brunissoient les yeux comme les femmes de l'orient.

La plupart des femmes maures passeroient pour belles, même en ce pays-ci ; leurs enfans ont le plus beau teint du monde et le corps fort blanc ; il est vrai que les garçons qui sont exposés au soleil brunissent bientôt, mais les filles qui se tiennent à la maison, conservent leur beauté jusqu'à l'âge de trente ans qu'elles cessent communément d'avoir des enfans ; en récompense elles en ont souvent à onze ans, et se trouvent quelquefois grand'mères à vingt-deux ; et comme elles vivent aussi long-temps que les femmes euro-

péennes, elles voyent ordinairement plusieurs générations.

On peut remarquer en lisant la description de ces différens peuples dans Marmol, que les habitans des montagnes de la Barbarie sont blancs, au lieu que les habitans des côtes de la mer et des plaines sont basanés et très-bruns. Il dit expressément que les habitans de Capez, ville du royaume de Tunis sur la Méditerranée, sont de pauvres gens fort noirs; que ceux qui habitent le long de la rivière de Dara dans la province d'Escure au royaume de Maroc, sont fort basanés; qu'au contraire les habitans de Zarhou et des montagnes de Fez du côté du mont Atlas, sont fort blancs; et il ajoute que ces derniers sont si peu sensibles au froid, qu'au milieu des neiges et des glaces de ces montagnes ils s'habillent très-légèrement, et vont tête nue toute l'année. Et à l'égard des habitans de la Numidie, il dit qu'ils sont plutôt basanés que

noirs, que les femmes y sont même assez blanches et ont beaucoup d'embonpoint, quoique les hommes soient maigres; mais que les habitans du Guaden dans le fond de la Numidie sur les frontières du Sénégal, sont plutôt noirs que basanés, au lieu que dans la province de Dara les femmes sont belles, fraîches, et que par-tout il y a une grande quantité d'esclaves nègres de l'un et de l'autre sexe.

Tous les peuples qui habitent entre le vingtième et le trentième ou le trente-cinquième degré de latitude nord dans l'ancien continent depuis l'empire du Mogol jusqu'en Barbarie, et même depuis le Gange jusqu'aux côtes occidentales du royaume de Maroc, ne sont donc pas fort différens les uns des autres, si l'on excepte les variétés particulières occasionnées par le mélange d'autres peuples plus septentrionaux, qui ont conquis ou peuplé quelques-unes de ces vastes contrées.

Cette étendue de terre sous les mêmes parallèles, est d'environ deux mille lieues; les hommes en général y sont bruns et basanés, mais ils sont en même temps assez beaux et assez bien faits. Si nous examinons maintenant ceux qui habitent sous un climat plus tempéré, nous trouverons que les habitans des provinces septentrionales du Mogol et de la Perse, les Arméniens, les Turcs, les Georgiens, les Mingréliens, les Circassiens, les Grecs et tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs et les mieux faits de toute la terre, et que quoiqu'il y ait fort loin de Cachemire en Espagne, ou de la Circassie à la France, il ne laisse pas d'y avoir une singulière ressemblance entre ces peuples si éloignés les uns des autres, mais situés à-peu-près à une égale distance de l'équateur. Les Cachemiriens, dit Bernier, sont renommés pour la beauté; ils sont aussi bien faits que les Européens, et ne tien-

nent en rien du visage tartare; ils n'ont point ce nez écaché et ces petits yeux de cochon qu'on trouve chez leurs voisins; les femmes sur-tout sont très-belles, aussi la plupart des étrangers nouveaux-venus à la cour du Mogol, se fournissent de femmes cachemiriennes, afin d'avoir des enfans qui soient plus blancs que les Indiens, et qui puissent aussi passer pour vrais mogols. Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire; on ne trouve pas un laid visage dans ce pays, et la nature a répandu sur la plupart des femmes, des graces qu'on ne voit pas ailleurs; elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture; elles ont le visage charmant. Les hommes sont aussi fort beaux, ils ont naturellement de l'esprit, et ils seroient capables des sciences et des arts, mais leur mauvaise éducation les rend très-ignorans et très-vicieux, et il n'y a peut-être aucun pays dans le monde

où le libertinage et l'ivrognerie soient à un si haut point qu'en Géorgie. Chardin dit que les gens d'église, comme les autres, s'enivrent très-souvent, et tiennent chez eux de belles esclaves dont ils font des concubines ; que personne n'en est scandalisé, parce que la coutume en est générale et même autorisée ; et il ajoute que le préfet des capucins lui a assuré avoir ouï dire au *catholicos* (on appelle ainsi le patriarche de Géorgie) que celui qui aux grandes fêtes, comme Pâques et Noël, ne s'enivre pas entièrement, ne passe pas pour chrétien et doit être excommunié. Avec tous ces vices les Géorgiens ne laissent pas d'être civils, humains, graves et modérés ; ils ne se mettent que très-rarement en colère, quoiqu'ils soient ennemis irréconciliables lorsqu'ils ont conçu de la haine contre quelqu'un.

Les femmes, dit Struys, sont aussi fort belles et fort blanches en Circas-

sie, et elles ont le plus beau teint et les plus belles couleurs du monde ; leur front est grand et uni, et sans le secours de l'art elles ont si peu de sourcils, qu'on diroit que ce n'est qu'un filet de soie recourbé; elles ont les yeux grands, doux et pleins de feu, le nez bien fait, les lèvres vermeilles, la bouche riante et petite, et le menton comme il doit être pour achever un parfait ovale ; elles ont le cou et la gorge parfaitement bien faits, la peau blanche comme neige, la taille grande et aisée, les cheveux du plus beau noir ; elles portent un petit bonnet d'étoffe noire, sur lequel est attaché un bourrelet de même couleur; mais ce qu'il y a de ridicule, c'est que les veuves portent à la place de ce bourrelet une vessie de bœuf ou de vache des plus enflées, ce qui les défigure merveilleusement. L'été les femmes du peuple ne portent qu'une simple chemise qui est ordinairement bleue, jaune ou

rouge, et cette chemise est ouverte jusqu'à mi-corps; elles ont le sein parfaitement bien fait, elles sont libres avec les étrangers, mais cependant fidelles à leurs maris qui n'en sont point jaloux.

Tavernier dit aussi que les femmes de la Comanie et de la Circassie sont comme celles de Géorgie, très-belles et très-bien faites, qu'elles paroissent toujours fraîches jusqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans; qu'elles sont toutes fort laborieuses, et qu'elles s'occupent souvent des travaux les plus pénibles. Ces peuples ont conservé la plus grande liberté dans le mariage; car s'il arrive que le mari ne soit pas content de sa femme, et qu'il s'en plaigne le premier, le seigneur du lieu envoie prendre la femme et la fait vendre, et en donne une autre à l'homme qui s'en plaint; et de même si la femme se plaint la première, on la laisse libre, et on lui ôte son mari.

Les Mingréliens sont, au rapport des voyageurs, tout aussi beaux et aussi bien faits que les Géorgiens ou les Circassiens; et il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule et même race d'hommes. « Il y a en Mingré- » lie, dit Chardin, des femmes mer- » veilleusement bien faites, d'un air » majestueux, de visage et de taille ad- » mirables; elles ont outre cela un re- » gard engageant qui caresse tous ceux » qui les regardent; les moins belles et cel- » les qui sont âgées se fardent grossière- » ment, et se peignent tout le visage, » sourcils, joues, front, nez, menton; » les autres se contentent de se peindre » les sourcils, elles se parent le plus » qu'elles peuvent. Leur habit est sem- » blable à celui des Persanes; elles » portent un voile qui ne couvre que le » dessus et le derrière de la tête: elles » ont de l'esprit, elles sont civiles et af- » fectueuses, mais en même temps très- » perfides, et il n'y a point de méchan-

» cetés qu'elles ne mettent en usage
» pour se faire des amans, pour les con-
» server ou pour les perdre. Les hommes
» ont aussi bien de mauvaises qualités ;
» ils sont tous élevés au larcin, ils l'é-
» tudient, ils en font leur emploi, leur
» plaisir et leur honneur ; ils content
» avec une satisfaction extrême les vols
» qu'ils ont faits, ils en sont loués, ils
» en tirent leur plus grande gloire ; l'as-
» sassinat, le vol, le mensonge, c'est
» ce qu'ils appellent de belles actions ;
» le concubinage, la bigamie, l'inceste,
» sont des habitudes vertueuses en Min-
» grélie : l'on s'y enlève les femmes les
» uns aux autres, on y prend sans scru-
» pule sa tante, sa nièce, la tante de sa
» femme ; on épouse deux ou trois fem-
» mes à la fois, et chacun entretient
» autant de concubines qu'il veut. Les
» maris sont très-peu jaloux ; et quand
» un homme prend sa femme sur le
» fait avec son galant, il a droit de le
» contraindre à payer un cochon, et

» d'ordinaire il ne prend pas d'autre » vengeance ; le cochon se mange entre eux trois. Ils prétendent que c'est » une très-bonne et très-louable cou- » tume d'avoir plusieurs femmes et » plusieurs concubines, parce qu'on » engendre beaucoup d'enfans qu'on » vend argent comptant, ou qu'on » échange pour des hardes ou pour des » vivres ».

Au reste, ces esclaves ne sont pas fort chers, car les hommes âgés depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante ne coûtent que quinze écus ; ceux qui sont plus âgés huit ou dix ; les belles filles d'entre treize et dix-huit ans, vingt écus, les autres moins ; les femmes douze écus, et les enfans trois ou quatre.

Les Turcs qui achètent un très-grand nombre de ces esclaves, sont un peuple composé de plusieurs autres peuples : les Arméniens, les Géorgiens, les Turcomans se sont mêlés avec les Arabes,

les Egyptiens, et même avec les Européens dans le temps des croisades ; il n'est donc guère possible de reconnoître les habitans naturels de l'Asie mineure, de la Syrie, et du reste de la Turquie ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en général les Turcs sont des hommes robustes et assez bien faits ; il est même assez rare de trouver parmi eux des bossus et des boiteux. Les femmes sont aussi ordinairement belles, bien faites et sans défauts ; elles sont fort blanches parce qu'elles sortent peu, et que quand elles sortent elles sont toujours voilées.

« Il n'y a femme de laboureur ou de
» paysan en Asie, dit Belon, qui n'ait
» le teint frais comme une rose, la
» peau délicate et blanche, si polie et
» si bien tendue qu'il semble toucher
» du velours ; elles se servent de terre
» de Chio qu'elles détrempent, pour
» en faire une espèce d'onguent dont
» elles se frottent tout le corps en

» entrant au bain, aussi bien que le » visage et les cheveux. Elles se pei- » gnent aussi les sourcils en noir, d'au- » tres se les font abattre avec du rusma, » et se font de faux sourcils avec de la » teinture noire, elles les font en forme » d'arc et élevés en croissant, cela est » beau à voir de loin, mais laid lors- » qu'on regarde de près : cet usage est » pourtant de toute ancienneté ». Il ajoute que les Turcs, hommes et femmes, ne portent de poil en aucune partie du corps, excepté les cheveux et la barbe ; qu'ils se servent du rusma pour l'ôter, qu'ils mêlent moitié autant de chaux vive qu'il y a de rusma, et qu'ils détrempent le tout dans de l'eau ; qu'en entrant dans le bain on applique cette pommade, qu'on la laisse sur la peau à-peu-près autant de temps qu'il en faut pour cuire un œuf ; dès que l'on commence à suer dans ce bain chaud, le poil tombe de lui-même en le lavant seulement d'eau chaude avec la

main, et la peau demeure lisse et polie sans aucun vestige de poil. Il dit encore qu'il y a en Egypte un petit arbrisseau nommé *Alcanna*, dont les feuilles desséchées et mises en poudre servent à teindre en jaune; les femmes de toute la Turquie s'en servent pour se teindre les mains, les pieds et les cheveux en couleur jaune ou rouge; ils teignent aussi de la même couleur les cheveux des petits enfans, tant mâles que femelles, et les crins de leurs chevaux, &c.

Les femmes turques se mettent de la tutie brûlée et préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs; elles se servent pour cela d'un petit poinçon d'or ou d'argent qu'elles mouillent de leur salive pour prendre cette poudre noire, et la faire passer doucement entre leurs paupières et leurs prunelles; elles se baignent aussi très-souvent, elles se parfument tous les jours, et il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour conserver ou pour

augmenter leur beauté. On prétend cependant que les Persanes se recherchent encore plus sur la propreté que les Turques ; les hommes sont aussi de différens goûts sur la beauté , les Persans veulent des brunes, et les Turcs des rousses.

On a prétendu que les Juifs, qui tous sortent ordinairement de la Syrie et de la Palestine, ont encore aujourd'hui le teint brun comme ils l'avoient autrefois ; mais, comme le remarque fort bien Misson , c'est une erreur de dire que tous les Juifs sont basanés ; cela n'est vrai que des Juifs portugais. Ces gens-là se mariant toujours les uns avec les autres, les enfans ressemblent à leur père et mère, et leur teint brun se perpétue aussi avec peu de diminution par-tout où ils habitent, même dans les pays du nord ; mais les Juifs allemands , comme par exemple , ceux de Prague , n'ont pas le teint plus basané que tous les autres Allemands.

Aujourd'hui les habitans de la Judée ressemblent aux autres Turcs : seulement ils sont plus bruns que ceux de Constantinople, ou des côtes de la mer Noire, comme les Arabes sont aussi plus bruns que les Syriens, parce qu'ils sont plus méridionaux.

Il en est de même chez les Grecs : ceux de la partie septentrionale de la Grèce sont fort blancs, ceux des îles ou des provinces méridionales sont bruns ; généralement parlant, les femmes grecques sont encore plus belles et plus vives que les turques, et elles ont de plus l'avantage d'une beaucoup plus grande liberté. Gemelli Careri dit que les femmes de l'île de Chio sont blanches, belles, vives et fort familières avec les hommes ; que les filles voyent les étrangers fort librement, et que toutes ont la gorge entièrement découverte. Il dit aussi que les femmes grecques ont les plus beaux cheveux du monde, sur-tout dans le voisinage

de Constantinople ; mais il remarque que ces femmes dont les cheveux descendent jusqu'aux talons, n'ont pas les traits aussi réguliers que les autres grecques.

Les Grecs regardent comme une très-grande beauté dans les femmes, d'avoir de grands et de gros yeux et les sourcils fort élevés ; et ils veulent que les hommes les ayent encore plus gros et plus grands. On peut remarquer dans tous les bustes antiques, les médailles, &c. des anciens Grecs, que les yeux sont d'une grandeur excessive en comparaison de celle des yeux dans les bustes et les médailles romaines.

Les habitans des îles de l'Archipel sont presque tous grands nageurs et très-bons plongeurs. Thévenot dit qu'ils s'exercent à tirer les éponges du fond de la mer, et même les hardes et les marchandises des vaisseaux qui se perdent, et que dans l'île de Samos on ne marie pas les garçons qu'ils ne

puissent plonger sous l'eau à huit brasses au moins ; Daper dit vingt brasses, et il ajoute que dans quelques îles, comme dans celle de Nicarie, ils ont une coutume assez bizarre, qui est de se parler de loin, sur-tout à la campagne, et que ces insulaires ont la voix si forte qu'ils se parlent ordinairement d'un quart de lieue et souvent d'une lieue, en sorte que la conversation est coupée par de grands intervalles, la réponse n'arrivant que plusieurs secondes après la question.

Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitans de Corse, de Sardaigne, et les Espagnols, étant situés à-peu-près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint ; tous ces peuples sont plus basanés que les Français, les Anglais, les Allemands, les Polonais, les Moldaves, les Circassiens, et tous les autres habitans du nord de l'Europe jusqu'en Laponie, où, comme nous l'avons dit au

commencement, on trouve une autre espèce d'hommes. Lorsqu'on fait le voyage d'Espagne, on commence à s'appercevoir dès Bayonne de la différence de couleur; les femmes ont le teint un peu plus brun, elles ont aussi les yeux plus brillans.

Les Espagnols sont maigres et assez petits; ils ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, mais ils ont le teint jaune et basané: les petits enfans naissent fort blancs, et sont fort beaux; mais en grandissant leur teint change d'une manière surprenante, l'air les jaunit, le soleil les brûle, et il est aisé de reconnoître un Espagnol, de toutes les autres nations européennes. On a remarqué que dans quelques provinces d'Espagne, comme aux environs de la rivière de Bidassoa, les habitans ont les oreilles d'une grandeur démesurée.

Les hommes à cheveux noirs et

bruns commencent à être rares en Angleterre, en France, en Hollande et dans les provinces septentrionales de l'Allemagne; on n'en trouve presque point en Danemarck, en Suède, en Pologne. Selon M. Linnæus, les Goths sont de haute taille, ils ont les cheveux lisses, blonds, argentés, et l'iris de l'œil bleuâtre: *Gothi corpore proceriore, capillis albidis rectis, oculorum iridibus cinereo-cœrulescèntibus.* Les Finnois ont le corps musculeux et charnu, les cheveux blond-jaunes et longs, l'iris de l'œil jaune-foncé: *Fennones corpore toroso, capillis flavis prolixis, oculorum iridibus fuscis.*

Les femmes sont fort fécondes en Suède: Rudbeck dit qu'elles y font ordinairement huit, dix ou douze enfans, et qu'il n'est pas rare qu'elles en fassent dix-huit, vingt, vingt-quatre, vingt-huit et jusqu'à trente; il dit de plus, qu'il s'y trouve souvent des hommes qui passent cent ans, que quel-

ques-uns vivent jusqu'à cent quarante ans, et qu'il y en a même eu deux dont l'un a vécu cent cinquante-six, et l'autre cent soixante-un ans. Mais il est vrai que cet auteur est un enthousiaste au sujet de sa patrie, et que, selon lui, la Suède est à tous égards le premier pays du monde. Cette fécondité dans les femmes ne suppose pas qu'elles ayent plus de penchant à l'amour; les hommes même sont beaucoup plus chastes dans les pays froids, que dans les climats méridionaux. On est moins amoureux en Suède qu'en Espagne ou en Portugal, et cependant les femmes y font beaucoup plus d'enfans. Tout le monde sait que les nations du nord ont inondé toute l'Europe, au point que les historiens ont appelé le nord, *Officina gentium.*

L'auteur des voyages historiques de l'Europe dit aussi, comme Rudbeck, que les hommes vivent ordinairement en Suède plus long-temps que dans la

plupart des autres royaumes de l'Europe, et qu'il en a vu plusieurs qu'on lui assuroit avoir plus de cent cinquante ans. Il attribue cette longue durée de vie des Suédois à la salubrité de l'air de ce climat: il dit à-peu-près la même chose du Danemarck. Selon lui, les Danois sont grands et robustes d'un teint vif et coloré, et ils vivent fort long-temps à cause de la pureté de l'air qu'ils respirent ; les femmes sont aussi fort blanches, assez bien faites et très-fécondes.

Avant le Czar Pierre Ier, les Moscovites étoient, dit-on, encore presque barbares ; le peuple, né dans l'esclavage, étoit grossier, brutal, cruel, sans courage et sans moeurs. Ils se baignoient très-souvent, hommes et femmes pêle-mêle, dans des étuves échauffées à un degré de chaleur insoutenable pour tout autre que pour eux ; ils alloient ensuite, comme les Lapons, se jeter dans l'eau froide au sortir de ces bains

chauds. Ils se nourrissoient fort mal, leurs mets favoris n'étoient que des concombres ou des melons d'Astracan, qu'ils mettoient pendant l'été confire avec de l'eau, de la farine et du sel. Ils se privoient de quelques viandes, comme de pigeon ou de veau, par des scrupules ridicules : cependant, dès ce temps-là même les femmes savoient se mettre du rouge, s'arracher les sourcils, se les peindre ou s'en former d'artificiels : elles savoient aussi porter des pierreries, parer leurs coiffures de perles, se vêtir d'étoffes riches et précieuses; ceci ne prouve-t-il pas que la barbarie commençoit à finir, et que leur souverain n'a pas eu autant de peine à les policer que quelques auteurs ont voulu l'insinuer? Ce peuple est aujourd'hui civilisé, commerçant, curieux des arts et des sciences, aimant les spectacles et les nouveautés ingénieuses. Il ne suffit pas d'un seul grand homme pour faire ces changemens, il

faut encore que ce grand homme naisse à propos.

Quelques auteurs ont dit que l'air de Moscovie est si bon, qu'il n'y a jamais eu de peste ; cependant les annales du pays rapportent qu'en 1421, et pendant les six années suivantes, la Moscovie fut tellement affligée de maladies contagieuses, que la constitution des habitans et de leurs descendans en fut altérée, peu d'hommes depuis ce temps arrivant à l'âge de cent ans, au lieu qu'auparavant il y en avoit beaucoup qui alloient au-delà de ce terme.

Les Ingriens et les Caréliens qui habitent les provinces septentrionales de la Moscovie, et qui sont les naturels du pays des environs de Pétersbourg, sont des hommes vigoureux et d'une constitution robuste ; ils ont pour la plupart, les cheveux blancs ou blonds : ils ressemblent assez aux Finnois, et ils parlent la même langue, qui n'a

aucun rapport avec toutes les autres langues du nord.

En réfléchissant sur la description historique que nous venons de faire de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie, il paroît que la couleur dépend beaucoup du climat, sans cependant qu'on puisse dire qu'elle en dépende entièrement : il y a en effet plusieurs causes qui doivent influer sur la couleur et même sur la forme du corps et des traits des différens peuples; l'une des principales est la nourriture, et nous examinerons dans la suite les changemens qu'elle peut occasionner. Une autre, qui ne laisse pas de produire son effet, sont les mœurs ou la manière de vivre; un peuple policé qui vit dans une certaine aisance, qui est accoutumé à une vie réglée, douce et tranquille, qui par les soins d'un bon gouvernement est à l'abri d'une certaine misère, et ne peut manquer des choses de première nécessité, sera

par cette seule raison composé d'hommes plus forts, plus beaux et mieux faits, qu'une nation sauvage et indépendante, où chaque individu ne tirant aucun secours de la société, est obligé de pourvoir à sa subsistance, de souffrir alternativement la faim ou les excès d'une nourriture souvent mauvaise, de s'épuiser de travaux ou de lassitude, d'éprouver les rigueurs du climat sans pouvoir s'en garantir, d'agir en un mot plus souvent comme animal que comme homme. En supposant ces deux différens peuples sous un même climat, on peut croire que les hommes de la nation sauvage seroient plus basanés, plus laids, plus petits, plus ridés, que ceux de la nation policée. S'ils avoient quelque avantage sur ceux-ci, ce seroit par la force ou plutôt par la dureté de leur corps; il pourroit se faire aussi qu'il y eût dans cette nation sauvage beaucoup moins de bossus, de boiteux, de sourds,

de louches, &c. Ces hommes défectueux vivent et même se multiplient dans une nation policée où l'on se supporte les uns les autres, où le fort ne peut rien contre le foible, où les qualités du corps font beaucoup moins que celles de l'esprit; mais dans un peuple sauvage, comme chaque individu ne subsiste, ne vit, ne se défend que par ses qualités corporelles, son adresse et sa force, ceux qui sont malheureusement nés foibles, défectueux, ou qui deviennent incommodés, cessent bientôt de faire partie de la nation.

J'admettrois donc trois causes, qui toutes trois concourent à produire les variétés que nous remarquons dans les différens peuples de la terre. La première est l'influence du climat; la seconde, qui tient beaucoup à la première, est la nourriture; et la troisième qui tient peut-être encore plus à la première et à la seconde sont les mœurs. Mais

avant que d'exposer les raisons sur lesquelles nous croyons devoir fonder cette opinion, il est nécessaire de donner la description des peuples de l'Afrique et de l'Amérique, comme nous avons donné celle des autres peuples de la terre.

Nous avons déjà parlé des nations de toute la partie septentrionale de l'Afrique, depuis la mer Méditerranée jusqu'au tropique; tous ceux qui sont au-delà du tropique depuis la mer Rouge jusqu'à l'océan, sur une largeur d'environ cent ou cent cinquante lieues, sont encore des espèces de Maures, mais si basanés qu'ils paroissent presque tout noirs: les hommes sur-tout sont extrêmement bruns; les femmes sont un peu plus blanches, bien faites et assez belles; il y a parmi ces Maures une grande quantité de mulâtres qui sont encore plus noirs qu'eux, parce qu'ils ont pour mères des négresses que les Maures achètent, et

desquelles ils ne laissent pas d'avoir beaucoup d'enfans. Au-delà de cette étendue de terrein, sous le dix-septième ou dix-huitième degré de latitude nord et au même parallèle, on trouve les nègres du Sénégal et ceux de la Nubie, les uns sur la mer Océane et les autres sur la mer Rouge; et ensuite tous les autres peuples de l'Afrique qui habitent depuis ce dix-huitième degré de latitude nord jusqu'au dix-huitième degré de latitude sud, sont noirs, à l'exception des Ethiopiens ou Abyssins; il paroît donc que la portion du globe qui est départie par la nature à cette race d'hommes, est une étendue de terrein parallèle à l'équateur, d'environ neuf cents lieues de largeur sur une longueur bien plus grande, sur-tout au nord de l'équateur; et au-delà des dix-huit ou vingt degrés de latitude sud, les hommes ne sont plus des nègres, comme nous le dirons en parlant des Caffres et des Hottentots.

On a été long-temps dans l'erreur au sujet de la couleur et des traits du visage des Ethiopiens, parce qu'on les a confondus avec les Nubiens leurs voisins, qui sont cependant d'une race différente. Marmol dit que les Ethiopiens sont absolument noirs, qu'ils ont le visage large et le nez plat; les voyageurs hollandais disent la même chose; cependant la vérité est qu'ils sont différens des Nubiens par la couleur et par les traits: la couleur naturelle des Ethiopiens est brune ou olivâtre, comme celle des Arabes méridionaux, desquels ils ont probablement tiré leur origine. Ils ont la taille haute, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux et bien fendus, le nez bien fait, les lèvres petites et les dents blanches; au lieu que les habitans de la Nubie ont le nez écrasé, les lèvres grosses et épaisses, et le visage fort noir. Ces Nubiens, aussi bien que les Barbarins leurs voisins du côté de l'oc-

cident, sont des espèces de nègres assez semblables à ceux du Sénégal.

Les Ethiopiens sont un peuple à demi-policé : leurs vêtemens sont de toile de coton, et les plus riches en ont de soie ; leurs maisons sont basses et mal bâties, leurs terres sont fort mal cultivées, parce que les nobles méprisent, maltraitent et dépouillent, autant qu'ils le peuvent, les bourgeois et les gens du peuple ; ils demeurent cependant séparément les uns des autres dans des bourgades ou des hameaux différens, la noblesse dans les uns, la bourgeoisie dans les autres, et les gens du peuple encore dans d'autres endroits. Ils manquent de sel, et ils l'achètent au poids de l'or ; ils aiment assez la viande crue, et dans les festins le second service, qu'ils regardent comme le plus délicat, est en effet de viandes crues ; ils ne boivent point de vin, quoiqu'ils ayent des vignes ; leur boisson ordinaire est faite avec une

graine qu'ils appellent *téef*, dont ils font une espèce de bière en la laissant fermenter dans l'eau: ils en font aussi du pain. Ils se servent de chevaux pour voyager, et de mulets pour porter leurs marchandises; ils ont très-peu de connoissance des sciences et des arts, car leur langue n'a aucune règle, et leur manière d'écrire est très-peu perfectionnée.

Il y a de vastes déserts de sable en Ethiopie, et dans cette grande pointe de terre qui s'étend jusqu'au cap Gardafu. Ce pays, qu'on peut regarder comme la partie orientale de l'Ethiopie, est presqu'entièrement inhabité; au midi, l'Ethiopie est bornée par les Bédouins, et par quelques autres peuples qui suivent la loi mahométane. Les habitans ne sont pas tout-à-fait noirs dans le Zanguebar, la plupart parlent arabe et sont vêtus de toile de coton. Ce pays d'ailleurs, quoique dans la zone torride, n'est pas excessive-

ment chaud, cependant les naturels ont les cheveux noirs et crépus comme les Nègres ; on trouve même sur toute cette côte, aussi bien qu'à Mosambique et à Madagascar, quelques hommes blancs, qui sont, à ce qu'on prétend, Chinois d'origine, et qui s'y sont habitués dans le temps que les Chinois voyageoient dans toutes les mers de l'orient, comme les Européens y voyagent aujourd'hui ; quoi qu'il en soit de cette opinion qui me paroît hasardée, il est certain que les naturels de cette côte orientale de l'Afrique sont noirs d'origine, et que les hommes basanés ou blancs qu'on y trouve, viennent d'ailleurs. Mais pour se former une idée juste des différences qui se trouvent entre ces peuples noirs, il est nécessaire de les examiner plus particulièrement.

Il paroît d'abord, en rassemblant les témoignages des voyageurs, qu'il y a autant de variété dans la race des noirs

que dans celle des blancs; les noirs ont, comme les blancs, leurs Tartares et leurs Circassiens : ceux de Guinée sont extrêmement laids et ont une odeur insupportable, ceux de Sofala et de Mosambique sont beaux et n'ont aucune mauvaise odeur. Il est donc nécessaire de diviser les noirs en différentes races, et il me semble qu'on peut les réduire à deux principales, celle des Nègres et celle des Caffres; dans la première, je comprends les noirs de Nubie, du Sénégal, du Cap-Vert, de Gambie, de Serra-Liona, de la côte des Dents, de la côte d'Or, de celles de Juda, de Benin, de Gabon, de Lowango, de Congo, d'Angola, et de Benguela, jusqu'au Cap-Nègre; dans la seconde, je mets les peuples qui sont au-delà du Cap-Nègre jusqu'à la pointe de l'Afrique, où ils prennent le nom de Hottentots, et aussi tous les peuples de la côte orientale de l'Afrique, comme ceux de la terre de

Natal, de Sofala, de Monomotapa, de Mosambique, de Mélinde; les noirs de Madagascar et des îles voisines seront aussi des Caffres, et non pas des Nègres. Ces deux espèces d'hommes noirs se ressemblent plus par la couleur que par les traits du visage; leurs cheveux, leur peau, l'odeur de leur corps, leurs mœurs et leur naturel sont aussi très-différens.

Ensuite en examinant en particulier les différens peuples qui composent chacune de ces races noires, nous y verrons autant de variétés que dans les races blanches, et nous y trouverons toutes les nuances du brun au noir, comme nous avons trouvé dans les races blanches toutes les nuances du brun au blanc.

Commençons donc par les pays qui sont au nord du Sénégal, et en suivant toutes les côtes de l'Afrique, considérons tous les différens peuples que les voyageurs ont reconnus, et desquels ils ont donné quelque description; d'abord il est certain que les naturels des

îles Canaries ne sont pas des nègres, puisque les voyageurs assurent que les anciens habitans de ces îles étoient bien faits, d'une belle taille, d'une forte complexion; que les femmes étoient belles, et avoient les cheveux fort beaux et fort fins, et que ceux qui habitoient la partie méridionale de chacune de ces îles étoient plus olivâtres que ceux qui demeuroient dans la partie septentrionale. Duret, *page 72* de la relation de son voyage à Lima, nous apprend que les anciens habitans de l'île de Ténériffe étoient une nation robuste et de haute taille, mais maigre et basanée, que la plupart avoient le nez plat. Ces peuples, comme l'on voit, n'ont rien de commun avec les Nègres, si ce n'est le nez plat; ceux qui habitent dans le continent de l'Afrique à la même hauteur de ces îles sont des Maures assez basanés, mais qui appartiennent, aussi bien que ces insulaires, à la race des blancs.

Les habitans du Cap-Blanc sont encore des Maures qui suivent la loi mahométane ; ils ne demeurent pas long-temps dans un même lieu, ils sont errans comme les Arabes, de place en place, selon les pâturages qu'ils y trouvent pour leur bétail dont le lait leur sert de nourriture; ils ont des chevaux, des chameaux, des bœufs, des chèvres, des moutons ; ils commercent avec les Nègres qui leur donnent huit ou dix esclaves pour un cheval, et deux ou trois pour un chameau ; c'est de ces Maures que nous tirons la gomme arabique, ils en font dissoudre dans le lait dont ils se nourrissent, ils ne mangent que très-rarement de la viande, et ils ne tuent guère leurs bestiaux que quand ils les voient près de mourir de vieillesse ou de maladie.

Ces Maures s'étendent jusqu'à la rivière du Sénégal, qui les sépare d'avec les Nègres; les Maures, comme nous venons de le dire, ne sont que basanés ;

ils habitent au nord du fleuve, les Nègres sont au midi et sont absolument noirs; les Maures sont errans dans la campagne, les Nègres sont sédentaires et habitent dans des villages; les premiers sont libres et indépendans, les seconds ont des rois qui les tyrannisent et dont ils sont esclaves; les Maures sont assez petits, maigres et de mauvaise mine, avec de l'esprit et de la finesse; les Nègres, au contraire, sont grands, gros, bien faits, mais niais et sans génie; enfin le pays habité par les Maures n'est que du sable si stérile qu'on n'y trouve de la verdure qu'en très-peu d'endroits, au lieu que le pays des Nègres est gras, fécond en pâturages, en millet et en arbres toujours verds, qui à la vérité ne portent presque aucun fruit bon à manger.

On trouve en quelques endroits, au nord et au midi du fleuve, une espèce d'hommes qu'on appelle *Foules*, qui semblent faire la nuance entre les

Maures et les Nègres, et qui pourroient bien n'être que des mulâtres produits par le mélange des deux nations; ces Foules ne sont pas tout-à-fait noirs comme les Nègres, mais ils sont bien plus bruns que les Maures et tiennent le milieu entre les deux; ils sont aussi plus civilisés que les Nègres, ils suivent la loi de Mahomet comme les Maures, et reçoivent assez bien les étrangers.

Les iles du Cap-Verd sont de même toutes peuplées de mulâtres venus des premiers Portugais qui s'y établirent, et des Nègres qu'ils y trouvèrent; on les appelle *Nègres couleur de cuivre*, parce qu'en effet, quoiqu'ils ressemblent assez aux Nègres par les traits, ils sont cependant moins noirs, ou plutôt ils sont jaunâtres; au reste ils sont bien faits et spirituels, mais fort paresseux; ils ne vivent pour ainsi dire que de chasse et de pêche; ils dressent leurs chiens à chasser et à pren-

dre les chèvres sauvages; ils font part de leurs femmes et de leurs filles aux étrangers, pour peu qu'ils veuillent les payer; ils donnent aussi pour des épingles ou d'autres choses de pareille valeur, de fort beaux perroquets très-faciles à apprivoiser, de belles coquilles, appelées *porcelaines*, et même de l'ambre gris, &c.

Les premiers Nègres qu'on trouve, sont donc ceux qui habitent le bord méridional du Sénégal; ces peuples, aussi bien que ceux qui occupent toutes les terres comprises entre cette rivière et celle de Gambie, s'appellent *Jalofes*; ils sont tous fort noirs, bien proportionnés, et d'une taille assez avantageuse, les traits de leur visage sont moins durs que ceux des autres Nègres; il y en a, sur-tout des femmes, qui ont des traits fort réguliers; ils ont aussi les mêmes idées que nous de la beauté, car ils veulent de beaux yeux, une petite bouche, des lèvres

proportionnées, et un nez bien fait ; il n'y a que sur le fond du tableau qu'ils pensent différemment, il faut que la couleur soit très-noire et très-luisante : ils ont aussi la peau très-fine et très-douce, et il y a parmi eux d'aussi belles femmes, à la couleur près, que dans aucun autre pays du monde ; elles sont ordinairement très-bien faites, très-gaies, très-vives, et très-portées à l'amour ; elles ont du goût pour tous les hommes, et particulièrement pour les blancs qu'elles cherchent avec empressement, tant pour se satisfaire, que pour en obtenir quelque présent : leurs maris ne s'opposent point à leur penchant pour les étrangers, et ils n'en sont jaloux que quand elles ont commerce avec des hommes de leur nation : ils se battent même souvent à ce sujet à coups de sabre ou de couteau, au lieu qu'ils offrent souvent aux étrangers leurs femmes, leurs filles ou leurs sœurs, et tiennent à honneur de

n'être pas refusés. Au reste ces femmes ont toujours la pipe à la bouche, et leur peau ne laisse pas d'avoir aussi une odeur désagréable lorqu'elles sont échauffées, quoique l'odeur de ces Nègres du Sénégal soit beaucoup moins forte que celle des autres Nègres; elles aiment beaucoup à sauter et à danser au bruit d'une calebasse, d'un tambour ou d'un chaudron; tous les mouvemens de leurs danses sont autant de postures lascives et de gestes indécens. Elles se baignent souvent et elles se liment les dents pour les rendre plus égales; la plupart des filles avant que de se marier se font broder la peau de différentes figures d'animaux, de fleurs, &c.

Les Négresses portent presque toujours leurs petits enfans sur le dos pendant qu'elles travaillent; quelques voyageurs prétendent que c'est par cette raison que les Nègres ont communément le ventre gros et le nez applati; la mère en se haussant et se bais-

sant par secousses, fait donner du nez contre son dos à l'enfant, qui pour éviter le coup se retire en arrière autant qu'il le peut, en avançant le ventre. Ils ont tous les cheveux noirs et crépus comme de la laine frisée, c'est aussi par les cheveux et par la couleur qu'ils diffèrent principalement des autres hommes, car leurs traits ne sont peut-être pas si différens de ceux des Européens que le visage tartare l'est du visage français. Le Père du Tertre dit expressément que si presque tous les Nègres sont camus, c'est parce que les pères et mères écrasent le nez à leurs enfans; qu'ils leurs pressent aussi les lèvres pour les rendre plus grosses; et que ceux auxquels on ne fait ni l'une ni l'autre de ces opérations, ont les traits du visage aussi beaux, le nez aussi élevé, et les lèvres aussi minces que les Européens; cependant ceci ne doit s'entendre que des Nègres du Sénégal, qui sont de tous les Nègres les plus

beaux et les mieux faits ; et il paroît que dans presque tous les autres peuples nègres, les grosses lèvres et le nez large et épatté sont des traits donnés par la nature, qui ont servi de modèle à l'art qui est chez eux en usage d'applatir le nez et de grossir les lèvres à ceux qui sont nés avec cette perfection de moins.

Les Négresses sont fort fécondes et accouchent avec beaucoup de facilité et sans aucun secours ; les suites de leurs couches ne sont point fâcheuses, et il ne leur faut qu'un jour ou deux de repos pour se rétablir ; elles sont très-bonnes nourrices, et elles ont une très-grande tendresse pour leurs enfans ; elles sont aussi beaucoup plus spirituelles et plus adroites que les hommes ; elles cherchent même à se donner des vertus, comme celles de la discrétion et de la tempérance. Le Père du Jaric dit que pour s'accoutumer à manger et parler peu, les Né-

gresses Jafoles prennent de l'eau le matin et la tiennent dans leur bouche pendant tout le temps qu'elles s'occupent à leurs affaires domestiques, et qu'elles ne la rejettent que quand l'heure du premier repas est arrivée.

Les Nègres de l'île de Gorée et de la côte du Cap-Verd sont, comme ceux du bord du Sénégal, bien faits et très-noirs : ils font un si grand cas de leur couleur, qui est en effet d'un noir d'ébène profond et éclatant, qu'ils méprisent les autres Nègres qui ne sont pas si noirs, comme les blancs méprisent les basanés ; quoiqu'ils soient forts et robustes, ils sont très-paresseux ; ils n'ont point de blé, point de vin, point de fruits ; ils ne vivent que de poisson et de millet, ils ne mangent que très-rarement de la viande ; et quoiqu'ils aient fort peu de mets à choisir, ils ne veulent point manger d'herbes, et ils comparent les Européens aux chevaux, parce qu'ils man-

gent de l'herbe ; au reste ils aiment passionnément l'eau-de-vie, dont ils s'enivrent souvent ; ils vendent leurs enfans, leurs parens, et quelquefois ils se vendent eux-mêmes pour en avoir. Ils vont presque nus ; leur vêtement ne consiste que dans une toile de coton qui les couvre depuis la ceinture jusqu'au milieu de la cuisse ; c'est tout ce que la chaleur du pays leur permet, disent-ils, de porter sur eux ; la mauvaise chère qu'ils font et la pauvreté dans laquelle ils vivent, ne les empêchent pas d'être contens et très-gais ; ils croyent que leur pays est le meilleur et le plus beau climat de la terre, qu'ils sont eux-mêmes les plus beaux hommes de l'univers, parce qu'ils sont les plus noirs ; et si leurs femmes ne marquoient pas du goût pour les blancs, ils en feroient fort peu de cas à cause de leur couleur.

Quoique les Nègres de Serra-Liona ne soient pas tout-à-fait aussi noirs que

ceux du Sénégal, ils ne sont cependant pas, comme le dit Struys, *tome I, page 22*, d'une couleur roussâtre et basanée, ils sont, comme ceux de Guinée, d'un noir un peu moins foncé que les premiers. Ce qui a pu tromper ce voyageur, c'est que ces Nègres de Serra-Liona et de Guinée se peignent souvent tout le corps de rouge et d'autres couleurs; ils se peignent aussi le tour des yeux de blanc, de jaune, de rouge, et se font des marques et des raies de différentes couleurs sur le visage; ils se font aussi les uns et les autres déchiqueter la peau pour y imprimer des figures de bêtes ou de plantes; les femmes sont encore plus débauchées que celles du Sénégal, il y en a un très-grand nombre qui sont publiques, et cela ne les déshonore en aucune façon. Ces Nègres, hommes et femmes, vont toujours la tête découverte, ils se rasent ou se coupent les cheveux, qui sont fort courts, de plusieurs manières

différentes, ils portent des pendans d'oreilles qui pèsent jusqu'à trois ou quatre onces ; ces pendans d'oreilles sont des dents, des coquilles, des cornes, des morceaux de bois, &c. ; il y en a aussi qui se font percer la lèvre supérieure ou les narines pour y suspendre de pareils ornemens ; leur vêtement consiste en une espèce de tablier fait d'écorce d'arbre, et quelques peaux de singe qu'ils portent par-dessus ce tablier, ils attachent à ces peaux des sonnailles semblables à celles que portent nos mulets ; ils couchent sur des nattes de jonc, et ils mangent du poisson ou de la viande lorsqu'ils peuvent en avoir ; mais leur principale nourriture sont des ignanes ou des bananes. Ils n'ont aucun goût que celui des femmes, et aucun desir que celui de ne rien faire ; leurs maisons ne sont que de misérables chaumières, ils demeurent très-souvent dans des lieux sauvages, et dans des terres stériles,

tandis qu'il ne tiendroit qu'à eux d'habiter de belles vallées, des collines agréables et couvertes d'arbres, et des campagnes vertes, fertiles et entrecoupées de rivières et de ruisseaux agréables ; mais tout cela ne leur fait aucun plaisir, ils ont la même indifférence presque sur tout ; les chemins qui conduisent d'un lieu à un autre sont ordinairement deux fois plus longs qu'il ne faut ; ils ne cherchent point à les rendre plus courts, et quoiqu'on leur en indique les moyens, ils ne pensent jamais à passer par le plus court, ils suivent machinalement le chemin battu, et se soucient si peu de perdre ou d'employer leur temps, qu'ils ne le mesurent jamais.

Quoique les Nègres de Guinée soient d'une santé ferme et très-bonne, rarement arrivent-ils cependant à une certaine vieillesse ; un Nègre de cinquante ans est dans son pays un homme fort vieux ; ils paroissent l'être dès l'âge de

quarante : l'usage prématuré des femmes est peut-être la cause de la briéveté de leur vie ; les enfans sont si débauchés et si peu contraints par les pères et mères, que dès leur plus tendre jeunesse ils se livrent à tout ce que la nature leur suggère ; rien n'est si rare que de trouver dans ce peuple quelque fille qui puisse se souvenir du temps auquel elle a cessé d'être vierge.

Les habitans de l'île Saint-Thomas, de l'île d'Anabon, &c. sont des Nègres semblables à ceux du continent voisin ; ils y sont seulement en bien plus petit nombre, parce que les Européens les ont chassés, et qu'ils n'ont gardé que ceux qu'ils ont réduits en esclavage. Ils vont nus, hommes et femmes, à l'exception d'un petit tablier de coton. Mandelslo dit que les Européens qui se sont habitués ou qui s'habituent actuellement dans cette île de Saint-Thomas, qui n'est qu'à un degré et demi de l'équateur, conservent leur

couleur, et demeurent blancs jusqu'à la troisième génération; et il semble insinuer qu'après cela ils deviennent noirs; mais il ne me paroît pas que ce changement puisse se faire en aussi peu de temps.

Les Nègres de la côte de Juda et d'Arada sont moins noirs que ceux du Sénégal et de Guinée, et même que ceux de Congo: ils aiment beaucoup la chair de chien, et la préfèrent à toutes les autres viandes; ordinairement la première pièce de leur festin est un chien rôti; le goût pour la chair de chien n'est pas particulier aux Nègres, les Sauvages de l'Amérique septentrionale et quelques nations tartares ont le même goût; on dit même qu'en Tartarie on châtre les chiens pour les engraisser et les rendre meilleurs à manger.

Selon Pigafetta, et selon l'auteur du voyage de Drack, qui paroît avoir copié mot à mot Pigafetta sur cet article, les Nègres de Congo sont noirs, mais

les uns plus que les autres, et moins que les Sénégalois; ils ont pour la plupart les cheveux noirs et crépus, mais quelques-uns les ont roux; les hommes sont de grandeur médiocre: les uns ont les yeux bruns, et les autres couleur de vert de mer; ils n'ont pas les lèvres si grosses que les autres Nègres, et les traits de leur visage sont assez semblables à ceux des Européens.

Ils ont des usages très-singuliers dans certaines provinces de Congo: par exemple, lorsque quelqu'un meurt à Lowango, ils placent le cadavre sur une espèce d'amphithéâtre élevé de six pieds, dans la posture d'un homme qui est assis les mains appuyées sur les genoux, ils l'habillent de ce qu'ils ont de plus beau, et ensuite ils allument du feu devant et derrière le cadavre; à mesure qu'il se dessèche et que les étoffes s'imbibent, ils le couvrent d'autres étoffes jusqu'à ce qu'il soit entièrement desséché, après quoi ils le portent en

terre avec beaucoup de pompe. Dans celle de Malimba, c'est la femme qui anoblit le mari ; quand le roi meurt et qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge nubile ; elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de son royaume : dans tous les bourgs et villages où elle passe, tous les hommes sont obligés à son arrivée de se mettre en haie pour la recevoir ; et celui d'entr'eux qui lui plaît le plus, va passer la nuit avec elle : au retour de son voyage elle fait venir celui de tous dont elle a été le plus satisfaite, et elle l'épouse, après quoi elle cesse d'avoir aucun pouvoir sur son peuple, toute l'autorité étant dès-lors dévolue à son mari. J'ai tiré ces faits d'une relation qui m'a été communiquée par M. de la Brosse, qui a écrit les principales choses qu'il a remarquées dans un voyage qu'il fit à la côte d'Angola en 1738 ; il ajoute un

fait qui n'est pas moins singulier : « Ces
» Nègres, dit-il, sont extrêmement
» vindicatifs, je vais en donner une
» preuve convaincante : ils envoyent
» à chaque instant à tous nos comptoirs
» demander de l'eau-de-vie pour le roi
» et pour les principaux du lieu ; un
» jour qu'on refusa de leur en donner,
» on eut tout lieu de s'en repentir, car
» tous les officiers français et anglais
» ayant fait une partie de pêche dans
» un petit lac qui est au bord de la mer,
» et ayant fait tendre une tente sur le
» bord du lac pour y manger leur pê-
» che, comme ils étoient à se divertir
» à la fin du repas, il vint sept à huit
» Nègres en palanquins, qui étoient
» les principaux de Lowango, qui leur
» présentèrent la main pour les saluer
» selon la coutume du pays ; ces Nègres
» avoient frotté leurs mains avec une
» herbe qui est un poison très-subtil,
» et qui agit dans l'instant lorsque
» malheureusement on touche quelque

» chose ou que l'on prend du tabac sans
» s'être auparavant lavé les mains ; ces
» Nègres réussirent si bien dans leur
» mauvais dessein, qu'il mourut sur le
» champ cinq capitaines et trois chi-
» rurgiens , du nombre desquels étoit
» mon capitaine , &c. ».

Lorsque ces Nègres de Congo sentent de la douleur à la tête ou dans quelqu'autre partie du corps , ils font une légère blessure à l'endroit douloureux , et ils appliquent sur cette blessure une espèce de petite corne percée, au moyen de laquelle ils sucent comme avec un chalumeau le sang, jusqu'à ce que la douleur soit appaisée.

Les Nègres du Sénégal , de Gambie , du Cap-Verd , d'Angola et de Congo sont d'un plus beau noir que ceux de la côte de Juda , d'Issigni, d'Arada , et des lieux circonvoisins ; ils sont tous bien noirs quand ils se portent bien, mais leur teint change dès qu'ils sont malades , ils deviennent alors couleur

de bistre, ou même couleur de cuivre. On préfère dans nos îles les Nègres d'Angola à ceux du Cap-Verd pour la force du corps; mais ils sentent si mauvais lorsqu'ils sont échauffés, que l'air des endroits par où ils ont passé en est infecté pendant plus d'un quart-d'heure; ceux du Cap-Verd n'ont pas une odeur si mauvaise à beaucoup près que ceux d'Angola, et ils ont aussi la peau plus belle et plus noire, le corps mieux fait, les traits du visage moins durs, le naturel plus doux et la taille plus avantageuse. Ceux de Guinée sont aussi très-bons pour le travail de la terre et pour les autres gros ouvrages; ceux du Sénégal ne sont pas si forts, mais ils sont plus propres pour le service domestique, et plus capables d'apprendre des métiers. Le Père Charlevoix dit que les Sénégalois sont, de tous les Nègres, les mieux faits, les plus aisés à discipliner, et les plus propres au service domestique; que les Bambras sont les

plus grands, mais qu'ils sont fripons; que les Aradas sont ceux qui entendent le mieux la culture des terres; que les Congos sont les plus petits, qu'ils sont fort habiles pêcheurs, mais qu'ils désertent aisément; que les Nagos sont les plus humains, les Mondogos les plus cruels, les Mimes les plus résolus, les plus capricieux et les plus sujets à se désespérer; et que les Nègres créoles, de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs pères et mères que l'esprit de servitude et la couleur, qu'ils sont plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéans et plus libertins que ceux qui sont venus d'Afrique. Il ajoute que tous les Nègres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné, qu'il y en a même plusieurs qui paroissent être tout-à-fait stupides, qu'on en voit qui ne peuvent jamais compter au-delà de trois, que d'eux-mêmes ils ne pensent à rien, qu'ils n'ont point de mémoire, que le

passé leur est aussi inconnu que l'avenir ; que ceux qui ont de l'esprit font d'assez bonnes plaisanteries, et saisissent assez bien le ridicule ; qu'au reste ils sont très-dissimulés, et qu'ils mourroient plutôt que de dire leur secret ; qu'ils ont communément le naturel fort doux, qu'ils sont humains, dociles, simples, et même superstitieux ; qu'ils sont crédules, assez fidèles, assez braves, et que si on vouloit les discipliner et les conduire, on en feroit d'assez bons soldats.

Quoique les Nègres ayent peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment ; ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéans, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite : lorsqu'on les nourrit bien et qu'on ne les maltraite pas, ils sont contens, joyeux, prêts à tout faire, et la satisfaction de leur ame est peinte sur leur visage ; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin fort

à cœur et périssent quelquefois de mélancolie ; ils sont donc fort sensibles aux bienfaits et aux outrages, et ils portent une haine mortelle contre ceux qui les ont maltraités ; lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zéle et leur dévouement. Ils sont naturellement compatissans, et même tendres, pour leurs enfans, pour leurs amis, pour leurs compatriotes, ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voyent dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme l'on voit, le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus. Je ne puis écrire leur histoire, sans m'attendrir sur leur état ; ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude, d'être obligés de toujours travailler sans pouvoir jamais rien acquérir ? faut-il encore les excéder, les frapper et les trai-

ter comme des animaux ? L'humanité se révolte contre ces traitemens odieux que l'avidité du gain a mis en usage, et qu'elle renouvelleroit peut-être tous les jours, si nos loix n'avoient pas mis un frein à la brutalité des maîtres, et resserré les limites de la misère de leurs esclaves. On les force de travail, on leur épargne la nourriture, même la plus commune; ils supportent, dit-on, très-aisément la faim : pour vivre trois jours, il ne leur faut que la portion d'un Européen pour un repas; quelque peu qu'ils mangent et qu'ils dorment, ils sont toujours également durs, également forts au travail. Comment des hommes à qui il reste quelque sentiment d'humanité peuvent ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, et chercher à légitimer, par ces raisons, les excès que la soif de l'or leur fait commettre ? Mais laissons ces hommes durs et revenons à notre objet.

M. Bruce m'a fait une remarque de

la dernière importance : c'est qu'il n'y a de Nègres que sur les côtes, c'est-à-dire, sur les terres basses de l'Afrique, et que dans l'intérieur de cette partie du monde, les hommes sont blancs, même sous l'équateur.

On ne connoît guère les peuples qui habitent les côtes et l'intérieur des terres de l'Afrique depuis le Cap-Nègre jusqu'au Cap des Voltes, ce qui fait une étendue d'environ quatre cents lieues : on sait seulement que ces hommes sont beaucoup moins noirs que les autres Nègres, et ils ressemblent assez aux Hottentots, desquels ils sont voisins du côté du midi. Ces Hottentots au contraire sont bien connus, et presque tous les voyageurs en ont parlé : ce ne sont pas des Nègres, mais des Caffres, qui ne seroient que basanés s'ils ne se noircissoient pas la peau avec des graisses et des couleurs. M. Kolbe, qui a fait une description si exacte de ces peuples, les regarde cependant comme

des Nègres ; il assure qu'ils ont tous les cheveux courts, noirs, frisés et laineux comme ceux des Nègres, et qu'il n'a jamais vu un seul Hottentot avec des cheveux longs. Cela seul ne suffit pas, ce me semble, pour qu'on doive les regarder comme de vrais Nègres : d'abord ils en diffèrent absolument par la couleur. M. Kolbe dit qu'ils sont couleur d'olive, et jamais noirs, quelque peine qu'ils se donnent pour le devenir ; ensuite il me paroît assez difficile de prononcer sur leurs cheveux, puisqu'ils ne les peignent ni ne les lavent jamais, qu'ils les frottent tous les jours d'une très-grande quantité de graisse et de suie mêlées ensemble, et qu'il s'y amasse tant de poussière et d'ordure, que se collant à la longue les uns aux autres, ils ressemblent à la toison d'un mouton noir, rempli de crottes. D'ailleurs leur naturel est différent de celui des Nègres ; ceux-ci aiment la propreté, sont sédentaires, et s'accou-

tument aisément au joug de la servitude : les Hottentots au contraire sont de la plus affreuse mal-propreté ; ils sont errans, indépendans et très-jaloux de leur liberté : ces différences sont, comme l'on voit, plus que suffisantes pour qu'on doive les regarder comme un peuple différent des Nègres que nous avons décrits.

Gama, qui le premier doubla le Cap de Bonne-Espérance, et fraya la route des Indes aux nations européennes, arriva à la baie de Sainte-Hélène le 4 novembre 1497, il trouva que les habitans étoient fort noirs, de petite taille et de fort mauvaise mine ; mais il ne dit pas qu'ils fussent naturellement noirs comme les Nègres, et sans doute ils ne lui ont paru fort noirs que par la graisse et la suie dont ils se frottent pour tâcher de se rendre tels. Ce voyageur ajoute que l'articulation de leur voix ressembloit à des soupirs, qu'ils étoient vêtus de peaux de bêtes, que leurs armes étoient des bâtons dur-

cis au feu, armés par la pointe d'une corne de quelque animal, &c. Ces peuples n'avoient donc aucun des arts en usage chez les Nègres.

Les voyageurs hollandais disent que les Sauvages qui sont au nord du Cap, sont des hommes plus petits que les Européens, qu'ils ont le teint roux-brun, quelques-uns plus roux et d'autres moins, qu'ils sont fort laids, et qu'ils cherchent à se rendre noirs par la couleur qu'ils s'appliquent sur le corps et sur le visage; que leur chevelure est semblable à celle d'un pendu qui a demeuré quelque temps au gibet. Ils disent dans un autre endroit, que les Hottentots sont de la couleur des mulâtres, qu'ils ont le visage difforme, qu'ils sont d'une taille médiocre, maigres et fort légers à la course; que leur langage est étrange, et qu'ils gloussent comme des coqs d'Inde. Le Père Tachard dit que quoiqu'ils aient communément les cheveux presque

aussi cotonneux que ceux des Nègres, il y en a cependant plusieurs qui les ont plus longs, et qu'ils les laissent flotter sur leurs épaules; il ajoute même que parmi eux il s'en trouve d'aussi blancs que les Européens, mais qu'ils se noircissent avec de la graisse et de la poudre d'une certaine pierre noire, dont ils se frottent le visage et tout le corps; que leurs femmes sont naturellement fort blanches, mais qu'afin de plaire à leurs maris elles se noircissent comme eux. Ovington dit que les Hottentots sont plus basanés que les autres Indiens, qu'il n'y a point de peuple qui ressemble tant aux Nègres par la couleur et par les traits, que cependant ils ne sont pas si noirs, que leurs cheveux ne sont pas si crépus ni leur nez si plat.

Voici ce que rapporte M. le vicomte de Querhoënt, au sujet de cette excroissance de peau que les voyageurs ont appelée le tablier des Hottentotes.

« Il est faux que les femmes hot-

tentotes aient un tablier naturel qui recouvre les parties de leur sexe ; tous les habitans du Cap de Bonne-Espérance assurent le contraire, et je l'ai ouï dire au lord Gordon qui étoit allé passer quelque temps chez ces peuples pour en être certain ; mais il m'a assuré en même temps que toutes les femmes qu'il avoit vues avoient deux protubérances charnues qui sortoient d'entre les grandes lèvres au-dessus du clitoris, et tomboient d'environ deux ou trois travers de doigt ; qu'au premier coup-d'œil, ces deux excroissances ne paroissoient point séparées. Il m'a dit aussi que quelquefois ces femmes s'entouroient le ventre de quelque membrane d'animal, et que c'est ce qui aura pu donner lieu à l'histoire du tablier. Il est fort difficile de faire cette vérification, elles sont naturellement très-modestes, il faut les enivrer pour en venir à bout. Ce peuple n'est pas si excessivement laid que la plupart des voya-

geurs veulent le faire accroire; j'ai trouvé qu'il avoit les traits plus approchans des Européens que les Nègres d'Afrique. Tous les Hottentots que j'ai vus étoient d'une taille très-médiocre; ils sont peu courageux, aiment avec excès les liqueurs fortes, et paroissent fort flegmatiques.

Tous les Hottentots ont le nez fort plat et fort large; ils ne l'auroient cependant pas tel si les mères ne se faisoient un devoir de leur applatir le nez peu de temps après leur naissance; elles regardent un nez proéminent comme une difformité; ils ont aussi les lèvres fort grosses, sur-tout la supérieure, les dents fort blanches, les sourcils épais, la tête grosse, le corps maigre, les membres menus; ils ne vivent guère passé quarante ans: la malpropreté dans laquelle ils se plaisent et croupissent, et les viandes infectées et corrompues dont ils font leur principale nourriture, sont sans doute les

causes qui contribuent le plus au peu de durée de leur vie. Je pourrois m'étendre bien davantage sur la description de ce vilain peuple; mais comme presque tous les voyageurs en ont écrit fort au long, je me contenterai d'y renvoyer. Seulement je ne dois pas passer sous silence un fait rapporté par Tavernier, c'est que les Hollandais ayant pris une petite fille hottentote peu de temps après sa naissance, et l'ayant élevée parmi eux, elle devint aussi blanche qu'une Européenne, et il présume que tout ce peuple seroit assez blanc, s'il n'étoit pas dans l'usage de se barbouiller continuellement avec des drogues noires.

En remontant le long de la côte de l'Afrique au-delà du Cap de Bonne-Espérance, on trouve la terre de Natal; les habitans sont déjà différens des Hottentots, ils sont beaucoup moins malpropres et moins laids, ils sont aussi naturellement plus noirs; ils ont le vi-

sage en ovale, le nez bien proportionné, les dents blanches, la mine agréable, les cheveux naturellemeut frisés; mais ils ont aussi un peu de goût pour la graisse, car ils portent des bonnets faits de suif de bœuf, et ces bonnets ont huit à dix pouces de hauteur; ils emploient beaucoup de temps à les faire, car il faut pour cela que le suif soit bien épuré: ils ne l'appliquent que peu à peu, et le mêlent si bien dans leurs cheveux qu'il ne se défait jamais. M. Kolbe prétend qu'ils ont le nez plat, même de naissance, et sans qu'on le leur applatisse, et qu'ils diffèrent aussi des Hottentots en ce qu'ils ne bégayent point, qu'ils ne frappent point leur palais de leur langue comme ces derniers, qu'ils ont des maisons, qu'ils cultivent la terre, y sèment une espèce de maïs ou blé de Turquie, dont ils font de la bière, boisson inconnue aux Hottentots.

Après la terre de Natal, on trouve

celle de Sofala et du Monomotapa; selon Pigafetta, les peuples de Sofala sont noirs, mais plus grands et plus gros que les autres Caffres; c'est aux environs de ce royaume de Sofala que cet auteur place les Amazones, mais rien n'est plus incertain que ce qu'on a débité sur le sujet de ces femmes guerrières. Ceux du Monomotapa sont, au rapport des voyageurs hollandais, assez grands, bien faits dans leur taille, noirs, et de bonne complexion; les jeunes filles vont nues et ne portent qu'un morceau de toile de coton; mais dès qu'elles sont mariées, elles prennent des vêtemens. Ces peuples quoiqu'assez noirs, sont différens des Nègres, ils n'ont pas les traits si durs ni si laids, leur corps n'a point de mauvaise odeur, et ils ne peuvent supporter la servitude ni le travail; le Pere Charlevoix dit qu'on a vu en Amérique de ces noirs du Monomotapa et de Madagascar, qu'ils n'ont jamais pu servir et qu'ils y

périssent même en fort peu de temps.

Ces peuples de Madagascar et de Mosambique sont noirs, les uns plus et les autres moins : ceux de Madagascar ont les cheveux du sommet de la tête moins crépus que ceux de Mosambique : ni les uns ni les autres ne sont des vrais Nègres ; et quoique ceux de la côte soient fort soumis aux Portugais, ceux de l'intérieur du continent sont fort sauvages et jaloux de leur liberté, ils vont tous absolument nus, hommes et femmes ; ils se nourrissent de chair d'éléphant et font commerce de l'ivoire. Il y a des hommes de différentes espèces à Madagascar, sur-tout des noirs et des blancs qui, quoique fort basanés, semblent être d'une autre race : les premiers ont les cheveux noirs et crépus, les seconds les ont moins noirs, moins frisés et plus longs : l'opinion commune des voyageurs est que les blancs tirent leur origine des Chinois ; mais, comme le remarque

fort bien François Cauche, il y a plus d'apparence qu'ils sont de race européenne, car il assure que de tous ceux qu'il a vus, aucun n'avoit le nez ni le visage plat comme les Chinois; il dit aussi que ces blancs le sont plus que les Castillans, que leurs cheveux sont longs, et qu'à l'égard des noirs ils ne sont pas camus comme ceux du continent, et qu'ils ont les lèvres assez minces. Il y a aussi dans cette île une grande quantité d'hommes de couleur olivâtre ou basanée, ils proviennent apparemment du mélange des noirs et des blancs; le voyageur que je viens de citer, dit que ceux de la baie de Saint-Augustin sont basanés, qu'ils n'ont point de barbe, qu'ils ont les cheveux longs et lisses, qu'ils sont de haute taille et bien proportionnés; et enfin qu'ils sont tous circoncis, quoiqu'il y ait grande apparence qu'ils n'ont jamais entendu parler de la loi de Mahomet, puisqu'ils n'ont ni temples, ni

mosquées, ni religion. Les François ont été les premiers qui ayent abordé et fait un établissement dans cette île, qui ne fût pas soutenu ; lorsqu'ils y descendirent, ils y trouvèrent les hommes blancs dont nous venons de parler, et ils y remarquèrent que les noirs qu'on doit regarder comme les naturels du pays, avoient du respect pour ces blancs. Cette île de Madagascar est extrêmement peuplée et fort abondante en pâturage et en bétail : les hommes et les femmes sont fort débauchés, et celles qui s'abandonnent publiquement ne sont pas déshonorées ; ils aiment tous beaucoup à danser, à chanter et à se divertir ; et quoiqu'ils soient fort paresseux, ils ne laissent pas d'avoir quelque connoissance des arts mécaniques : ils ont des laboureurs, des forgerons, des charpentiers, des potiers, et même des orfèvres ; ils n'ont cependant aucune commodité dans leurs maisons, aucuns meubles ;

ils couchent sur des nattes, ils mangent la chair presque crue, et dévorent même le cuir de leurs bœufs après en avoir fait un peu griller le poil; ils mangent aussi la cire avec le miel; les gens du peuple vont presque tous nus, les plus riches ont des caleçons ou des jupons de coton et de soie.

Les peuples qui habitent l'intérieur de l'Afrique ne nous sont pas assez connus pour pouvoir les décrire; ceux que les Arabes appellent *Zingues*, sont des noirs presque sauvages; Marmol dit qu'ils multiplient prodigieusement, et qu'ils inonderoient tous les pays voisins si de temps en temps il n'y avoit pas une grande mortalité parmi eux, causée par des vents chauds.

Il paroît par tout ce que nous venons de rapporter, que les Nègres proprement dits sont différens des Caffres, qui sont des noirs d'une autre espèce; mais ce que ces descriptions indiquent encore plus clairement, c'est que la

couleur dépend pricipalement du climat, et que les traits dépendent beaucoup des usages où sont les différens peuples de s'écraser le nez, de se retirer les paupières, de s'alonger les oreilles, de se grossir les lèvres, de s'applatir le visage, etc. Rien ne prouve mieux combien le climat influe sur la couleur, que de trouver sous le même parallèle, à plus de mille lieues de distance, des peuples aussi semblables que le sont les Sénégalois et les Nubiens, et de voir que les Hottentots qui n'ont pu tirer leur origine que des nations noires, sont cependant les plus blancs de tous ces peuples de l'Afrique, parce qu'en effet ils sont dans le climat le plus froid de cette partie du monde; et si l'on s'étonne de ce que sur les bords du Sénégal on trouve d'un côté une nation basanée, et de l'autre côté une nation entièrement noire, on peut se souvenir de ce que nous avons déjà insinué au sujet des effets de la nourriture, ils

doivent influer sur la couleur comme sur les autres habitudes du corps ; et si on en veut un exemple, on peut en donner un tiré des animaux, que tout le monde est en etat de vérifier ; les lièvres de plaine et des endroits aquatiques ont la chair bien plus blanche que ceux des montagnes et des terreins secs, et dans le même lieu ceux qui habitent la prairie sont tous différens de ceux qui demeurent sur les collines ; la couleur de la chair vient de celle du sang et des autres humeurs du corps, sur la qualité desquelles la nourriture doit nécessairement influer.

L'origine des noirs a dans tous les temps fait une grande question ; les Anciens qui ne connoissoient guère que ceux de Nubie, les regardoient comme faisant la dernière nuance des peuples basanés, et ils les confondoient avec les Ethiopiens et les autres nations de cette partie de l'Afrique, qui, quoique extrêmement bruns, tiennent plus de

la race blanche que de la race noire; ils pensoient donc que la différente couleur des hommes ne provenoit que de la différence du climat, et que ce qui produisoit la noirceur de ces peuples, étoit la trop grande ardeur du soleil à laquelle ils sont perpétuellement exposés : cette opinion, qui est fort vraisemblable, a souffert de grandes difficultés lorsqu'on reconnut qu'au-delà de la Nubie, dans un climat encore plus méridional, et sous l'équateur même, comme à Melinde et à Monbaze, la plupart des hommes ne sont pas noirs comme les Nubiens, mais seulement fort basanés; et lorsqu'on eut observé qu'en transportant des noirs de leur climat brûlant dans des pays tempérés, ils n'ont rien perdu de leur couleur et l'ont également communiquée à leurs descendans. Mais si l'on fait attention d'un côté à la migration des différens peuples, et de l'autre au temps qu'il faut peut-être pour noircir ou pour

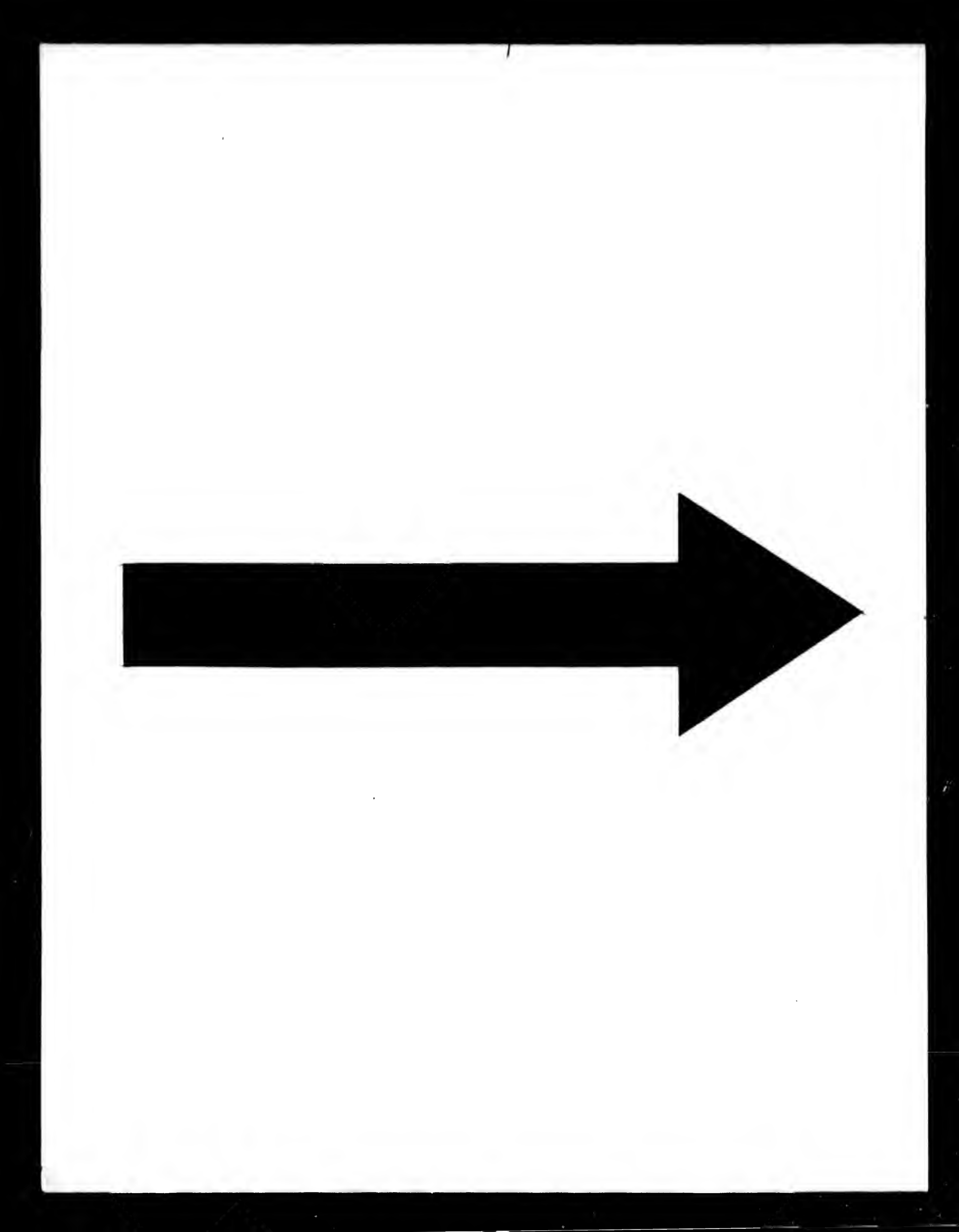
blanchir une race, on verra que tout peut se concilier avec le sentiment des Anciens; car les habitans naturels de cette partie de l'Afrique sont les Nubiens, qui sont noirs et originairement noirs, et qui demeureront perpétuellement noirs tant qu'ils habiteront le même climat, et qu'ils ne se mêleront pas avec les blancs; les Ethiopiens au contraire, les Abyssins et même ceux de Melinde, qui tirent leur origine des blancs, puisqu'ils ont la même religion et les mêmes usages que les Arabes, et qu'ils leur ressemblent par la couleur, sont à la vérité encore plus basanés que les Arabes méridionaux, mais cela même prouve que dans une même race d'hommes, le plus ou moins de noir dépend de la plus ou moins grande ardeur du climat; il faut peut-être plusieurs siècles et une succession d'un grand nombre de générations pour qu'une race blanche prenne par nuances la couleur brune, et devienne enfin

tout-à-fait noire ; mais il y a apparence qu'avec le temps un peuple blanc transporté du nord à l'équateur, pourroit devenir brun et même tout-à-fait noir, sur-tout si ce même peuple changeoit de mœurs et ne se servoit pour nourriture que des productions du pays chaud dans lequel il auroit été transporté.

L'objection qu'on pourroit faire contre cette opinion, et qu'on voudroit tirer de la différence des traits, ne me paroît pas bien forte ; car on peut répondre qu'il y a moins de différence entre les traits d'un Nègre qu'on n'aura pas défiguré dans son enfance, et les traits d'un Européen, qu'entre ceux d'un Tartare ou d'un Chinois, et ceux d'un Circassien ou d'un Grec ; et à l'égard des cheveux, leur nature dépend si fort de celle de la peau, qu'on ne doit les regarder que comme faisant une différence très-accidentelle, puisqu'on trouve dans le même pays et dans la même ville des hommes qui,

quoique blancs, ne laissent pas d'avoir les cheveux très-différens les uns des autres, au point qu'on trouve même en France des hommes qui les ont aussi courts et aussi crépus que le[illegible]gres, et que d'ailleurs on voit [illegible]urat, le froid et le chaud influent [illegible]t sur la couleur des cheveux des hommes et du poil des animaux, qu'il n'y a point de cheveux noirs dans les royaumes du nord, et que les écureuils, les lièvres, les belettes et plusieurs autres animaux y sont blancs ou presque blancs, tandis qu'ils sont bruns ou gris dans les pays moins froids; cette différence, qui est produite par l'influence du froid ou du chaud, est même si marquée, que dans la plupart des pays du nord, comme dans la Suède, certains animaux, comme les lièvres, sont tout gris pendant l'été, et tout blancs pendant l'hiver.

Mais il y a une autre raison beaucoup plus forte contre cette opinion,



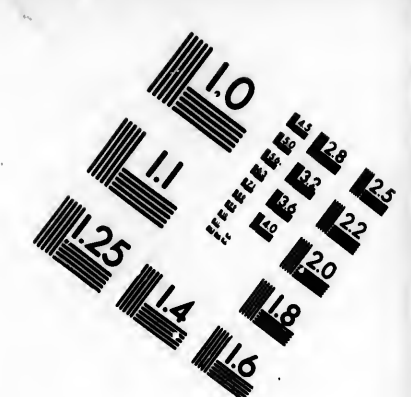
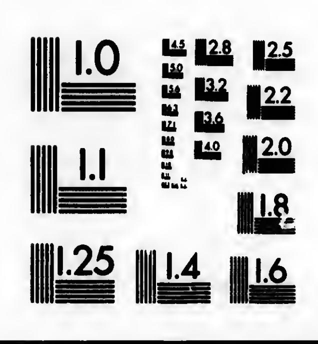


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

et qui d'abord paroît invincible c'est qu'on a découvert un continent entier, un nouveau monde, dont la plus grande partie des terres habitées se trouvent situées dans la Zone torride, et où cependant il ne se trouve pas un homme noir, tous les habitans de cette partie de la terre étant plus ou moins rouges, plus ou moins basanés ou couleur de cuivre; car on auroit dû trouver aux îles Antilles, au Mexique, au royaume de Santa-Fé, dans la Guiane, dans le pays des Amazones et dans le Pérou, des Nègres, ou du moins des peuples noirs, puisque ces pays de l'Amérique sont situés sous la même latitude que le Sénégal, la Guinée et le pays d'Angola en Afrique; on auroit dû trouver au Brésil, au Paraguai, au Chili, des hommes semblables aux Caffres, aux Hottentots, si le climat ou la distance du pôle étoit la cause de la couleur des hommes. Mais avant que d'exposer ce qu'on peut dire sur ce

I E.

cible c'est
tinent en-
dont la plus
habitées se
ne torride,
uve pas un
ans de cette
s ou moins
nés ou cou-
it dû trou-
exique, au
la Guiane,
et dans le
moins des
pays de l'A-
même lati-
inée et le
; on auroit
araguai, au
es aux Caf-
climat ou
cause de la
avant que
dire sur ce



Desève del. Le Vilain Sculp.

AMERIQUAINS.

sujet, nous croyons qu'il est nécessaire de considérer tous les différens peuples de l'Amérique, comme nous avons considéré ceux des autres parties du monde, après quoi nous serons plus en état de faire de justes comparaisons, et d'en tirer des résultats généraux.

Variétés de l'espèce humaine dans le nouveau continent.

En commençant par le nord, on trouve, comme nous l'avons dit, dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique, des espèces de Lapons semblables à ceux d'Europe ou aux Samoïèdes d'Asie; et quoiqu'ils soient peu nombreux en comparaison de ceux-ci, ne laissent pas d'être répandus dans une étendue de terre fort considérable. Ceux qui habitent les terres du détroit de Davis sont petits, d'un teint olivâtre, ils ont les jambes courtes et grosses, ils sont habiles pêcheurs,

ils mangent leur poisson et leur viande crus; leur boisson est de l'eau pure ou du sang de chien de mer; ils sont fort robustes et vivent fort long-temps. Voilà, comme l'on voit, la figure, la couleur et les mœurs des Lapons; et ce qu'il y de singulier, c'est que de même qu'on trouve auprès des Lapons en Europe les Finnois qui sont blancs, beaux assez grands et assez bien faits, on trouve aussi auprès de ces Lapons d'Amérique, une autre espèce d'hommes qui sont grands, bien faits et assez blancs, avec les traits du visage fort réguliers. Les Sauvages de la baie de Hudson et du nord de la Terre de Labrador, ne paroissent pas être de la même race que les premiers, quoiqu'ils soient laids, petits, mal faits; ils ont le visage presqu'entièrement couvert de poil comme les Sauvages du pays d'Yeço au nord du Japon; ils habitent l'été sous des tentes faites de peaux d'orignal ou de caribou, l'hiver ils vi-

vent sous terre comme les Lapons et les Samoïèdes, et se couchent comme eux tous pêle-mêle sans aucune distinction ; ils vivent aussi fort long-temps, quoiqu'ils ne se nourrissent que de chair ou de poissons crus. Les Sauvages de Terre-Neuve ressemblent assez à ceux du détroit de Davis : ils sont de petite taille, ils n'ont que peu ou point de barbe, leur visage est large et plat, leurs yeux gros, et ils sont généralement assez camus ; le voyageur qui en donne cette description, dit qu'ils ressemblent assez bien aux Sauvages du continent septentrional, et des environs du Groënland.

Au-dessous de ces Sauvages qui sont répandus dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique, on trouve d'autres Sauvages plus nombreux et tout différens des premiers : ces Sauvages sont ceux du Canada et de toute la profondeur des terres jusqu'aux Assiniboïls ; ils sont tous assez grands,

robustes, forts et assez bien faits; ils ont tous les cheveux et les yeux noirs, les dents très-blanches, le teint basané, peu de barbe, et point ou presque point de poil en aucune partie du corps; ils sont durs et infatigables à la marche, très-légers à la course; ils supportent aussi aisément la faim que les plus grands excès de nourriture; ils sont hardis, courageux, fiers, graves et modérés; enfin ils ressemblent si fort aux Tartares orientaux par la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, par le peu de barbe et de poil, et aussi par le naturel et les mœurs, qu'on les croiroit issus de cette nation, si on ne les regardoit pas comme séparés les uns des autres par une vaste mer; ils sont aussi sous la même latitude, ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur et même sur la figure des hommes. En un mot, on trouve dans le nouveau continent, comme dans l'ancien, d'abord des hom-

mes au nord semblables aux Lapons, et aussi des hommes blancs et à cheveux blonds semblables aux peuples du nord de l'Europe, ensuite des hommes velus semblables aux Sauvages d'Yeço, et enfin les Sauvages du Canada et de toute la terre ferme, jusqu'au golfe du Mexique, qui ressemblent aux Tartares par tant d'endroits, qu'on ne douteroit pas qu'ils ne fussent Tartares en effet, si l'on n'étoit embarrassé sur la possibilité de la migration. Cependant si l'on fait attention au petit nombre d'hommes qu'on a trouvé dans cette étendue immense des terres de l'Amérique septentrionale, et qu'aucun de ces hommes n'étoit encore civilisé, on ne pourra guère se refuser à croire que toutes ces nations sauvages ne soient de nouvelles peuplades produites par quelques individus échappés d'un peuple plus nombreux. Il est vrai qu'on prétend que dans l'Amérique septentrionale, en la



prenant depuis le nord jusqu'aux îles Lucayes et au Mississipi, il ne reste pas actuellement la vingtième partie du nombre des peuples naturels qui y étoient lorsqu'on en fit la découverte, et que ces nations sauvages ont été ou détruites ou réduites à un si petit nombre d'hommes, que nous ne devons pas tout-à-fait en juger aujourd'hui comme nous en aurions jugé dans ce temps; mais quand même on accorderoit que l'Amérique septentrionale avoit alors vingt fois plus d'habitans qu'il n'en reste aujourd'hui, cela n'empêche pas qu'on ne dût la considérer dès-lors comme une terre déserte ou si nouvellement peuplée, que les hommes n'avoient pas encore eu le temps de s'y multiplier. M. Fabry que j'ai cité, et qui a fait un très-long voyage dans la profondeur des terres au nord-ouest du Mississipi, où personne n'avoit encore pénétré, et où par conséquent les nations sauvages n'ont pas été détrui-

tes, m'a assuré que cette partie de l'Amérique est si déserte, qu'il a souvent fait cent et deux cents lieues sans trouver une face humaine, ni aucun autre vestige qui pût indiquer qu'il y eût quelque habitation voisine des lieux qu'il parcouroit ; et lorsqu'il rencontroit quelques-unes de ces habitations, c'étoit toujours à des distances extrêmement grandes les unes des autres, et dans chacune il n'y avoit souvent qu'une seule famille, quelquefois deux ou trois, mais rarement plus de vingt personnes ensemble, et ces vingt personnes étoient éloignées de cent lieues de vingt autres personnes. Il est vrai que le long des fleuves et des lacs que l'on a remontés ou suivis, on a trouvé des nations sauvages composées d'un bien plus grand nombre d'hommes, et qu'il en reste encore quelques-unes qui ne laissent pas d'être assez nombreuses pour inquiéter quelquefois les habitans de nos colonies ; mais ces

nations les plus nombreuses se réduisent à trois ou quatre mille personnes, et ces trois ou quatre mille personnes sont répandues dans un espace de terrein souvent plus grand que tout le royaume de France ; de sorte que je suis persuadé qu'on pourroit avancer, sans crainte de se tromper, que dans une seule ville comme Paris, il y a plus d'hommes qu'il n'y a de Sauvages dans toute cette partie de l'Amérique septentrionale comprise entre la mer du Nord et la mer du Sud, depuis le golfe du Mexique jusqu'au nord, quoique cette étendue de terre soit beaucoup plus grande que toute l'Europe.

La multiplication des hommes tient encore plus à la société qu'à la nature, et les hommes ne sont si nombreux en comparaison des animaux sauvages, que parce qu'ils se sont réunis en société, qu'ils se sont aidés, défendus, secourus mutuellement. Dans cette

partie de l'Amérique dont nous venons de parler, les bisons sont peut-être plus abondans que les hommes; mais de la même façon que le nombre des hommes ne peut augmenter considérablement que par leur réunion en société, c'est le nombre des hommes déjà augmenté à un certain point qui produit presque nécessairement la société; il est donc à présumer que comme l'on n'a trouvé dans toute cette partie de l'Amérique aucune nation civilisée, le nombre des hommes y étoit encore trop petit, et leur établissement dans ces contrées trop nouveau pour qu'ils aient pu sentir la nécessité ou même les avantages de se réunir en société; car quoique ces nations sauvages eussent des espèces de mœurs ou de coutumes particulières à chacune, et que les unes fussent plus ou moins farouches, plus ou moins cruelles, plus ou moins courageuses, elles étoient toutes également stupides, également igno-

rantes, également dénuées d'arts et d'industrie.

Je ne crois donc pas devoir m'étendre beaucoup sur ce qui a rapport aux coutumes de ces nations sauvages; tous les auteurs qui en ont parlé, n'ont pas fait attention que ce qu'ils nous donnoient pour des usages constans et pour les mœurs d'une société d'hommes, n'étoit que des actions particulières à quelques individus souvent déterminés par les circonstances ou par le caprice : certaines nations, nous disent-ils, mangent leurs ennemis, d'autres les brûlent, d'autres les mutilent; les unes sont perpétuellement en guerre, d'autres cherchent à vivre en paix; chez les unes on tue son père lorsqu'il a atteint un certain âge, chez les autres les pères et mères mangent leurs enfans: toutes ces histoires sur lesquelles les voyageurs se sont étendus avec tant de complaisance, se réduisent à des récits de faits particuliers, et signi-

fient seulement que tel Sauvage a mangé son ennemi, tel autre l'a brûlé ou mutilé, tel autre a tué ou mangé son enfant, et tout cela peut se trouver dans une seule nation de Sauvages comme dans plusieurs nations ; car toute nation où il n'y a ni règle, ni loi, ni maître, ni société habituelle, est moins une nation qu'un assemblage tumultueux d'hommes barbares et indépendans, qui n'obéissent qu'à leurs passions particulières, et qui ne pouvant avoir un intérêt commun, sont incapables de se diriger vers un même but, et de se soumettre à des usages constans, qui tous supposent une suite de desseins raisonnés et approuvés par le plus grand nombre.

La même nation, dira-t-on, est composée d'hommes qui se reconnoissent, qui parlent la même langue, qui se réunissent lorsqu'il le faut sous un chef, qui s'arment de même, qui heurlent de la même façon, qui se barbouil-

lent de la même couleur : oui, si ces usages étoient constans, s'ils ne se réunissoient pas souvent sans savoir pourquoi, s'ils ne se séparoient pas sans raison, si leur chef ne cessoit pas de l'être par son caprice ou par le leur, si leur langue même n'étoit pas si simple qu'elle leur est presque commune à tous.

Comme ils n'ont qu'un très-petit nombre d'idées, ils n'ont aussi qu'une très-petite quantité d'expressions, qui toutes ne peuvent rouler que sur les choses les plus générales et les objets les plus communs; et quand même la plupart de ces expressions seroient différentes, comme elles se réduisent à un fort petit nombre de termes, ils ne peuvent manquer de s'entendre en très-peu de temps; et il doit être plus facile à un Sauvage d'entendre et de parler toutes les langues des autres Sauvages, qu'il ne l'est à un homme d'une nation policée d'apprendre celle

d'une autre nation également policée.

Autant il est donc inutile de se trop étendre sur les coutumes et les mœurs de ces prétendues nations, autant il seroit peut-être nécessaire d'examiner la nature de l'individu ; l'homme sauvage est en effet de tous les animaux le plus singulier, le moins connu, et le plus difficile à décrire ; mais nous distinguons si peu ce que la nature seule nous a donné de ce que l'éducation, l'imitation, l'art et l'exemple nous ont communiqué, ou nous le confondons si bien, qu'il ne seroit pas étonnant que nous nous méconnussions totalement au portrait d'un Sauvage, s'il nous étoit présenté avec les vraies couleurs et les seuls traits naturels qui doivent en faire le caractère.

Un Sauvage absolument sauvage, tel que l'enfant élevé avec les ours, dont parle Conor, le jeune homme trouvé dans les forêts d'Hanower, ou la petite fille trouvée dans les bois en France,

seroient un spectacle curieux pour un philosophe : il pourroit, en observant son sauvage, évaluer au juste la force des appétits de la nature ; il y verroit l'ame à découvert, il en distingueroit tous les mouvemens naturels, et peut-être y reconnoîtroit-il plus de douceur, de tranquillité et de calme que dans la sienne ; peut-être verroit-il clairement que la vertu appartient à l'homme sauvage plus qu'à l'homme civilisé; et que le vice n'a pris naissance que dans la société.

Mais revenons à notre principal objet : si l'on n'a rencontré dans toute l'Amérique septentrionale que des Sauvages, on a trouvé au Mexique et au Pérou des hommes civilisés, des peuples policés, soumis à des loix et gouvernés par des rois : ils avoient de l'industrie, des arts, et une espèce de religion, ils habitoient dans des villes où l'ordre et la police étoient maintenus par l'autorité du souverain : ces

peuples, qui d'ailleurs étoient assez nombreux, ne peuvent pas être regardés comme des nations nouvelles ou des hommes provenus de quelques individus échappés des peuples de l'Europe ou de l'Asie dont ils sont si éloignés ; d'ailleurs, si les Sauvages de l'Amérique septentrionale ressemblent aux Tartares parce qu'ils sont situés sous la même latitude, ceux-ci qui sont, comme les Nègres, sous la zone torride, ne leur ressemblent point. Quelle est donc l'origine de ces peuples, et quelle est aussi la vraie cause de la différence de couleur dans les hommes, puisque celle de l'influence du climat se trouve ici tout-à-fait démentie ?

Avant que de satisfaire autant que je le pourrai à ces questions, il faut continuer notre examen, et donner la description de ces hommes qui paroissent en effet si différens de ce qu'ils devroient être, si la distance du pôle étoit la cause principale de la variété

qui se trouve dans l'espèce humaine. Nous avons déjà donné celle des Sauvages du nord et des Sauvages du Canada ; ceux de la Floride, du Mississipi, et des autres parties méridionales du continent de l'Amérique septentrionale sont plus basanés que ceux du Canada, sans cependant qu'on puisse dire qu'ils soient bruns ; l'huile et les couleurs dont ils se frottent le corps, les font paroître plus olivâtres qu'ils ne le sont en effet. Coréal dit que les femmes de la Floride sont grandes, fortes, et de couleur olivâtre comme les hommes, qu'elles ont les bras, les jambes et le corps peints de plusieurs couleurs qui sont ineffaçables, parce qu'elles ont été imprimées dans les chairs par le moyen de plusieurs piqûres, et que la couleur olivâtre des uns et des autres ne vient pas tant de l'ardeur du soleil que de certaines huiles dont, pour ainsi dire, ils se vernissent la peau ; il ajoute que ces fem-

mes sont fort agiles, qu'elles passent à la nage de grandes rivières en tenant même leur enfant avec le bras, et qu'elles grimpent avec une pareille agilité sur les arbres les plus élevés; tout cela leur est commun avec les femmes sauvages du Canada et des autres contrées de l'Amérique. L'auteur de l'histoire naturelle et morale des Antilles, dit que les Apalachites, peuples voisins de la Floride, sont des hommes d'une assez grande stature, de couleur olivâtre et bien proportionnés, qu'ils ont tous les cheveux noirs et longs; et il ajoute que les Caraïbes ou Sauvages des îles Antilles sortent de ces Sauvages de la Floride, et qu'ils se souviennent même par tradition du temps de leur migration.

Les naturels des îles Lucayes sont moins basanés que ceux de Saint-Domingue et de l'île de Cube; mais il reste si peu des uns et des autres aujourd'hui, qu'on ne peut guère vérifier

ce que nous en ont dit les premiers voyageurs qui ont parlé de ces peuples : ils ont prétendu qu'ils étoient fort nombreux et gouvernés par des espèces de chefs qu'ils appeloient *caciques ;* qu'ils avoient aussi des espèces de prêtres, de médecins ou de devins ; mais tout cela est assez apocryphe, et importe d'ailleurs assez peu à notre histoire. Les Caraïbes en général sont, selon le Père du Tertre, des hommes d'une belle taille et de bonne mine ; ils sont puissans, forts et robustes, très-dispos et très-sains ; il y en a plusieurs qui ont le front plat et le nez applati ; mais cette forme du visage et du nez ne leur est pas naturelle, ce sont les pères et mères qui applatissent ainsi la tête de l'enfant quelque temps après qu'il est né ; cette espèce de caprice qu'ont les Sauvages d'altérer la figure naturelle de la tête, est assez générale dans toutes les nations sauvages : presque tous les Caraïbes ont les yeux

noirs et assez petits ; mais la disposition de leur front et de leur visage les fait paroître assez gros : ils ont les dents belles, blanches et bien rangées, les cheveux longs et lisses, et tous les ont noirs ; on n'en a jamais vu un seul avec des cheveux blonds : ils ont la peau basanée ou couleur d'olive, et même le blanc des yeux en tient un peu ; cette couleur basanée leur est naturelle, et ne provient pas uniquement, comme quelques auteurs l'ont avancé, du rocou dont ils se frottent continuellement, puisque l'on a remarqué que les enfans de ces Sauvages qu'on a élevés parmi les Européens, et qui ne se frottoient jamais de ces couleurs, ne laissoient pas d'être basanés et olivâtres comme leurs pères et mères. Tous ces Sauvages ont l'air rêveur, quoiqu'ils ne pensent à rien ; ils ont aussi le visage triste, et ils paroissent être mélancoliques ; ils sont naturellement doux et compatissans, quoique très-

cruels à leurs ennemis : ils prennent assez indifféremment pour femmes, leurs parentes ou des étrangères ; leurs cousines germaines leur appartiennent de droit ; et on en a vu plusieurs qui avoient en même temps les deux sœurs, ou la mère et la fille, et même leur propre fille : ceux qui ont plusieurs femmes les voyent tour-à-tour chacune pendant un mois, ou un nombre de jours égal, et cela suffit pour que ces femmes n'ayent aucune jalousie : ils pardonnent assez volontiers l'adultère à leurs femmes, mais jamais à celui qui les a débauchées. Ils se nourrissent de burgaux, de crabes, de tortues, de lézards, de serpens et de poissons qu'ils assaisonnent avec du piment et de la farine de manioc. Comme ils sont extrêmement paresseux et accoutumés à la plus grande indépendance, ils détestent la servitude, et on n'a jamais pu s'en servir comme on se sert des Negres : il n'y a rien qu'ils ne

soient capables de faire pour se remettre en liberté ; et lorsqu'ils voyent que cela leur est impossible, ils aiment mieux se laisser mourir de faim et de mélancolie, que de vivre pour travailler. On s'est quelquefois servi des Arrouages, qui sont plus doux que les Caraïbes ; mais ce n'est que pour la chasse et pour la pêche, exercices qu'ils aiment, et auxquels ils sont accoutumés dans leur pays, et encore faut-il, si l'on veut conserver ces esclaves sauvages, les traiter avec autant de douceur au moins que nous traitons nos domestiques en France, sans cela ils s'enfuient ou périssent de mélancolie. Il en est à-peu-près de même des esclaves brésiliens, quoique ce soient de tous les Sauvages ceux qui paroissent être les moins stupides, les moins mélancoliques et les moins paresseux ; cependant on peut, en les traitant avec bonté, les engager à tout faire, si ce n'est de travailler à la terre, parce

qu'ils s'imaginent que la culture de la terre est ce qui caractérise l'esclavage.

Les femmes sauvages sont toutes plus petites que les hommes ; celles des Caraïbes sont grasses et assez bien faites, elles ont les yeux et les cheveux noirs, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus riant et plus ouvert que les hommes ; elles ont cependant de la modestie et sont assez réservées ; elles se barbouillent de rocou, mais elles ne se font pas des raies noires sur le visage et sur le corps comme les hommes ; elles ne portent qu'un petit tablier de huit ou dix pouces de largeur sur cinq à six pouces de hauteur ; ce tablier est ordinairement de toile de coton couverte de petits grains de verre ; ils ont cette toile et cette rassade des Européens, qui en font commerce avec eux ; ces femmes portent aussi plusieurs colliers de rassade, qui leur environnent le cou et descendent

sur leur sein ; elles ont des bracelets de même espèce aux poignets et au-dessus des coudes, et des pendans d'oreilles de pierre bleue ou de grains de verre enfilés. Un dernier ornement qui leur est particulier, et que les hommes n'ont jamais, c'est une espèce de brodequins de toile de coton, garnis de rassade, qui prend depuis la cheville du pied jusqu'au-dessus du gras de jambe ; dès que les filles ont atteint l'âge de puberté, on leur donne un tablier, et on leur fait en même temps des brodequins aux jambes qu'elles ne peuvent jamais ôter ; ils sont si serrés, qu'ils ne peuvent ni monter ni descendre ; et comme ils empêchent le bas de la jambe de grossir, les molets deviennent beaucoup plus gros et plus fermes qu'ils ne le seroient naturellement.

Les peuples qui habitent actuellement le Mexique et la Nouvelle-Espagne, sont si mêlés, qu'à peine trou-

ve-t-on deux visages qui soient de la même couleur. Il y a dans la ville de Mexico des blancs d'Europe, des Indiens du nord et du sud de l'Amérique, des Nègres d'Afrique, des mulâtres, des métis, en sorte qu'on y voit des hommes de toutes les nuances de couleurs qui peuvent être entre le blanc et le noir. Les naturels du pays sont fort bruns et de couleur d'olive, bien faits et dispos; ils ont peu de poils, même aux sourcils : ils ont cependant tous les cheveux fort longs et fort noirs.

Selon Wafer, les habitans de l'isthme de l'Amérique sont ordinairement de bonne taille et d'une jolie tournure; ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large, ils sont actifs et légers à la course; les femmes sont petites et ramassées, et n'ont pas la vivacité des hommes, quoique les jeunes ayent de l'embonpoint, la taille jolie et l'œil vif; les unes et les autres ont le

visage rond, le nez gros et court, les yeux grands, et pour la plupart gris, pétillans et pleins de feu, sur-tout dans la jeunesse; le front élevé, les dents blanches et bien rangées, les lèvres minces, la bouche d'une grandeur médiocre, et, en gros, tous les traits assez réguliers. Ils ont aussi tous, hommes et femmes, les cheveux noirs, longs, plats et rudes, et les hommes auroient de la barbe s'ils ne se la faisoient arracher; ils ont le teint basané, de couleur de cuivre jaune ou d'orange, et les sourcils noirs comme du jais.

Ces peuples que nous venons de décrire, ne sont pas les seuls habitans naturels de l'isthme; on trouve, parmi eux, des hommes tout différens; et quoiqu'ils soient en très-petit nombre, ils méritent d'être remarqués : ces hommes sont blancs, mais ce blanc n'est pas celui des Européens, c'est plutôt un blanc de lait, qui approche

beaucoup de la couleur du poil d'un cheval blanc; leur peau est aussi toute couverte, plus ou moins, d'une espèce de duvet court et blanchâtre, mais qui n'est pas si épais sur les joues et sur le front, qu'on ne puisse aisément distinguer la peau; leurs sourcils sont d'un blanc de lait, aussi bien que leurs cheveux qui sont très-beaux, de la longueur de sept à huit pouces et à demi-frisés. Ces Indiens, hommes et femmes, ne sont pas si grands que les autres; et ce qu'ils ont encore de très-singulier, c'est que leurs paupières sont d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de croissant dont les pointes tournent en-bas: ils ont les yeux si foibles, qu'ils ne voyent presque pas en plein jour; ils ne peuvent supporter la lumière du soleil, et ne voyent bien qu'à celle de la lune; ils sont d'une complexion fort délicate en comparaison des autres Indiens; ils craignent les exercices pénibles, ils dorment pendant le jour, et

ne sortent que la nuit; et lorsque la lune luit, ils courent dans les endroits les plus sombres des forêts aussi vîte que les autres le peuvent faire de jour, à cela près qu'ils ne sont ni aussi robustes, ni aussi vigoureux. Au reste, ces hommes ne forment pas une race particulière et distincte; mais il arrive quelquefois qu'un père et une mère qui sont tous deux couleur de cuivre jaune, ont un enfant tel que nous venons de le décrire. Wafer qui rapporte ces faits, dit qu'il a vu lui-même un de ces enfans qui n'avoit pas encore un an.

Si cela est, cette couleur et cette habitude singulière du corps de ces Indiens blancs, ne seroient qu'une espèce de maladie qu'ils tiendroient de leurs pères et mères; mais en supposant que ce dernier fait ne fût pas bien avéré, c'est-à-dire, qu'au lieu de venir des Indiens jaunes ils fissent une race à part, alors ils ressembleroient

aux Chacrelas de Java, et aux Bedas de Ceylan, dont nous avons parlé; ou si ce fait est bien vrai, et que ces blancs naissent en effet de pères et mères couleur de cuivre, on pourra croire que les Chacrelas et les Bedas viennent aussi de pères et mères basanés, et que tous ces hommes blancs qu'on trouve à de si grandes distances les uns des autres, sont des individus qui ont dégénéré de leur race par quelque cause accidentelle.

J'avoue que cette dernière opinion me paroît la plus vraisemblable, et que si les voyageurs nous eussent donné des descriptions aussi exactes des Bedas et des Chacrelas que Wafer l'a fait des Dariens, nous eussions peut-être reconnu qu'ils ne pouvoient pas plus que ceux-ci être d'origine européenne. Ce qui me paroît appuyer beaucoup cette manière de penser, c'est que parmi les Nègres, il naît aussi des blancs de pères et mères noirs: on trouve la des-

cription de deux de ces Nègres blancs dans l'histoire de l'académie ; j'ai vu moi-même l'un des deux ; et on assure qu'il s'en trouve un assez grand nombre en Afrique parmi les autres Nègres. Ce que j'en ai vu, indépendamment de ce qu'en disent les voyageurs, ne me laisse aucun doute sur leur origine : ces Nègres blancs sont des Nègres dégénérés de leur race ; ce ne sont pas une espèce d'hommes particulière et constante, ce sont des individus singuliers qui ne font qu'une variété accidentelle ; en un mot, ils sont parmi les Nègres ce que Wafer dit que nos Indiens blancs sont parmi les Indiens jaunes, et ce que sont apparemment les Chacrelas et les Bedas parmi les Indiens bruns : ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette variation de la nature ne se trouve que du noir au blanc, et non pas du blanc au noir ; car elle arrive chez les Nègres, chez les Indiens les plus bruns et aussi chez les Indiens les plus jaunes, c'est-

à-dire, dans toutes les races d'hommes qui sont les plus éloignées du blanc, et il n'arrive jamais chez les Indiens qu'il naisse des individus noirs : une autre singularité, c'est que tous ces peuples des Indes orientales, de l'Afrique et de l'Amérique, chez lesquels on trouve ces hommes blancs, sont tous sous la même latitude ; l'isthme de Darien, le pays des Nègres et Ceylan, sont absolument sous le même parallèle. Le blanc paroît donc être la couleur primitive de la nature, que le climat, la nourriture et les mœurs altèrent et changent, même jusqu'au jaune, au brun et au noir, et qui reparoît dans de certaines circonstances, mais avec une si grande altération, qu'il ne ressemble point au blanc primitif, qui, en effet, a été dénaturé par les causes que nous venons d'indiquer.

En tout, les deux extrêmes se rapprochent presque toujours : la nature, aussi parfaite qu'elle peut l'être, a fait

les hommes blancs ; et la nature altérée autant qu'il est postible, les rend encore blancs ; mais le blanc naturel ou le blanc de l'espèce est fort différent du blanc individuel ou accidentel. On en voit des exemples dans les plantes aussi bien que dans les hommes et les animaux : la rose blanche, la giroflée blanche, &c. sont bien différentes, même pour le blanc, des roses et des giroflées rouges, qui dans l'automne deviennent blanches lorsqu'elles ont souffert le froid des nuits et les petites gelées de cette saison.

Ce qui peut encore faire croire que ces hommes blancs ne sont en effet que des individus qui ont dégénéré de leur espèce, c'est qu'ils sont tous beaucoup moins forts et moins vigoureux que les autres, et qu'ils ont les yeux extrêmement foibles ; on trouvera ce dernier fait moins extraordinaire lorsqu'on se rappellera que parmi nous les hommes qui sont d'un blond blanc,

ont ordinairement les yeux foibles : j'ai aussi remarqué qu'ils avoient souvent l'oreille dure ; et on prétend que les chiens qui sont absolument blancs et sans aucune tache, sont sourds ; je ne sais si cela est généralement vrai, je puis seulement assurer que j'en ai vu plusieurs qui l'étoient en effet.

Les Indiens du Pérou sont aussi couleur de cuivre comme ceux de l'isthme, sur-tout ceux qui habitent le bord de la mer et les terres basses ; car ceux qui demeurent dans les pays élevés, comme entre les deux chaînes des Cordillères, sont presque aussi blancs que les Européens ; les uns sont à une lieue de hauteur au-dessus des autres, et cette différence d'élévation sur le globe, fait autant qu'une différence de mille lieues en latitude pour la température du climat. En effet, tous les Indiens naturels de la terre ferme qui habitent le long de la rivière des Amazones et le continent de la Guiane, sont basa-

nés et de couleur rougeâtre plus ou moins claire : la diversité de la nuance, dit M. de la Condamine, a vraisemblablement pour cause principale la différente température de l'air des pays qu'ils habitent, variée depuis la grande chaleur de la zone torride jusqu'au froid causé par le voisinage de la neige. Quelques-uns de ces Sauvages, comme les Omaguas, applatissent le visage de leurs enfans en leur serrant la tête entre deux planches; quelques autres se percent les narines, les lèvres ou les joues pour y passer des os de poissons, des plumes d'oiseaux et d'autres ornemens, la plupart se percent les oreilles, se les agrandissent prodigieusement, et remplissent le trou du lobe d'un gros bouquet de fleurs ou d'herbe qui leur sert de pendans d'oreilles. Je ne dirai rien des Amazones dont on a tant parlé, on peut consulter à ce sujet ceux qui en ont écrit; et après les avoir lus, on n'y trouvera rien d'assez

positif pour constater l'existence actuelle de ces femmes.

Quelques voyageurs font mention d'une nation dans la Guiane, dont les hommes sont plus noirs que tous les autres Indiens : les Arras, dit Raleigh, sont presque aussi noirs que les Nègres ; ils sont fort vigoureux, et ils se servent de flèches empoisonnées. Cet auteur parle aussi d'une autre nation d'Indiens qui ont le cou si court et les épaules si élevées, que leurs yeux paroissent être sur les épaules, et leur bouche dans leur poitrine ; cette difformité si monstrueuse n'est sûrement pas naturelle ; et il y a grande apparence que ces Sauvages qui se plaisent tant à défigurer la nature en applatissant, en arrondissant, en alongeant la tête de leurs enfans, auront aussi imaginé de leur faire rentrer le cou dans les épaules ; il ne faut pour donner naissance à toutes ces bizarreries, que l'idée de se rendre, par ces diffor-

mités plus effroyables et plus terribles à leurs ennemis. Les Scythes, autrefois aussi sauvages que le sont aujourd'hui les Américains, avoient apparemment les mêmes idées qu'ils réalisoient de la même façon ; et c'est ce qui a sans doute donné lieu à ce que les Anciens ont écrit au sujet des hommes achéphales, cynocéphales, &c

Les Sauvages du Brésil sont à-peu-près de la taille des Européens, mais plus forts, plus robustes et plus dispos; ils ne sont pas sujets à autant de maladies, et ils vivent communément plus long-temps: leurs cheveux, qui sont noirs, blanchissent rarement dans la vieillesse ; ils sont basanés et d'une couleur brune qui tire un peu sur le rouge; ils ont la tête grosse, les épaules larges et les cheveux longs; ils s'arrachent la barbe, le poil du corps, et même les sourcils et les cils, ce qui leur donne un regard extraordinaire et farouche; ils se percent la lèvre de

dessous pour y passer un petit os poli comme de l'ivoire ou une pierre verte assez grosse; les mères écrasent le nez de leurs enfans peu de temps après la naissance; ils vont tous absolument nus, et se peignent le corps de différentes couleurs. Ceux qui habitent dans les terres voisines des côtes de la mer, se sont un peu civilisés par le commerce volontaire ou forcé qu'ils ont avec les Portugais; mais ceux de l'intérieur des terres sont encore, pour la plupart, absolument sauvages: ce n'est pas même par la force, et en voulant les réduire à un dur esclavage, qu'on vient à bout de les policer; les missions ont formé plus d'hommes dans ces nations barbares que les armées victorieuses des princes, qui les ont subjuguées: le Paraguai n'a été conquis que de cette façon; la douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu constamment pratiqué par les missionnaires, ont touché ces

Sauvages, et vaincu leur défiance et leur férocité ; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connoître la loi qui rendoit les hommes si parfaits, ils se sont soumis à cette loi et réunis en société : rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations, et jeté les fondemens d'un empire sans autres armes que celles de la vertu.

Les habitans de cette contrée du Paraguai ont communément la taille assez belle et assez élevée ; ils ont le visage un peu long et la couleur olivâtre. Il règne quelquefois parmi eux une maladie extraordinaire, c'est une espèce de lèpre qui leur couvre tout le corps, et y forme une croûte semblable à des écailles de poisson ; cette incommodité ne leur cause aucune douleur, ni même aucun autre dérangement dans la santé.

Les Indiens du Chili sont, au rapport de M. Frezier, d'une couleur ba-

sanée qui tire un peu sur celle du cuivre rouge, comme celle des Indiens du Pérou : cette couleur est différente de celle des mulâtres; comme ils viennent d'un blanc et d'une Nègresse ou d'une blanche et d'un Nègre, leur couleur est brune, c'est-à-dire, mêlée de blanc et de noir ; au lieu que dans tout le continent de l'Amérique méridionale, les Indiens sont jaunes ou plutôt rougeâtres. Les habitans du Chili sont de bonne taille : ils ont les membres gros, la poitrine large, le visage peu agréable et sans barbe, les yeux petits, les oreilles longues, les cheveux noirs, plats et gros comme du crin ; ils s'alongent les oreilles, et ils s'arrachent la barbe avec des pinces faites de coquilles : la plupart vont nus, quoique le climat soit froid; ils portent seulement sur leurs épaules quelques peaux d'animaux. C'est à l'extrémité du Chili, vers les terres magellaniques, que se trouve, à ce qu'on prétend, une race

d'hommes dont la taille est gigantesque; M. Frezier dit avoir appris de plusieurs Espagnols qui avoient vu quelques-uns de ces hommes, qu'ils avoient quatre varres de hauteur, c'est-à-dire, neuf ou dix pieds; selon lui, ces géans, appelés *Patagons*, habitent le côté de l'est de la côte déserte dont les anciennes relations ont parlé, qu'on a ensuite traitées de fables, parce que l'on a vu au détroit de Magellan, des Indiens dont la taille ne surpassoit pas celle des autres hommes: c'est, dit-il, ce qui a pu tromper Froger dans sa relation du voyage de M. de Gennes, car quelques vaisseaux ont vu en même temps les uns et les autres: en 1709, les gens du vaisseau *le Jacques*, de Saint-Malo, virent sept de ces géans dans la baie Grégoire; et ceux du vaisseau *le Saint-Pierre*, de Marseille, en virent six, dont ils s'approchèrent pour leur offrir du pain, du vin et de l'eau-de-vie, qu'ils refusèrent, quoi-

qu'ils eussent donné à ces matelots quelques flèches, et qu'ils les eussent aidés à échouer le canot du navire. Au reste, comme M. Frezier ne dit pas avoir vu lui-même aucun de ces géans, et que les relations qui en parlent sont remplies d'exagérations sur d'autres choses, on peut encore douter qu'il existe en effet une race d'hommes toute composée de géans, sur-tout lorsqu'on leur supposera dix pieds de hauteur; car le volume du corps d'un tel homme seroit huit fois plus considérable que celui d'un homme ordinaire : il semble que la hauteur ordinaire des hommes étant de cinq pieds, les limites ne s'étendent guère qu'à un pied au-dessus et au-dessous; un homme de six pieds est en effet un très-grand homme, et un homme de quatre pieds est très-petit; les géans et les nains qui sont au-dessus et au-dessous de ces termes de grandeur, doivent être regardés comme des variétés individuelles et acci-

dentelles, et non pas comme des différences permanentes qui produiroient des races constantes.

Au reste, si ces géans des terres magellaniques existent, ils sont en fort petit nombre ; car les habitans des terres du détroit et des îles voisines, sont des Sauvages d'une taille médiocre ; ils sont de couleur olivâtre, ils ont la poitrine large, le corps assez carré, les membres gros, les cheveux noirs et plats ; en un mot, ils ressemblent pour la taille à tous les autres hommes, et par la couleur et les cheveux aux autres Américains.

Il n'y a donc, pour ainsi dire, dans tout le nouveau continent, qu'une seule et même race d'hommes qui tous sont plus ou moins basanés ; et à l'exception du nord de l'Amérique où il se trouve des hommes semblables aux Lapons, et aussi quelques hommes à cheveux blonds semblables aux Européens du nord, tout le reste de cette vaste

partie du monde ne contient que des hommes parmi lesquels il n'y a presque aucune diversité, au lieu que dans l'ancien continent nous avons trouvé une prodigieuse variété dans les différens peuples : il me paroît que la raison de cette uniformité dans les hommes de l'Amérique, vient de ce qu'ils vivent tous de la même façon ; tous les Américains naturels étoient ou sont encore sauvages ou presque sauvages, les Mexicains et les Péruviens étoient si nouvellement policés, qu'ils ne doivent pas faire une exception. Quelle que soit donc l'origine de ces nations sauvages, elle paroît leur être commune à toutes : tous les Américains sortent d'une même souche, et ils ont conservé jusqu'à présent les caractères de leur race sans grande variation, parce qu'ils sont tous demeurés sauvages, qu'ils ont tous vécu à-peu-près de la même façon, que leur climat n'est pas à beaucoup près aussi inégal pour le froid et pour le chaud

que celui de l'ancien continent, et qu'étant nouvellement établis dans leur pays, les causes qui produisent des variétés n'ont pu agir assez long-temps pour opérer des effets bien sensibles.

Chacune des raisons que je viens d'avancer mérite d'être considérée en particulier : les Américains sont des peuples nouveaux, il me semble qu'on n'en peut pas douter lorsqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, et au peu de progrès que les plus civilisés d'entr'eux avoient fait dans les arts; car quoique les premières relations de la découverte et des conquêtes de l'Amérique, nous parlent du Mexique, du Pérou, de Saint-Domingue, &c. comme de pays très-peuplés, et qu'elles nous disent que les Espagnols ont eu à combattre par-tout des armées très-nombreuses, il est aisé de voir que ces faits sont fort exagérés ; premièrement par le peu de monumens qui restent de la prétendue

grandeur de ces peuples; secondement par la nature même de leur pays qui, quoique peuplé d'Européens plus industrieux sans doute que ne l'étoient les naturels, est cependant encore sauvage, inculte, couvert de bois, et n'est d'ailleurs qu'un groupe de montagnes inaccessibles, inhabitables, qui ne laissent par conséquent que de petits espaces propres à être cultivés et habités; troisièmement par la tradition même de ces peuples sur le temps qu'ils se sont réunis en société; les Péruviens ne comptoient que douze rois, dont le premier avoit commencé à les civiliser, ainsi il n'y avoit pas trois cents ans qu'ils avoient cessé d'être comme les autres entièrement sauvages; quatrièmement, par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vastes contrées: quelqu'avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auroient jamais subjugué ces peuples s'ils eussent été

nombreux : une preuve de ce que j'avance, c'est qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Nègres ni les assujétir, quoique les effets de la poudre fussent aussi nouveaux et aussi terribles pour eux que pour les Américains; la facilité avec laquelle on s'est emparé de l'Amérique, me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée, et par conséquent nouvellement habitée.

Dans le nouveau continent, la température des différens climats est bien plus égale que dans l'ancien continent; c'est encore par l'effet de plusieurs causes : il fait beaucoup moins chaud sous la zone torride en Amérique, que sous la zone torride en Afrique : les pays compris sous cette zone en Amérique, sont le Mexique, la Nouvelle-Espagne, le Pérou, la terre des Amazones, le Brésil et la Guiane. La chaleur n'est jamais fort grande au Mexique, à la Nouvelle Espagne et au Pérou, parce que ces contrées sont des terres extrêmement éle-

vées au-dessus du niveau ordinaire de la surface du globe. Le thermomètre, dans les grandes chaleurs ne monte pas si haut au Pérou qu'en France; la neige qui couvre le sommet des montagnes, refroidit l'air; et cette cause, qui n'est qu'un effet de la première, influe beaucoup sur la température de ce climat; aussi les habitans, au lieu d'être noirs ou très-bruns, sont seulement basanés. Dans la terre des Amazones il y a une prodigieuse quantité d'eau répandue, de fleuves et de forêts, l'air y est donc extrêmement humide, et par conséquent beaucoup plus frais qu'il ne le seroit dans un pays plus sec: d'ailleurs on doit observer que le vent d'est qui souffle constamment entre les tropiques, n'arrive au Brésil, à la terre des Amazones et à la Guiane, qu'après avoir traversé une vaste mer sur laquelle il prend de la fraîcheur qu'il porte ensuite sur toutes les terres orientales de l'Amérique équinoxiale: c'est par

cette raison, aussi bien que par la quantité des eaux et forêts, et par l'abondance de la continuité des pluies, que ces parties de l'Amérique sont beaucoup plus tempérées qu'elles ne le seroient en effet sans ces circonstances particulières. Mais lorsque le vent d'est a traversé les terres basses de l'Amérique, et qu'il arrive au Pérou, il a acquis un degré de chaleur plus considérable; aussi feroit-il plus chaud au Pérou qu'au Brésil ou à la Guiane, si l'élévation de cette contrée et les neiges qui s'y trouvent, ne refroidissoient pas l'air, et n'ôtoient pas au vent d'est toute la chaleur qu'il peut avoir acquise en traversant les terres : il lui en reste cependant assez pour influer sur la couleur des habitans, car ceux qui par leur situation y sont le plus exposés, sont les plus jaunes, et ceux qui habitent les vallées entre les montagnes, et qui sont à l'abri de ce vent, sont beaucoup plus blancs que les au-

tres. D'ailleurs, ce vent qui vient frapper contre les hautes montagnes des Cordillères, doit se réfléchir à d'assez grandes distances dans les terres voisines de ces montagnes, et y porter la fraîcheur qu'il a prise sur les neiges qui couvrent leurs sommets ; ces neiges elles-mêmes doivent produire des vents froids dans les temps de leur fonte. Toutes ces causes concourant donc à rendre le climat de la zone torride en Amérique beaucoup moins chaud, il n'est point étonnant qu'on n'y trouve pas des hommes noirs ni même bruns, comme on en trouve sous la zone torride en Afrique et en Asie, où les circonstances sont fort différentes, comme nous le dirons tout-à-l'heure; soit que l'on suppose donc que les habitans de l'Amérique soient très-anciennement naturalisés dans leur pays ou qu'ils y soient venus plus nouvellement, on ne doit pas y trouver des hommes noirs, puisque leur zone torride est un climat tempéré.

La dernière raison que j'ai donnée de ce qu'il se trouve peu de variétés dans les hommes en Amérique, c'est l'uniformité dans leur manière de vivre : tous étoient sauvages ou très-nouvellement civilisés, tous vivoient ou avoient vécu de la même façon : en supposant qu'ils eussent tous une origine commune, les races s'étoient dispersées sans s'être croisées, chaque famille faisoit une nation toujours semblable à elle-même, et presque semblable aux autres, parce que le climat et la nourriture étoient aussi à-peu-près semblables ; ils n'avoient aucun moyen de dégénérer ni de se perfectionner, ils ne pouvoient donc que demeurer toujours les mêmes et par-tout à-peu-près les mêmes.

Quant à leur première origine, je ne doute pas, indépendamment même des raisons théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre ; la ressemblance des Sauvages de l'Amérique septentrionale avec les Tartares

orientaux, doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples. Les nouvelles découvertes que les Russes ont faites au-delà de Kamtschatka, de plusieurs terres et de plusieurs îles qui s'étendent jusqu'à la partie de l'ouest du continent de l'Amérique, ne laisseroient aucun doute sur la possibilité de la communication, si ces découvertes étoient bien constatées, et que ces terres fussent à-peu-près contiguës; mais en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes ayent traversé ces intervalles, et qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres ou qu'ils y ayent été jetés par la tempête? Il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les îles Marianes et le Japon, qu'entre aucune des terres qui sont au-delà de Kamtschatka et celles de l'Amérique, et cependant les îles Marianes se sont trouvées peuplées

d'hommes qui ne peuvent venir que du continent oriental. Je serois donc porté à croire que les premiers hommes qui sont venus en Amérique ont abordé aux terres qui sont au nord-ouest de la Californie ; que le froid excessif de ce climat les obligea à gagner les parties plus méridionales de leur nouvelle demeure, qu'ils se fixèrent d'abord au Mexique et au Pérou, d'où ils se sont ensuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale et méridionale, car le Mexique et le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce continent et les plus anciennement peuplées, puisqu'elles sont les plus élevées, et les seules où l'on ait trouvé des hommes réunis en société. On peut aussi présumer avec une très-grande vraisemblance, que les habitans du nord de l'Amérique au détroit de Davis, et des parties septentrionales de la terre de Labrador, sont venus du Groënland, qui n'est séparé de l'Amé-

rique que par la largeur de ce détroit qui n'est pas fort considérable ; car, comme nous l'avons dit, ces Sauvages du détroit de Davis et ceux du Groënland se ressemblent parfaitement ; et quant à la manière dont le Groënland aura été peuplé, on peut croire avec tout autant de vraisemblance que les Lapons y auront passé depuis le Cap-Nord, qui n'en est éloigné que d'environ cent cinquante lieues ; et d'ailleurs, comme l'île d'Islande est presque contiguë au Groënland, que cette île n'est pas éloignée des Orcades septentrionales, qu'elle a été très-anciennement habitée et même fréquentée des peuples de l'Europe, que les Danois avoient même fait des établissemens et formé des colonies dans le Groënland, il ne seroit pas étonnant qu'on trouvât dans ce pays des hommes blancs et à cheveux blonds, qui tireroient leur origine de ces Danois : et il y a quelqu'apparence que les hommes blancs

qu'on trouve aussi au détroit de Davis, viennent de ces blancs d'Europe qui se sont établis dans les terres du Groënland, d'où ils auront aisément passé en Amérique, en traversant le petit intervalle de mer qui forme le détroit de Davis.

Insulaires de la mer du Sud.

A l'égard des peuplades qui se sont trouvées dans toutes les îles nouvellement découvertes dans la mer du sud et sur les terres du continent austral, nous rapporterons simplement ce qu'en ont dit les voyageurs, dont le récit semble nous démontrer que les hommes de nos antipodes sont, comme les Américains, tout aussi robustes que nous, et qu'on ne doit pas plus les accuser les uns que les autres d'avoir dégénéré.

Dans les îles de la mer Pacifique, situées à quatorze degrés cinq minutes de latitude sud, et à cent quarante-

cinq degrés quatre minutes de longitude ouest du méridien de Londres, le commodore Byron dit avoir trouvé des hommes armés de piques de seize pieds au moins de longueur, qu'ils agitoient d'un air menaçant. Ces hommes sont d'une couleur basanée, bien proportionnés dans leur taille, et paroissent joindre à un air de vigueur une grande agilité : je ne sache pas, dit ce voyageur, avoir vu des hommes si légers à la course. Dans plusieurs autres îles de cette même mer, et particulièrement dans celles qu'il a nommées *îles du prince de Galles*, situées à quinze degrés latitude sud, et cent cinquante-un degrés cinquante-trois minutes longitude ouest; et dans une autre à laquelle son équipage donna le nom d'*île Byron*, située à dix-huit degrés dix-huit minutes latitude sud, et cent soixante-treize degrés quarante-six minutes de longitude, ce voyageur trouva des peuplades nombreuses. Ces

insulaires, dit-il, sont d'une taille avantageuse, bien pris et proportionnés dans tous leurs membres ; leur teint est bronzé, mais clair, les traits de leur visage n'ont rien de désagréable ; on y remarque un mélange d'intrépidité et d'enjouement dont on est frappé : leurs cheveux qu'ils laissent croître, sont noirs ; on en voit qui portent de longues barbes, d'autres qui n'ont que des moustaches, et d'autres un seul petit bouquet à la pointe du menton.

Dans plusieurs autres îles toutes situées au-delà de l'équateur, dans cette même mer, le capitaine Carteret dit avoir trouvé des hommes en très-grand nombre, les uns dans des espèces de villages fortifiés de parapets de pierre, les autres en pleine campagne, mais tous armés d'arcs, de flèches ou de lances et de massues, tous très-vigoureux et fort agiles ; ces hommes vont nus ou presque nus, et il assure

avoir observé dans plusieurs de ces îles, et notamment dans celles qui se trouvent à onze degrés dix minutes latitude sud, et à cent soixante-quatre degrés quarante-trois minutes de longitude, que les naturels du pays ont la tête laineuse comme celle des Nègres, mais qu'ils sont moins noirs que les Nègres de Guinée. Il dit qu'il en est de même des habitans de l'île d'Egmont, qui est à dix degrés quarante minutes latitude sud, et à cent soixante degrés quarante-neuf minutes de longitude, et encore de ceux qui se trouvent dans les îles découvertes par Abel Tasman, lesquelles sont situées à quatre degrés trente-six minutes latitude sud, et cent cinquante-quatre degrés dix-sept minutes de longitude. Elles sont, dit Carteret, remplies d'habitans noirs qui ont la tête laineuse comme les Nègres d'Afrique. Dans les terres de la Nouvelle-Bretagne, il trouva de même que les naturels du pays ont de

la laine à la tête comme les Nègres, mais qu'ils n'en ont ni le nez plat ni les grosses lèvres. Ces derniers qui paroissent être de la même race que ceux des îles précédentes, poudrent leurs cheveux de blanc et même leur barbe. J'ai remarqué que cet usage de la poudre blanche sur les cheveux, se trouve chez les Papous, qui sont aussi des Nègres assez voisins de ceux de la Nouvelle-Bretagne. Cette espèce d'hommes noirs, à tête laineuse, semble se trouver dans toutes les îles et terres basses, entre l'équateur et le tropique, dans la mer du Sud. Néanmoins, dans quelques-unes de ces îles on trouve des hommes qui n'ont plus de laine sur la tête, et qui sont couleur de cuivre, c'est-à-dire, plutôt rouges que noirs, avec peu de barbe et de grands et longs cheveux noirs; ceux-ci ne sont pas entièrement nus comme les autres dont nous avons parlé, ils portent une natte en forme de ceinture, et quoique les

îles qu'ils habitent soient plus voisines de l'équateur, il paroît que la chaleur n'y est pas aussi grande que dans toutes les terres où les hommes vont absolument nus, et où ils ont en même temps de la laine au lieu de cheveux.

« Les insulaires d'Otahiti, dit Samuel Wallis, sont grands, bien faits, agiles, dispos et d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces; celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, leurs cheveux sont noirs ordinairement, et quelquefois bruns, roux ou blonds, ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels de l'Asie méridionale, de l'Afrique et de l'Amérique sont noirs : les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Toutes les femmes sont jolies, et quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces insulaires ne paroissent pas regarder la continence comme une

vertu, puisque leurs femmes vendent leurs faveurs librement en public. Leurs pères, leurs frères les amenoient souvent eux-mêmes : ils connoissent le prix de la beauté, car la grandeur des clous qu'on demandoit pour la jouissance d'une femme, étoit toujours proportionnée à ses charmes. L'habillement des hommes et des femmes est fait d'une espèce d'étoffe blanche qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine ; elle est fabriquée comme le papier avec le *liber*, ou écorce intérieure des arbres qu'on a mise en macération. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles, font partie de leurs ornemens : ce sont les femmes sur-tout qui portent les perles. C'est un usage reçu, pour les hommes et pour les femmes, de se peindre les fesses et le derrière des cuisses avec des lignes noires très-serrées, et qui représentent différentes figures. Les garçons et les filles, au-dessous de douze

ans, ne portent point ces marques.

Ils se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens et de poissons qu'ils font cuire, de *fruits à pain*, de bananes, d'ignames et d'un autre fruit aigre qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au *fruit à pain* grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a beaucoup de rats dans l'île, mais on ne leur en a point vu manger. Ils ont des filets pour la pêche; les coquilles leur servent de couteaux. Ils n'ont point de vases ni poteries qui aillent au feu : il paroît qu'ils n'ont point d'autre boisson que de l'eau ».

M. de Bougainville nous a donné des connoissances encore plus exactes sur ces habitans de l'île d'Otahiti ou Taïti. Il paroît, par tout ce qu'en dit ce célèbre voyageur, que les Taïtiens parviennent à une grande vieillesse sans aucune incommodité et sans perdre la finesse de leurs sens.

« Le poisson et les végétaux, dit-il, sont leur principale nourriture ; ils mangent rarement de la viande, les enfans et les jeunes filles n'en mangent jamais : ils ne boivent que de l'eau, l'odeur du vin et de l'eau-de-vie leur donne de la répugnance ; ils en témoignent aussi pour le tabac, pour les épiceries et pour toutes les choses fortes.

Le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paroissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille, il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus ; ils sont bien faits et bien proportionnés. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens : s'ils étoient vêtus, s'ils vivoient moins à l'air et au grand soleil, ils seroient aussi blancs que nous ; en général, leurs cheveux sont noirs.

La seconde race est d'une taille médiocre avec les cheveux crépus et durs comme du crin, la couleur et les traits peu différens de ceux des mulâtres : les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe, mais ils ont tous les moustaches et le haut des joues rasés ; ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Ils ont l'habitude de s'oindre les cheveux, ainsi que la barbe, avec de l'huile de cocos. La plupart vont nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles; cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux, c'est aussi le seul habillement des femmes : comme elles ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de canne garni de fleur défend leur visage de ses rayons, elles sont beau-

coup plus blanches que les hommes, elles ont les traits assez délicats ; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leur taille et les contours de leur corps, qui ne sont pas déformés comme en Europe par quinze ans de la torture du maillot et des corps.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses ; c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes ainsi que les femmes ont les oreilles percées pour porter des perles ou des fleurs de toute espèce ; ils sont de la plus grande propreté et se baignent sans cesse. Leur unique passion est l'amour ; le grand nombre de femmes est le seul luxe des riches ».

Voici maintenant l'extrait de la description que le capitaine Cook donne de cette même île d'Otahiti et de ses habitans ; j'en tirerai les faits qu'on

doit ajouter aux relations du capitaine Wallis et de M. de Bougainville, et qui les confirment au point de n'en pouvoir douter.

« L'île d'Otahiti est environnée par un récif des rochers de corail. Les maisons n'y forment pas de villages, elles sont rangées à environ cinquante verges les unes des autres ; cette île, au rapport d'un naturel du pays, peut fournir six mille sept cents combattans.

Ces peuples sont d'une taille et d'une stature supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrés et bien faits. Les femmes d'un rang distingué, sont en général au-dessus de la taille moyenne de nos Européennes ; mais celles d'une classe inférieure sont au-dessous, et quelques-unes même sont très-petites; ce qui vient peut-être de leur commerce prématuré avec les hommes.

Leur teint naturel est un brun-clair ou olive: il est très-foncé dans ceux

qui sont exposés à l'air ou au soleil. La peau des femmes d'une classe supérieure est délicate, douce et polie; la forme de leur visage est agréable, les os des joues ne sont pas élevés; ils n'ont point les yeux creux, ni le front proéminent, mais en général ils ont le nez un peu applati; leurs yeux, et sur-tout ceux des femmes, sont pleins d'expression, quelquefois étincelans de feu, ou remplis d'une douce sensibilité; leurs dents sont blanches et égales, et leur haleine pure.

Ils ont les cheveux ordinairement roides et un peu rudes : les hommes portent leur barbe de différentes manières, cependant ils en arrachent toujours une très-grande partie, et tiennent le reste très-propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles. Leurs mouvemens sont remplis de vigueur et d'aisance, leur démarche agréable, leurs manières nobles et gé-

néreuses, et leur conduite entr'eux et envers les étrangers, affable et civile. Il semble qu'ils sont d'un caractère brave, sincère, sans soupçon ni perfidie, et sans penchant à la vengeance et à la cruauté, mais ils sont adonnés au vol. On a vu dans cette île des personnes dont la peau étoit d'un blanc mat; ils avoient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils et les cils blancs, les yeux rouges et foibles, la vue courte, la peau teigneuse et revêtue d'une espèce de duvet blanc, mais il paroît que ce sont de malheureux individus, rendus anomales par maladies.

Les flûtes et les tambours sont leurs seuls instrumens, ils font peu de cas de la chasteté: les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles par civilité ou en forme de récompense. Ils portent la licence des mœurs et de la lubricité, à un point que les autres nations dont on a parlé depuis le commencement du monde jusqu'à pré-

sent, n'avoient pas encore atteint.

Le mariage chez eux n'est qu'une convention entre l'homme et la femme, dont les prêtres ne se mêlent point. Ils ont adopté la circoncision sans autre motif que celui de la propreté; cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appelée circoncision, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire; ils le fendent seulement à travers la partie supérieure, pour empêcher qu'il ne se recouvre sur le gland, et les prêtres seuls peuvent faire cette opération ».

Selon le même voyageur, les habitans de l'île *Huaheine*, située à seize degrés quarante-trois minutes latitude sud, et à cent cinquante degrés cinquante-deux minutes longitude ouest, ressemblent beaucoup aux Otahitiens pour la figure, l'habillement, le langage et toutes les autres habitudes. Leurs habitations, ainsi qu'à Otahiti, sont composées seulement d'un toit

soutenu par des poteaux. Dans cette île, qui n'est qu'à trente lieues d'Otahiti, les hommes semblent être plus vigoureux et d'une stature encore plus grande, quelques-uns ont jusqu'à six pieds de haut et plus: les femmes y sont très-jolies. Toutes ces insulaires se nourrissent de cocos, d'ignames, de volailles, de cochons, qui y sont en très-grand nombre. Et ils parlent tous la même langue, et cette langue des îles de la mer du sud, s'est étendue jusqu'à la nouvelle Zélande.

Habitans des terres Australes.

Pour ne rien omettre de ce que l'on connoît sur les terres Australes, je crois devoir donner ici par extrait ce qu'il y a de plus avéré dans les découvertes des voyageurs qui ont successivement reconnu les côtes de ces vastes contrées, et finir par ce qu'en a dit M. Cook, qui, lui seul, a plus fait de

découvertes que tous les navigateurs qui l'ont précédé.

Il paroît par la déclaration que fit Gonneville en 1503 à l'amirauté, que l'Australasie est divisée en petits cantons gouvernés par des rois absolus qui se font la guerre, et qui peuvent mettre jusqu'à cinq ou six cents hommes en campagne; mais Gonneville ne donne ni la latitude ni la longitude de cette terre dont il décrit les habitans.

Par la relation de Fernand de Quiros, on voit que les Indiens de l'île appelée *île de la belle Nation* par les Espagnols, laquelle est située à treize degrés de latitude sud, ont à-peu-près les mêmes mœurs que les Otahitiens; ces Insulaires sont blancs, beaux et très-bien faits; on ne peut même trop s'étonner, dit-il, de la blancheur extrême de ce peuple dans un climat où l'air et le soleil devroient les hâler et noircir; les femmes effaceroient nos beautés espagnoles si elles étoient pa-

rées : elles sont vêtues de la ceinture en bas de fine nate de palmier, et d'un petit manteau de la même étoffe sur les épaules.

Sur la côte orientale de la Nouvelle Hollande, que Fernand de Quiros appelle *terre du Saint-Esprit*, il dit avoir apperçu des habitans de trois couleurs, les uns tous noirs, les autres fort blancs à cheveux et à barbe rouges, les autres mulâtres ; ce qui l'étonna fort, et lui parut un indice de la grande étendue de cette contrée. Fernand de Quiros avoit bien raison ; car, par les nouvelles découvertes du grand navigateur M. Cook, l'on est maintenant assuré que cette contrée de la Nouvelle-Hollande est aussi étendue que l'Europe entière. Sur la même côte à quelque distance, Quiros vit une autre nation de plus haute taille et d'une couleur plus grisâtre, avec laquelle il ne fut pas possible de conférer ; ils venoient en troupe décocher des flèches sur les

Espagnols, et on ne pouvoit les faire retirer qu'à coup de mousquet.

« Abel Tasmand trouva dans les terres voisines d'une baie dans la Nouvelle-Zélande, à quarante degrés cinquante minutes latitude sud, et cent quatre-vingt-onze degrés quarante-une minutes de longitude, des habitans qui avoient la voix rude et la taille grosse...... Ils étoient d'une couleur entre le brun et le jaune, et avoient les cheveux noirs, à-peu près aussi longs et aussi épais que ceux des Japonais, attachés au sommet de la tête avec une plume longue et épaisse au milieu..... Ils avoient le milieu du corps couvert, les uns de nattes, les autres de toile de coton; mais le reste du corps étoit nu ».

La première découverte de la Nouvelle-Zélande a été faite en 1642, par Abel Tasman et Diemen, qui ont donné leurs noms à quelques parties des côtes; mais toutes les notions que nous en

avions étoient bien incomplètes avant la belle navigation de M. Cook.

« La taille des habitans de la Nouvelle-Zélande, dit ce grand voyageur, est en général égale à celle des Européens les plus grands ; ils ont les membres charnus, forts et bien proportionnés ; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs insulaires de la mer du Sud. Ils sont alertes, vigoureux et adroits des mains, leur teint est en général brun ; il y en a peu qui l'ayent plus foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé au soleil, et celui du plus grand nombre l'est beaucoup moins ».

Je dois observer en passant, que la comparaison que fait ici M. Cook des Espagnols aux Zélandais, est d'autant plus juste, que les uns sont à très-peu-près les antipodes des autres.

« Les femmes, continue M. Cook, n'ont pas beaucoup de délicatesse dans les traits, néanmoins leur voix est d'une grande douceur ; c'est par-là

qu'on les distingue des hommes, leurs habillemens étant les mêmes : comme les femmes des autres pays, elles ont plus de gaîté, d'enjouement et de vivacité que les hommes. Les Zélandais ont les cheveux et la barbe noirs ; leurs dents sont blanches et régulières ; ils jouissent d'une santé robuste, et il y en a de fort âgés. Leur principale nourriture est de poisson, qu'ils ne peuvent se procurer que sur les côtes, lesquelles ne leur en fournissent en abondance que pendant un certain temps. Ils n'ont ni cochons, ni chèvres, ni volailles ; et ils ne savent pas prendre les oiseaux en assez grand nombre pour se nourrir ; excepté les chiens qu'ils mangent, ils n'ont point d'autres subsistances que la racine de fougère, les ignames et les patates.... Ils sont aussi décens et modestes que les insulaires de la mer du Sud sont voluptueux et indécens, mais ils ne sont pas aussi propres,... parce que, ne vivant pas dans un climat aussi

chaud, ils ne se baignent pas si souvent.

Leur habillement est, au premier coup-d'œil, tout-à-fait bizarre. Il est composé de feuilles d'une espèce de glayeul, qui étant coupées en trois bandes, sont entrelacées les unes dans les autres, et forment une sorte d'étoffe qui tient le milieu entre le réseau et le drap; les bouts des feuilles s'élèvent en saillie comme de la peluche ou les nattes que l'on étend sur nos escaliers. Deux pièces de cette étoffe font un habillement complet; l'une est attachée sur les épaules avec un cordon et pend jusqu'aux genoux, au bout de ce cordon est une aiguille d'os qui joint ensemble les deux parties de ce vêtement. L'autre pièce est enveloppée autour de la ceinture, et pend presque à terre. Les hommes ne portent que dans certaines occasions cet habit de dessous; ils ont une ceinture à laquelle pend une petite corde destinée à un usage très-singulier. Les Insulaires de la mer du

Sud se fendent le prépuce pour l'empêcher de couvrir le gland ; les Zélandais ramènent au contraire le prépuce sur le gland ; et afin de l'empêcher de se retirer, ils en nouent l'extrémité avec le cordon attaché à leur ceinture, et le gland est la seule partie de leur corps qu'ils montrent avec une honte extrême.

Cet usage plus que singulier, semble être fort contraire à la propreté ; mais il a un avantage, c'est de maintenir cette partie sensible et fraîche plus long-temps : car l'on a observé que tous les circoncis, et même ceux qui sans être circoncis, ont le prépuce court, perdent dans la partie qu'il couvre, la sensibilité plutôt que les autres hommes.

« Au nord de la Nouvelle-Zélande, continue M. Cook, il y a des plantations d'ignames, de pommes-de-terre et de cocos ; on n'a pas remarqué de pareilles plantations au sud, ce qui fait croire que les habitans de cette partie

du sud ne doivent vivre que de racines de fougère et de poisson. Il paroît qu'ils n'ont pas d'autre boisson que de l'eau. Ils jouissent sans interruption d'une bonne santé, et on n'en a pas vu un seul qui parût affecté de quelque maladie. Parmi ceux qui étoient entièrement nus, on ne s'est pas apperçu qu'aucun eût la plus légère éruption sur la peau, ni aucune trace de pustules ou de boutons; ils ont d'ailleurs un grand nombre de vieillards parmi eux, dont aucun n'est décrépit.

Ils paroissent faire moins de cas des femmes que les Insulaires de la mer du Sud, cependant ils mangent avec elles, et les Otahitiens mangent toujours seuls; mais les ressemblances qu'on trouve entre ce pays et les îles de la mer du Sud, relativement aux autres usages, sont une forte preuve que tous ces Insulaires ont la même origine.... La conformité du langage paroît établir ce fait d'une manière incontesta-

ble; *Tupia*, jeune Otahitien que nous avions avec nous, se faisoit parfaitement entendre des Zélandais ».

M. Cook pense que ces peuples ne viennent pas de l'Amérique, qui est située à l'est de ces contrées; et il dit qu'à moins qu'il n'y ait au sud un continent assez étendu, il s'ensuivra qu'ils viennent de l'ouest. Néanmoins la langue est absolument différente dans la Nouvelle-Hollande, qui est la terre la plus voisine à l'ouest de la Zélande; et comme cette langue d'Otahiti et des autres îles de la mer Pacifique, ainsi que celle de la Zélande, ont plusieurs rapports avec les langues de l'Inde méridionale, on peut présumer que toutes ces petites peuplades tirent leur origine de l'Archipel indien.

« Aucun des habitans de la Nouvelle-Hollande ne porte le moindre vêtement, ajoute M. Cook; ils parloient dans un langage si rude et si désagréable, que Tupia, jeune Otahitien, n'y

entendoit pas un seul mot. Ces hommes de la Nouvelle-Hollande paroissent hardis ; ils sont armés de lances, et semblent s'occuper de la pêche. Leurs lances sont de la longueur de six à quinze pieds, avec quatre branches, dont chacune est très-pointue et armée d'un os de poisson.... En général, ils paroissent d'un naturel fort sauvage, puisqu'on ne put jamais les engager de se laisser approcher. Cependant on parvint pour la première fois à voir quelques naturels du pays dans les environs de la rivière d'*Endeavour*. Ceux-ci étoient armés de javelines et de lances, avoient les membres d'une petitesse remarquable; ils étoient cependant d'une taille ordinaire pour la hauteur : leur peau étoit couleur de suie ou de chocolat foncé ; leurs cheveux étoient noirs sans être laineux, mais coupés courts, les uns les avoient lisses et les autres bouclés.... Les traits de leur visage n'étoient pas désagréables ; ils avoient

les yeux très-vifs, les dents blanches et unies, la voix douce et harmonieuse, et répétoient quelques mots qu'on leur faisoit prononcer avec beaucoup de facilité. Tous ont un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, dans lequel ils mettent un os d'oiseau de la grosseur d'un doigt et de cinq ou six pouces de long. Ils ont aussi des trous à leurs oreilles, quoiqu'ils n'aient point de pendans, peut-être y en mettent-ils qu'on n'a pas vus... Par après on s'est apperçu que leur peau n'étoit pas aussi brune qu'elle avoit paru d'abord; ce que l'on avoit pris pour leur teint de nature, n'étoit que l'effet de la poussière et de la fumée dans laquelle ils sont peut-être obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, pour se préserver des mosquites, insectes très-incommodes. Ils sont entièrement nus, et paroissent être d'une activité et d'une agilité extrêmes....

Au reste, la Nouvelle-Hollande est

beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu, qui ne porte pas le nom de continent. La longueur de la côte sur laquelle on a navigué, réduite en ligne droite, ne comprend pas moins de vingt-sept degrés; de sorte que sa surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe.

Les habitans de cette vaste terre ne paroissent pas nombreux ; les hommes et les femmes y sont entièrement nus... On n'apperçoit sur leur corps aucune trace de maladie ou de plaie, mais seulement de grandes cicatrices en lignes irrégulières, qui sembloient être les suites des blessures qu'ils s'étoient faites eux-mêmes avec un instrument obtus.

On n'a rien vu dans tout le pays qui ressemblât à un village. Leurs maisons, si toutefois on peut leur donner ce nom, sont faites avec moins d'industrie que celles de tous les autres

peuples que l'on avoit vus auparavant, excepté celles des habitans de la Terre de Feu. Ces habitations n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puisse se tenir debout; mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de sa longueur dans aucun sens. Elles sont construites en forme de four, avec des baguettes flexibles à-peu-près aussi grosses que le pouce; ils enfoncent les deux extremités de ces baguettes dans la terre, et ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier et de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une ouverture opposée à l'endroit où l'on fait le feu. Ils se couchent sous ces hangards en se repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent la tête de l'autre; dans cette position forcée, une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au nord, le climat devient plus chaud, et les cabanes encore plus minces. Une horde

errante construit ces cabanes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un temps, et elles les abandonnent lorsqu'on ne peut plus y vivre. Dans les endroits où ils ne sont que pour une nuit ou deux, ils couchent sous les buissons, ou dans l'herbe, qui a près de deux pieds de hauteur.

Ils se nourrissent principalement de poisson, ils tuent quelquefois des *kanguros* (grosses gerboises), et même des oiseaux.... Ils font griller la chair sur des charbons, ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, comme les Insulaires de la mer du Sud ».

J'ai cru devoir rapporter par extrait cet article de la relation du capitaine Cook, parce qu'il est le premier qui ait donné une description détaillée de cette partie du monde..

La Nouvelle-Hollande est donc une terre peut-être plus étendue que toute notre Europe, et située sous un ciel encore plus heureux, elle ne paroît

stérile que par le défaut de population; elle sera toujours nulle sur le globe, tant qu'on se bornera à la visite des côtes, et qu'on ne cherchera pas à pénétrer dans l'intérieur des terres, qui, par leur position, semblent promettre toutes les richesses que la nature a plus accumulées dans les pays chauds que dans les contrées froides ou tempérées.

IIe GENRE.

LE SINGE, *SIMIA*.

Caractère générique : les dents canines éloignées des incisives ou des mâchelières.

L'ORANG-OUTANG, ou JOCKO, ou PONGO.

(Sans queue ; singes des anciens.)

L'ORANG-OUTANG que j'ai vu, marchoit toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes ; son air étoit assez triste, sa démarche grave, ses mouvemens mesurés, son naturel doux et très-diffé-

E

2.

ria.

s canines
des mâ-

OCKO,

ens.)

u, mar-
es deux
s choses
riste, sa
ens me-
rès-diffé-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

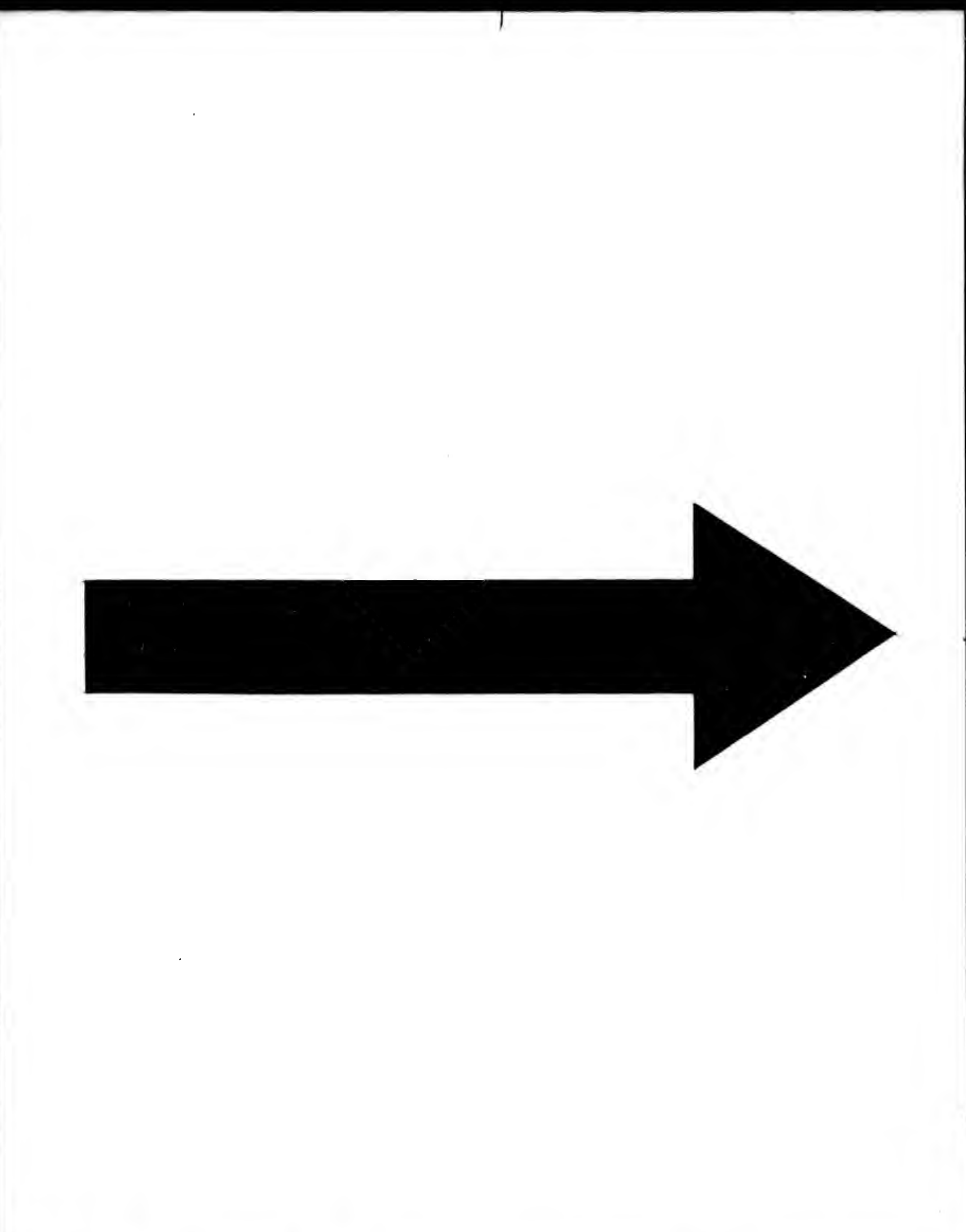


Deseve del. Le Vilain Sculp.

1. LE JOCKO. 2. L'ORANG-OUTANG.

r
v
m
g
r
o
le
a
fo
so
q
g
p
pl
lè
fo
v
v
v
so
m
la
co
g

rent de celui des autres singes : il n'avoit ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons. Le sigue et la parole [illegible]nt pour faire agir notre orang[illegible]g, il falloit le bâton pour le bab[illegible] et le fouet pour tous les autres, qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table; y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et sur-



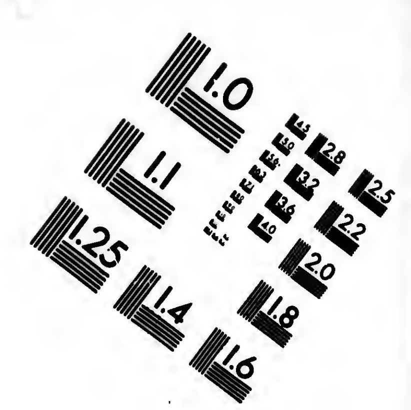
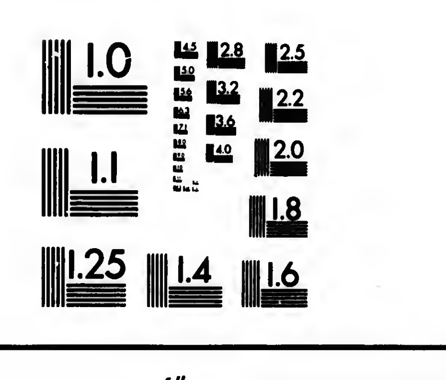
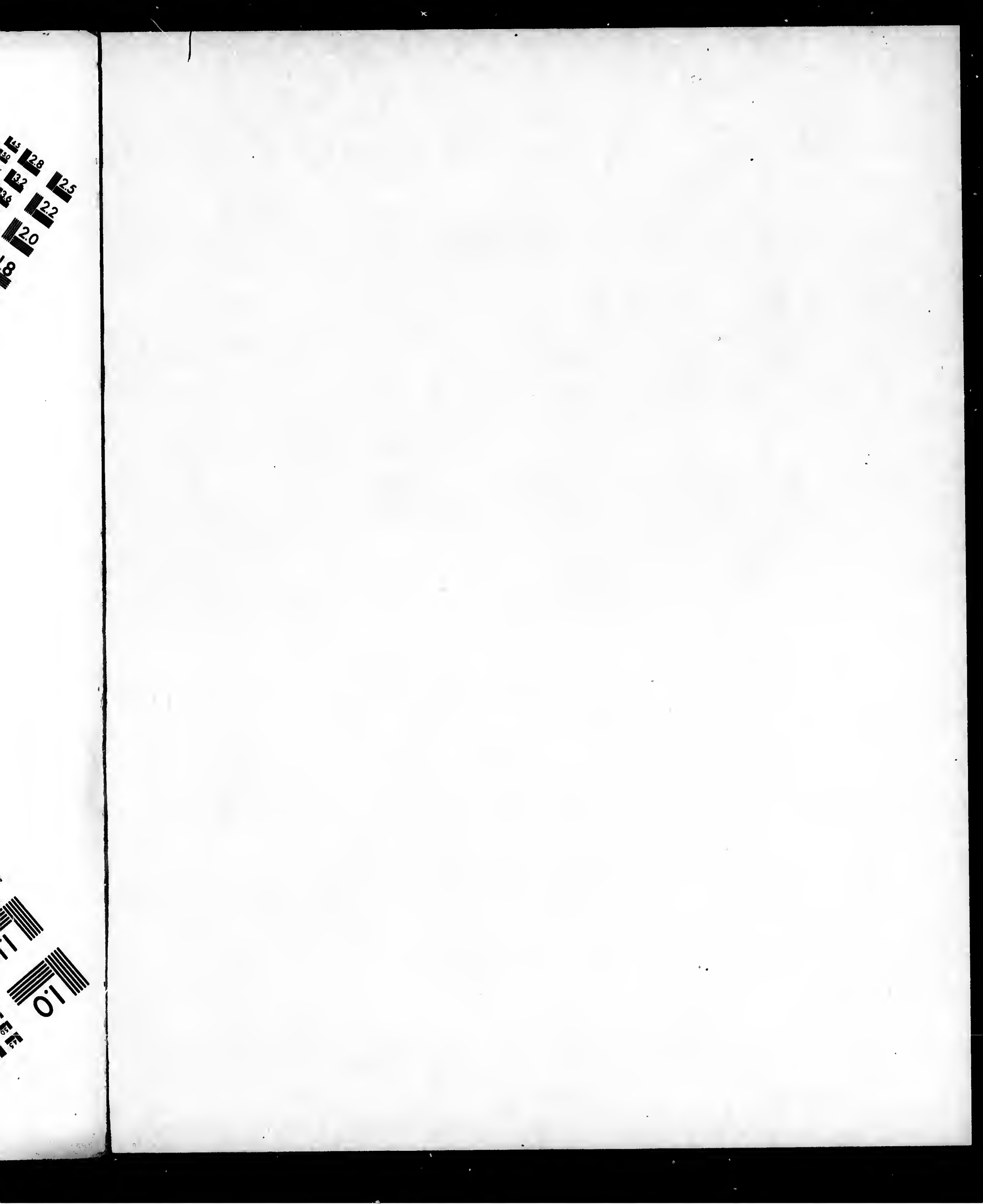


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



vent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même avec circonspection, et se présentoit comme pour demander des caresses; il aimoit prodigieusement les bonbons, tout le monde lui en donnoit, et comme il avoit une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger sa vie: il ne vécut à Paris qu'un été, et mourut l'hiver suivant à Londres: il mangeoit presque de tout, seulement il préféroit les fruits mûrs et secs à tous les autres alimens; il buvoit du vin, mais en petite quantité, et le laissoit volontiers pour du lait, du thé ou d'autres liqueurs douces. Tulpius, qui a donné une bonne description avec la figure d'un de ces animaux qu'on avoit présenté vivant à Fréderic-Henri, prince d'Orange, en raconte les mêmes choses à-peu-près que celles que nous avons vues nous-mêmes, et que nous venons de rappor-

ter. Mais si l'on veut reconnoître ce qui appartient en propre à cet animal, et le distinguer de ce qu'il avoit reçu de son maître ; si l'on veut séparer sa nature de son éducation, qui en effet lui étoit étrangère, puisqu'au lieu de la tenir de ses père et mère, il l'avoit reçue des hommes, il faut comparer ces faits, dont nous avons été témoins, avec ceux que nous ont donnés les voyageurs qui ont vu ces animaux dans leur état de nature, en liberté et en captivité. M. de la Brosse, qui avoit acheté d'un Nègre deux petits orangs-outangs qui n'avoient qu'un an d'âge, ne dit pas si le Nègre les avoit éduqués ; il paroît assurer au contraire que c'étoit d'eux-mêmes qu'ils faisoient une grande partie des choses que nous avons rapportées ci-dessus. « Ces animaux, dit-il, ont l'instinct de s'asseoir à table comme les hommes ; ils mangent de tout sans distinction ; ils se servent de couteau, de la cuiller et de

la fourchette pour couper et prendre ce qu'on leur sert sur l'assiette : ils boivent du vin et d'autres liqueurs. Nous les portâmes à bord ; quand ils étoient à table, ils se faisoient entendre des mousses lorsqu'ils avoient besoin de quelque chose; et quelquefois, quand ces enfans refusoient de leur donner ce qu'ils demandoient, ils se mettoient en colère , leur saisissoient les bras , les mordoient et les abattoient sous eux... Le mâle fut malade en rade ; il se faisoit soigner comme une personne; il fut même saigné deux fois au bras droit : toutes les fois qu'il se trouva depuis incommodé, il montroit son bras pour qu'on le saignât, comme s'il eût su que cela lui avoit fait du bien ».

Henri Grosse dit « qu'il se trouve de ces animaux vers le nord de Coromandel, dans les forêts du domaine du Raïa de Carnate ; qu'on en fit présent de deux, l'un mâle, l'autre femelle, à M. Horne, gouverneur de Bombay ;

qu'ils avoient à peine deux pieds de haut, mais la forme entièrement humaine; qu'ils marchoient sur leurs deux pieds, et qu'ils étoient d'un blanc pâle, sans autres cheveux ni poils qu'aux endroits où nous en avons communément; que leurs actions étoient très-semblables pour la plupart aux actions humaines, et que leur mélancolie faisoit voir qu'ils sentoient fort bien leur captivité ; qu'ils faisoient leur lit avec soin dans la cage dans laquelle on les avoit envoyés sur le vaisseau, que quand on les regardoit, ils cachoient avec leurs mains les parties que la modestie empêche de montrer. La femelle, ajoute-t-il, mourut de maladie sur le vaisseau, et le mâle donnant toutes sortes de signes de douleur, prit tellement à cœur la mort de sa compagne, qu'il refusa de manger et ne lui survécut pas plus de deux jours ».

François Pyrard rapporte « qu'il se trouve dans la province de Sierra-Liona

une espèce d'animaux appelée *baris*, qui sont gros et membrus, lesquels ont une telle industrie, qui si on les nourrit et instruit de jeunesse, ils servent comme une personne; qu'ils marchent d'ordinaire sur les deux pattes de derrière seulement; qu'ils pilent ce qu'on leur donne à piler dans des mortiers, qu'ils vont quérir de l'eau à la rivière dans de petites cruches qu'ils portent toutes pleines sur leur tête; mais qu'arrivant bientôt à la porte de la maison, si on ne leur prend bientôt leurs cruches, ils les laissent tomber, et voyant la cruche versée et rompue, ils se mettent à crier et à pleurer ». Le Père du Jaric, cité par Niéremberg, dit la même chose et presque dans les mêmes termes. Le témoignage de Schoutten, s'accorde avec celui de Pyrard au sujet de l'éducation de ces animaux. « On en prend, dit-il, avec des lacs, on les apprivoise, on leur apprend à marcher sur les pieds de derrière et à

se servir des pieds de devant, qui sont à-peu-près comme des mains, pour faire certains ouvrages et même ceux du ménage, comme rincer des verres, donner à boire, tourner la broche, &c. ». J'ai vu à Java, dit le Guat, un singe fort extraordinaire : c'étoit une femelle ; elle étoit de grande taille et marchoit souvent fort droite sur ses pieds de derrière ; alors elle cachoit d'une de ses mains l'endroit de son corps qui distinguoit son sexe ; elle avoit le visage sans autre poil que celui des sourcils, et elle ressembloit assez en général à ces faces grotesques des femmes hottentotes que j'ai vues au Cap : elle faisoit tous les jours proprement son lit, s'y couchoit la tête sur un oreiller, et se couvroit d'une couverture... Quand elle avoit mal à la tête, elle se serroit d'un mouchoir, et c'étoit un plaisir de la voir ainsi coiffée dans son lit. Je pourrois en raconter diverses autres petites choses qui paroissent

expressément singulières; mais j'avoue que je ne pouvois pas admirer cela autant que le faisoit la multitude, parce que n'ignorant pas le dessein qu'on avoit de porter cet animal en Europe pour le faire voir, j'avois beaucoup de penchant à supposer qu'on l'avoit dressé à la plupart des singeries que le peuple regardoit comme lui étant naturelles: à la vérité c'étoit une supposition. Il mourut à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance dans un vaisseau sur lequel j'étois; il est certain que la figure de ce singe ressembloit beaucoup à celle de l'homme, &c. ». Gemelli Careri dit en avoir vu un qui se plaignoit comme un enfant, qui marchoit sur les deux pieds de derrière, en portant sa natte sous son bras pour se coucher et dormir. Ces singes, ajoute-t-il, paroissent avoir plus d'esprit que les hommes, à certains égards : car, quand ils ne trouvent plus de fruits sur les montagnes, ils vont au bord

de la mer où ils attrapent des crabes, des huîtres et autres choses semblables. Il y a une espèce d'huîtres qu'on appelle *taclovo*, qui pèsent plusieurs livres et qui sont souvent ouvertes sur le rivage; or le singe craignant que quand il veut les manger, elles ne lui attrapent la patte en se refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de se fermer, et ensuite il mange l'huître sans crainte.

« Sur les côtes de la rivière de Gambie, dit Froger, les singes y sont plus gros et plus méchans qu'en aucun endroit de l'Afrique; les Nègres les craignent, et ils ne peuvent aller seuls dans la campagne sans courir risque d'être attaqués par ces animaux qui leur présentent un bâton et les obligent à se batttre.... Souvent on les a vus porter sur les arbres des enfans de sept à huit ans qu'on avoit une peine incroyable à leur ôter; la plupart des Nègres croient que c'est une nation étrangère

qui est venue s'établir dans leur pays, et que s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils craignent qu'on ne les oblige à travailler ».

« On se passeroit bien, dit un autre voyageur, de voir à Macacar un aussi grand nombre de singes, car leur rencontre est souvent funeste ; il faut toujours être bien armé pour s'en défendre...... ils n'ont point de queue, ils se tiennent toujours droits comme des hommes, et ne vont jamais que sur les deux pieds de derrière ».

Voilà, du moins à très-peu près, tout ce que les voyageurs les moins crédules et les plus véridiques nous disent de cet animal; j'ai cru devoir rapporter leurs passages en entier, parce que tout peut paroître important dans l'histoire d'une bête si ressemblante à l'homme : et pour qu'on puisse prononcer avec encore plus de connoissance sur sa nature, nous allons exposer aussi toutes les différen-

ces qui éloignent cette espèce de l'espèce humaine, et toutes les conformités qui l'en approchent. Il diffère de l'homme à l'extérieur par le nez qui n'est pas proéminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base; il a les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre; l'intervalle entre le nez et la bouche est aussi trop étendu: ce sont là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps et les membres diffèrent en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue et trop serrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce; les parties de la femelle sont à l'extérieur

fort semblables à celles de la femme.

A l'intérieur, cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes; l'homme n'en a que douze, l'orang-outang en a treize; il a aussi les vertèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncées; il n'y a point d'apophyse épineuse à la première vertèbre du cou; les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, et les uretères ont une forme différente, aussi bien que la vessie et la vésicule du fiel, qui sont plus étroites et plus longues que dans l'homme. Toutes les autres parties du corps, de la tête et des membres, tant extérieures qu'intérieures, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, et sans être étonné que d'une conformation si pareille et d'une organisation qui est absolument la même, il n'en résulte pas les mêmes effets. Par exemple, la

langue et tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme, et cependant l'orang-outang ne parle pas; le cerveau est absolument de la même forme et de la même proportion, et il ne pense pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matière seule, quoique parfaitement organisée, ne peut produire ni la pensée ni la parole qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit animée par un principe supérieur ? L'homme et l'orang-outang sont les seuls qui ayent des fesses et des mollets, et qui par conséquent soient faits pour marcher debout; les seuls qui ayent la poitrine large, les épaules applaties, et les vertèbres conformées l'un comme l'autre; les seuls dont le cerveau, le cœur, les poumons, le foie, la rate, le pancréas, l'estomac, les boyaux soient absolument pareils; les seuls qui ayent l'appendice vermiculaire au cœcum; enfin l'orang-outang ressemble plus à l'homme qu'à aucun des animaux, plus

même qu'aux babouins et aux guenons, non-seulement par toutes les parties que je viens d'indiquer, mais encore par la largeur du visage, la forme du crâne, des mâchoires, des dents, des autres os de la tête et de la face, par la grosseur des doigts et du pouce, par la figure des ongles, par le nombre de vertèbres lombaires et sacrées, et par celui des os du coccix, et enfin par la conformité dans les articulations, dans la grandeur et la figure de la rotule, dans celle du sternum, &c. En sorte qu'en comparant cet animal avec ceux qui lui ressemblent le plus, comme avec le magot, le babouin ou la guenon, il se trouve encore avoir plus de conformité avec l'homme qu'avec ces animaux, dont les espèces cependant paroissent être si voisines de la sienne, qu'on les a toutes désignées par le même nom de *singes :* ainsi les Indiens sont excusables de l'avoir associé à l'espèce humaine par le nom

d'*orang-outang*, homme sauvage, puisqu'il ressemble à l'homme par le corps plus qu'il ne ressemble aux autres singes ou à aucun autre animal.

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'ORANG-OUTANG n'a point d'abajoues, c'est-à-dire, point de poches au-dedans des joues, point de queue, point de callosités sur les fesses; il les a renflées et charnues; il a toutes les dents et même les canines semblables à celles de l'homme; il a la face plate, nue et basanée; les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre aussi nus; il a des poils sur la tête qui descendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil sur le dos et sur les lombes, mais en petite quantité; il a cinq ou six pieds de hauteur, et marche toujours droit sur ses deux pieds. Nous n'avons pas été à portée de vérifier si les femelles sont sujettes

comme les femmes à l'écoulement périodique, mais nous le présumons, et par analogie nous ne pouvons guère en douter.

LE GIBBON.

Le gibbon se tient toujours debout, lors même qu'il marche à quatre pieds, parce que ses bras sont aussi longs que son corps et ses jambes; nous l'avons vu vivant, il n'avoit pas trois pieds de hauteur, mais il étoit jeune, il étoit en captivité: ainsi l'on doit présumer qu'il n'avoit pas encore acquis toutes ses dimensions, et que dans l'état de nature, lorsqu'il est adulte, il parvient au moins à quatre pieds de hauteur: il n'a nulle apparence de queue; mais le caractère qui le distingue évidemment des autres singes, c'est cette prodigieuse grandeur de ses bras qui sont aussi longs que le corps et les jambes pris ensemble, en sorte que l'animal étant

debout sur ses pieds de derrière, ses mains touchent encore à terre, et qu'il peut marcher à quatre pieds sans que son corps se penche ; il a tout autour de la face un cercle de poil gris, de manière qu'elle se présente comme si elle étoit environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce singe un air très-extraordinaire ; ses yeux sont grands, mais enfoncés, ses oreilles nues et bien bordées ; sa face est applatie, de couleur tannée et assez semblable à celle de l'homme : le gibbon est, après l'orang-outang et le pithèque, celui qui approcheroit le plus de la figure humaine, si la longueur excessive de ses bras ne le rendoit pas difforme : car dans l'état de nature l'homme auroit aussi une mine bien étrange ; les cheveux et la barbe, s'ils étoient négligés, formeroient autour de son visage un cadre de poil assez semblable à celui qui environne la face du gibbon.

Ce singe nous a paru d'un naturel

tranquille, et de mœurs assez douces: ses mouvemens n'étoient ni trop brusques, ni trop précipités; il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger; on le nourrissoit de pain, de fruits, d'amandes, &c. Il craignoit beaucoup le froid et l'humidité, et il n'a pas vécu long-temps hors de son pays natal: il est originaire des Indes orientales, particulièrement des terres de Coromandel, de Malaca et des îles Moluques. Il paroît qu'il se trouve aussi dans des provinces moins méridionales, et qu'on doit rapporter au gibbon, le singe du royaume de Gannaure, frontière de la Chine, que quelques voyageurs ont indiqué sous le nom de *fefé;* au reste cette espèce varie pour la grandeur et pour les couleurs du poil; il y en a deux au Cabinet, dont le second, quoiqu'adulte, est bien plus petit que le premier, et n'a que du brun dans tous les endroits où l'autre a du noir; mais comme ils se ressemblent parfai-

tement à tous autres égards, nous ne doutons pas qu'ils ne soient tous deux d'une seule et même espèce.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le gibbon n'a point de queue, il a les fesses pelées avec de légères callosités; sa face est plate, brune et environnée tout autour d'un cercle de poils gris; il a les dents canines plus grandes à proportion que celles de l'homme; il a les oreilles nues, noires et arrondies, le poil brun ou gris suivant l'âge ou la race, les bras excessivement longs: il marche sur ses deux pieds de derrière, il a deux pieds et demi ou trois pieds de hauteur. La femelle est sujette, comme les femmes, à un écoulement périodique de sang.

LE PITHÈQUE.

Il paroît, par les témoignages des anciens, que le pithèque est le plus doux, le plus docile de tous les singes qui leur étoient connus, et qu'il étoit commun en Asie aussi bien que dans la Libye et dans les autres provinces de l'Afrique, qui étoient fréquentées par les voyageurs grecs et romains; c'est ce qui me fait présumer qu'on doit rapporter à cette espèce de singe les passages suivans de Léon l'Africain et de Marmol : ils disent, que les singes à longue queue qu'on voit en Mauritanie, et que les Africains appellent *mones*, viennent du pays des Nègres, mais que les singes sans queue sont naturels, et se trouvent en très-grande quantité dans les montagnes de Mauritanie, de Bugie et de Constantine. « Ils ont, dit Marmol, les pieds, les mains, et s'il faut ainsi dire, le visage

de l'homme, avec beaucoup d'esprit et de malice. Ils vivent d'herbes, de blé et de toutes sortes de fruits qu'ils vont en troupes dérober dans les jardins ou dans les champs; mais avant que de sortir de leur fort, il y en a un qui monte sur une éminence, d'où il découvre toute la campagne; et quand il ne voit paroître personne, il fait signe aux autres par un cri pour les faire sortir, et ne bouge de-là tandis qu'ils sont dehors; mais si-tôt qu'il voit venir quelqu'un, il jette de grands cris, et sautant d'arbre en arbre tous se sauvent dans les montagnes; c'est une chose admirable que de les voir fuir, car les femelles portent sur leur dos quatre ou cinq petits, et ne laissent pas avec cela de faire de grands sauts de branche en branche. Il s'en prend quantité, par diverses inventions, quoiqu'ils soient fort fins : quand ils deviennent farouches, ils mordent; mais pour peu qu'on les flatte, ils s'ap-

privoisent aisément ; ils font grand tort au fruit et au blé, parce qu'ils ne font autre chose que le cueillir, couper et jeter par terre, soit qu'il soit mûr ou non, et en perdent beaucoup plus qu'ils n'en mangent et qu'ils n'en emportent: ceux qui sont apprivoisés font des choses incroyables, imitant l'homme en tout ce qu'ils voient». Kolbe rapporte les mêmes faits à-peu-près au sujet des singes du Cap de Bonne-Espérance ; mais on voit par la figure et la description qu'il en donne, que ces singes sont des babouins, qui ont une queue courte, le museau alongé, les ongles pointus, &c. et qu'ils sont aussi beaucoup plus gros et plus forts que ces singes de Mauritanie : on peut donc présumer que Kolbe a copié le passage de Marmol, et appliqué aux babouins du Cap les habitudes naturelles des pithèques de Mauritanie.

Le pithèque, le magot et le babouin que nous avons appelé *papion*, étoient

tous trois connus des anciens ; aussi ces animaux se trouvent dans l'Asie mineure, en Arabie, dans la haute Egypte et dans toute la partie septentrionale de l'Afrique : on pourroit donc aussi appliquer ce passage de Marmol à tous trois ; mais il est clair qu'il ne convient pas au babouin, puisqu'il y est dit que ces singes n'ont point de queue ; et ce qui me fait présumer que ce n'est pas du magot, mais du pithèque dont cet auteur a parlé, c'est que le magot n'est pas aisé à apprivoiser, qu'il ne produit ordinairement que deux petits, et non pas quatre ou cinq, comme le dit Marmol ; au lieu que le pithèque qui est plus petit, doit en produire davantage ; d'ailleurs il est plus doux et plus docile que le magot, qui ne s'apprivoise qu'avec peine et ne se prive jamais parfaitement. Je me suis convaincu, par toutes ces raisons, que ce n'est point au magot, mais au pithèque qu'il faut appliquer

ce passage des auteurs Africains ; il en est de même de celui de Rubruquis, où il est fait mention des singes du Cathay ; il dit : « Qu'ils ont en toutes choses la forme et les façons des hommes.... qu'ils ne sont pas plus hauts qu'une coudée, et tout couverts de poils ; qu'ils habitent dans des cavernes ; que pour les prendre, on y porte des boissons fortes et enivrantes...... qu'ils viennent tous ensemble goûter de ce breuvage, en criant *chinchin*, dont on leur a donné le nom de *chinchin*, et qu'ils s'enivrent si bien qu'ils s'endorment ; en sorte que les chasseurs les prennent aisément ». Ces caractères ne conviennent qu'au pithèque, et point du tout au magot : nous avons eu celui-ci vivant, et nous ne l'avons jamais entendu crier *chinchin* ; d'ailleurs il a beaucoup plus d'une coudée de hauteur, et ressemble moins à l'homme que ne le dit l'auteur. Nous avons eu les mêmes raisons pour ap-

pliquer au pithèque et non point au magot, la figure et l'indication de Prosper Alpin, par laquelle il assure que les petits singes sans queue qu'il a vus en Egypte, s'apprivoisent plus vîte et plus aisément que les autres; qu'ils ont plus d'intelligence et d'industrie, et qu'ils sont aussi plus gais et plus plaisans que tous les autres : or, le magot est d'une grosse et assez grande taille; il est maussade, triste, farouche et ne s'apprivoise qu'à demi : les caractères que donne ici Prosper Alpin à son singe sans queue, ne conviennent donc en aucune manière au magot, et ne peuvent appartenir à un autre animal qu'au pithèque.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le pithèque n'a point de queue, il n'a point les dents canines plus grandes à proportion que celles de l'homme; il a la face plate, les ongles plats aussi,

et arrondis comme ceux de l'homme. Il marche sur ses deux pieds ; il a environ une coudée, c'est-à dire, tout au plus un pied et demi de hauteur ; son naturel est doux ; et on l'apprivoise aisément. Les anciens ont dit que la femelle est sujette à l'écoulement périodique, et l'analogie ne nous permet pas d'en douter.

LE MAGOT.

Cet animal est de tous les singes, c'est-à-dire, de tous ceux qui n'ont point de queue, celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat : nous en avons nourri un pendant plusieurs années ; l'été il se plaisoit à l'air, et l'hiver on pouvoit le tenir dans une chambre sans feu. Quoiqu'il ne fût pas délicat, il étoit toujours triste et souvent maussade : il faisoit également la grimace pour marquer sa colère ou montrer son appé-

tit : ses mouvemens étoient brusques, ses manières grossières, et sa physionomie encore plus laide que ridicule; pour peu qu'il fût agité de pasion il montroit et grinçoit les dents en remuant la mâchoire; il remplissoit les poches de ses joues de tout ce qu'on lui donnoit, et il mangeoit généralement de tout, à l'exception de la viande crue, du fromage et d'autres choses fermentées : il aimoit à se jucher pour dormir, sur un barreau, sur une patte de fer; on le tenoit toujours à la chaîne, parce que malgré sa longue domesticité, il n'en étoit pas plus civilisé, pas plus attaché à ses maîtres : il avoit apparemment été mal éduqué; car j'en ai vu d'autres de la même espèce, qui en tout étoient mieux, plus connoissans, plus obéissans, même plus gais, et assez dociles pour apprendre à danser, à gesticuler en cadence, et à se laisser tranquillement vêtir et coiffer.

Ce singe peut avoir deux pieds et

demi ou trois pieds de hauteur lorsqu'il est debout sur ses jambes de derrière ; la femelle est plus petite que le mâle ; il marche plus volontiers à quatre pieds qu'à deux : lorsqu'il est en repos, il est presque toujours assis, et son corps porte sur deux callosités très-éminentes qui sont situées au bas de la région où devroient être les fesses ; l'anus est plus élevé, ainsi il est assis plus bas que sur le cul : aussi son corps est plus incliné que celui d'un homme assis ; il diffère du *pithèque* ou *singe* proprement dit, 1°. en ce qu'il a le museau gros et avancé comme un dogue, au lieu que le pithèque a la face applatie ; 2°. en ce qu'il a de longues dents canines, tandis que le pithèque ne les a pas plus longues à proportion que l'homme ; 3°. en ce qu'il n'a pas les ongles des doigts aussi plats et aussi arrondis, et enfin parce qu'il est plus grand, plus trapu et d'un naturel moins docile et moins doux.

Au reste, il y a quelques variétés dans l'espèce du magot; nous en avons vu de différentes grandeurs, et de poils plus ou moins foncés et plus ou moins fournis ; il paroît même que les cinq animaux dont Prosper Alpin a donné les figures et les indications sous le nom de *cinocéphales*, sont tous cinq des magots, qui ne diffèrent que par la grandeur et par quelques autres caractères trop légers pour qu'on doive en faire des espèces distinctes et séparées. Il paroît aussi que l'espèce en est assez généralement répandue dans tous les climats chauds de l'ancien continent, et qu'on la trouve également en Tartarie, en Arabie, en Ethiopie, au Malabar, en Barbarie, en Mauritanie et jusque dans les terres du Cap de Bonne-Espérance.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le magot n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en

ait l'apparence; il a des abajoues, de grosses callosités proéminentes sur les fesses; des dents canines beaucoup plus longues à proportion que celles de l'homme; la face relevée par le bas en forme de museau, semblable à celui du dogue. Il a du duvet sur la face; du poil brun verdâtre sur le corps et jaune blanchâtre sous le ventre. Il marche sur ses deux pieds de derrière et plus souvent à quatre; il a trois pieds ou trois pieds et demi de hauteur, et il paroît qu'il y a dans cette espèce des races qui sont encore plus grandes. Les femelles sont, comme les femmes, sujettes à un écoulement périodique de sang.

LE PAPION, ou BABOUIN proprement dit.

(Queue courte ; babouins.)

Dans l'homme, la physionomie trompe, et la figure du corps ne décide pas de la forme de l'ame ; mais dans les animaux, on peut juger du naturel par la mine, et de tout l'intérieur par ce qui paroît au-dehors : par exemple, en jetant les yeux sur nos singes et nos babouins, il est aisé de voir que ceux-ci doivent être plus sauvages, plus méchans que les autres : il y a les mêmes différences, les mêmes nuances dans les mœurs que dans les figures. L'orang-outang qui ressemble le plus à l'homme, est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous ; le magot, qui commence à s'éloigner de la forme humaine, et qui approche par le museau et par les dents

canines de celle des animaux, est brusque, désobéissant et maussade; et les babouins, qui ne ressemblent plus à l'homme que par les mains, et qui ont une queue, des ongles aigus, de gros museaux, &c. ont l'air de bêtes féroces, et le sont en effet. J'ai vu vivant celui dont nous donnons ici la figure; il n'étoit point hideux, et cependant il faisoit horreur, grinçant continuellement les dents, s'agitant, se débattant avec colère; on étoit obligé de le tenir enfermé dans une cage de fer, dont il remuoit si puissamment les barreaux avec les mains, qu'il inspiroit de la crainte aux spectateurs. C'est un animal trapu, dont le corps ramassé et les membres nerveux indiquent la force et l'agilité; qui, couvert d'un poil épais et long, paroît encore beaucoup plus gros qu'il n'est; mais qui, dans le réel, est si puissant et si fort, qu'il viendroit aisément à bout d'un ou de plusieurs

hommes, s'ils n'étoient point armés : d'ailleurs il paroît continuellement excité par cette passion qui rend furieux les animaux les plus doux ; il est insolemment lubrique, et affecte de se montrer en cet état. Il semble faire parade de toutes ces nudités, présentant son derrière plus souvent que sa tête, sur-tout dès qu'il apperçoit des femmes, pour lesquelles il déploie une telle effronterie, qu'elle ne peut naître que du desir le plus immodéré. Le magot et quelques autres ont bien les mêmes inclinations ; mais comme ils sont plus petits et moins pétulans, on les rend modestes à coups de fouet, au lieu que le babouin est non-seulement incorrigible sur cela, mais intraitable à tous autres égards.

Quelque violente que soit la passion de ces animaux, ils ne produisent pas dans les pays tempérés ; la femelle ne fait ordinairement qu'un petit qu'elle porte entre ses bras, et attaché, pour

ainsi dire, à sa mamelle; elle est sujette, comme la femme, à l'évacuation périodique, et cela lui est commun avec toutes les autres femelles de singes qui ont les fesses nues : au reste, ces babouins, quoique méchans et féroces, ne sont pas du nombre des animaux carnassiers ; ils se nourrissent principalement de fruits, de racines et de grains ; ils se réunissent et s'entendent pour piller les jardins ; ils se jettent les fruits de main en main et par-dessus les murs, et font de grands dégâts dans toutes les terres cultivées.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le papion a des abajoues et de larges callosités sur les fesses, qui sont nues et de couleur de sang ; il a la queue arquée et de sept ou huit pouces de long ; les dents canines beaucoup plus longues et plus grosses à proportion que celles de l'homme ; le museau très-gros

et très-long ; les oreilles nues, mais point bordées, le corps massif et ramassé, les membres gros et courts, les parties génitales nues et couleur de chair ; le poil long et touffu, d'un brun roussâtre et de couleur assez uniforme sur tout le corps ; il marche plus souvent à quatre qu'à deux pieds ; il a trois ou quatre pieds de hauteur lorsqu'il est debout ; il paroît qu'il y a dans cette espèce des races encore plus grandes et d'autres beaucoup plus petites. Le babouin que nous avons fait représenter est de la petite espèce, nous l'avons soigneusement comparé au grand *Babouin* ou *Papion*, et nous n'avons remarqué d'autres différences entr'eux que celle de la grandeur, et cette différence ne venoit pas de celle de l'âge ; car le petit babouin nous a paru adulte comme le grand. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.

LE MAIMON.

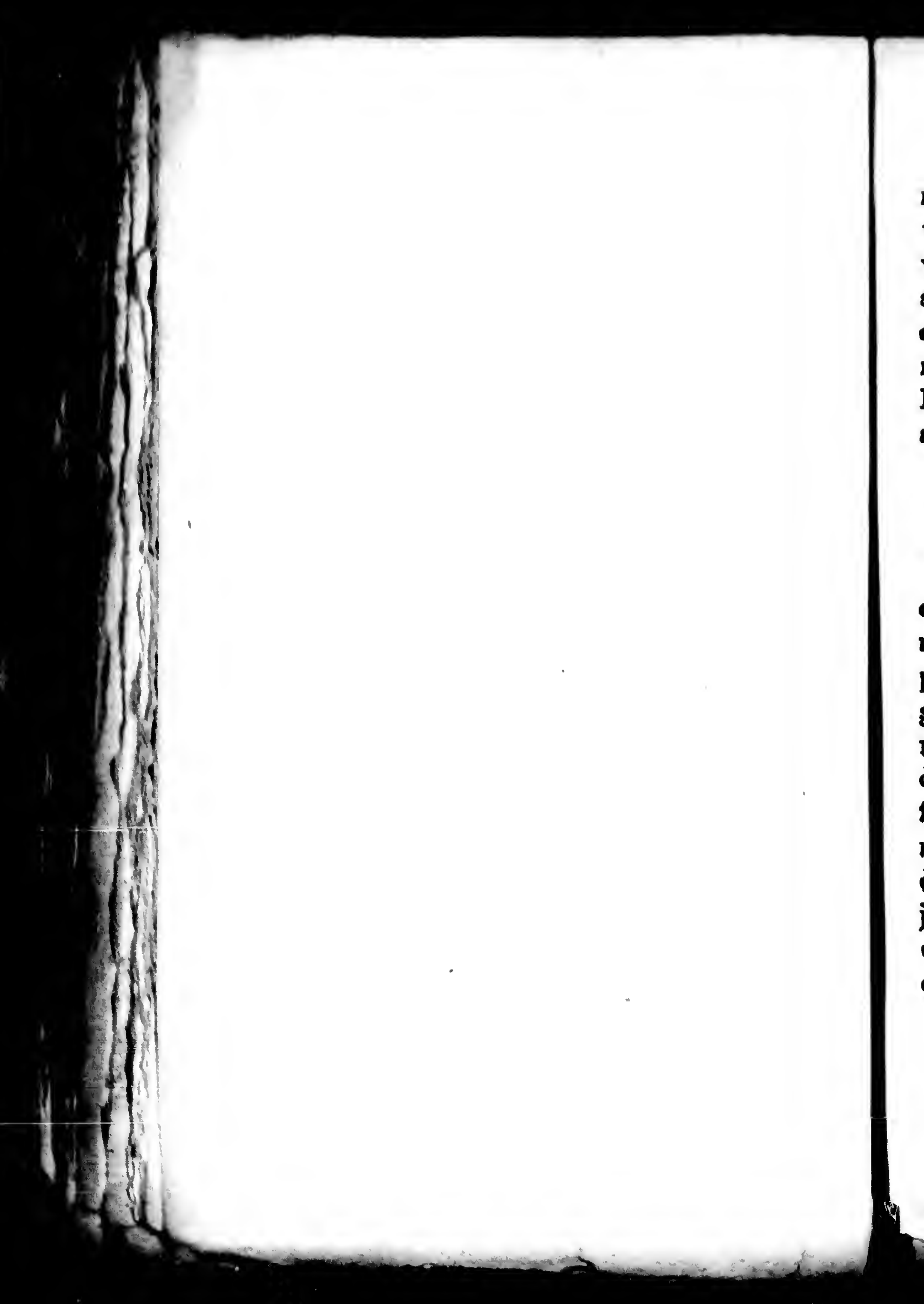
M. Edwards nous a donné la figure et la description de cet animal sous la dénomination de *singe à queue de cochon*; ce caractère particulier suffit pour le faire reconnoître, car il est le seul de tous les babouins et guenons qui ait la queue nue, menue et tournée comme celle du cochon. Il est à-peu-près de la grandeur du magot et ressemble si fort au macaque qu'on pourroit le prendre pour une variété de cette espèce, si sa queue n'étoit pas tout-à-fait différente : il a la face nue et basanée, les yeux châtains, les paupières noires, le nez plat, les lèvres minces avec quelques poils roides, mais trop courts pour faire une moustache apparente. Le maimon, quoique très-vif et plein de feu, n'a rien de la pétulance impudente des babouins : il est doux, traitable et même ca-





Dareve del. Le Vilain Sculp

1. LE MANDRILL. 2. LE MAIMON



ress
vra
vin
sou
clin
ris ,
M.
an à

Ca

L
callo
reco
pouc
gues
me :
des
face
nus
d'un
jaun
che
quat
Q

ressant. On le trouve à Sumatra, et vraisemblablement dans les autres provinces de l'Inde méridionale ; aussi souffre-t-il avec peine le froid de notre climat : celui que nous avons vu à Paris, n'a vécu que peu de temps, et M. Edwards dit n'avoir gardé qu'un an à Londres celui qu'il a décrit.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le maimon a des abajoues et des callosités sur les fesses, la queue nue, recoquillée et longue de cinq ou six pouces, les dents canines pas plus longues à proportion que celles de l'homme : le museau très-large, les orbites des yeux fort saillantes au-dessus ; la face, les oreilles, les mains et les pieds nus, et de couleur de chair ; le poil d'un noir-olive sur le corps, et d'un jaune roussâtre sur le ventre ; il marche tantôt sur deux pieds et tantôt sur quatre : il a deux pieds ou deux pieds

et demi de hauteur lorsqu'il est debout. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.

LE MANDRILL.

Ce babouin est d'une laideur désagréable et dégoûtante ; indépendamment de son nez tout plat ou plutôt de deux naseaux dont découle continuellement une morve qu'il recueille avec la langue ; indépendamment de son très-gros et long museau, de son corps trapu, de ses fesses couleur de sang et de son anus apparent, et placé, pour ainsi dire, dans les lombes, il a encore la face violette et sillonnée, des deux côtés, de rides profondes et longitudinales qui en augmentent beaucoup la tristesse et la difformité ; il est aussi plus grand et peut-être plus fort que le papion, mais il est en même temps plus tranquille et moins féroce : nous donnons ici la figure du mâle et de la

femelle que nous avons vus vivans; soit qu'ils eussent été mieux éduqués, ou que naturellement ils soient plus doux que le papion, ils nous ont paru plus traitables et moins impudens sans être moins désagréables.

Cette espèce de babouin se trouve à la Côte-d'Or et dans les autres provinces méridionales de l'Afrique, où les Nègres l'appelent *boggo* et les Européens *mandrill;* il paroît qu'après l'orang-outang, c'est le plus grand de tous les singes et de tous les babouins. Smith raconte qu'on lui fit présent d'une femelle mandrill, qui n'étoit âgée que de six mois, et qui étoit déjà aussi grande à cet âge qu'un babouin adulte: il dit aussi que ces mandrills marchent toujours sur deux pieds, qu'ils pleurent et qu'ils gémissent comme des hommes; qu'ils ont une violente passion pour les femmes, et qu'ils ne manquent pas de les attaquer avec succès lorsqu'ils les trouvent à l'écart.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le mandrill a des abajoues et des callosités sur les fesses; il a la queue très-courte, et seulement de deux ou trois pouces de long; les dents canines beaucoup plus grosses et plus longues à proportion que celles de l'homme; le museau très-gros et très-long, et sillonné des deux côtés de rides longitudinales, profondes et très-marquées; la face nue et de couleur bleuâtre; les oreilles nues, aussi-bien que le dedans des mains et des pieds; le poil long, d'un brun roussâtre sur le corps, et gris sur la poitrine et le ventre; il marche sur deux pieds plus souvent que sur quatre; il a quatre ou quatre pieds et demi de hauteur lorsqu'il est debout; il paroît même qu'il y en a d'encore plus grands. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

L'OUANDEROU ET LE LOWANDO.

(Queue alongée ; guenons.)

Quoique ces animaux nous paroissent être d'une seule et même espèce, nous n'avons pas laissé de leur conserver à chacun le nom qu'ils portent dans leur pays natal à Ceylan, parce qu'ils forment au moins deux races distinctes et constantes. L'ouanderou a le corps couvert de poils bruns et noirs, avec une large chevelure et une grande barbe blanche ; au contraire, le lowando a le corps couvert de poils blanchâtres, avec la chevelure et la barbe noires : il y a encore, dans le même pays, une troisième race ou variété qui pourroit bien être la tige commune des deux autres, parce qu'elle est d'une couleur uniforme et entièrement blanche, corps, chevelure et barbe : ces trois animaux ne sont pas

des singes, mais des babouins; ils en ont tous les caractères, tant pour la figure que pour le naturel; ils sont farouches et même un peu féroces; ils ont le museau alongé, la queue courte, et sont à-peu-près de la même grandeur et de la même force que les papions; ils ont seulement le corps moins ramassé, et paroissent plus foibles des parties de l'arrière du corps: celui dont nous donnons la figure nous avoit été présenté sous une fausse dénomination, tant pour le nom que pour le climat. Les gens auxquels il appartenoit, nous dirent qu'il venoit du continent de l'Amérique méridionale, et qu'on l'appeloit *cayouvassou*. Je reconnus bientôt que ce mot *cayouvassou* est un terme brasilien qui se prononce *sajououassou*, et qui signifie *sapajou*, et que par conséquent ce nom avoit été mal appliqué, puisque tous les sapajous ont de très-longues queues, au lieu que l'animal dont il est ici ques-

tion, est un babouin à queue très-courte; d'ailleurs, non-seulement cette espèce, mais même aucune espèce de babouin, ne se trouve en Amérique; par conséquent on s'étoit aussi trompé sur l'indication du climat, et cela arrive assez ordinairement, sur-tout à ces montreurs d'ours et de singes qui, lorsqu'ils ignorent le climat et le nom d'un animal, ne manquent pas de lui appliquer une dénomination étrangère, laquelle, vraie ou fausse, est également bonne pour l'usage qu'ils en font. Au reste, ces babouins-ouanderous, lorsqu'ils ne sont pas domptés, sont si méchans qu'on est obligé de les tenir dans une cage de fer, où souvent ils s'agitent avec fureur; mais lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aisément, et ils paroissent même être plus susceptibles d'éducation que les autres babouins : les Indiens se plaisent à les instruire, et ils prétendent que les autres singes, c'est-à-dire,

les guenons, respectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité et plus d'intelligence qu'elles. Dans leur état de liberté, ils sont extrêmement sauvages, et se tiennent dans les bois. Si l'on en croit les voyageurs, ceux qui sont tout blancs sont les plus forts et les plus méchans de tous; ils sont très-ardens pour les femmes, et assez forts pour les violer lorsqu'ils les trouvent seules, et souvent ils les outragent jusqu'à les faire mourir.

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'OUANDEROU a des abajoues et de callosités sur les fesses, la queue d sept ou huit pouces de long, les dents canines plus longues et plus grosses que celles de l'homme, le museau gros et alongé, la tête environnée d'une large crinière et d'une grande barbe de poils rudes, le corps assez long et assez mince par le bas: il y a dans

.LE

ucoup ces
gravité et
Dans leur
rêmement
ns les bois.
ırs, ceux
plus forts
s ; ils sont
, et assez
ls les trou-
s outragent

tte espèce.

oues et de
queue d'
, les dents
lus grosses
useau gros
nnée d'une
nde barbe
ez long et
l y a dans



Deseve del. *Le Vilain Sculp.*

1. LE BONNET CHINOIS. 2. LE TALAPOIN.

n . II.

lain Sculp.

ALAPOIN



cette espèce, des races qui varient par la couleur du poil; les uns ont celui du corps noir et la barbe blanche, les autres ont le poil du corps blanchâtre et la barbe noire. Ils marchent à quatre pieds plus souvent qu'à deux, et ils ont trois pieds ou trois pieds et demi de hauteur lorsqu'ils sont debout. Les femelles sont sujettes à l'écoulement périodique.

LE MALBROUCK

ET LE BONNET-CHINOIS.

« Ces animaux, disent les voyageurs, dérobent les fruits et sur-tout les cannes de sucre; l'un d'eux fait sentinelle sur un arbre, pendant que les autres se chargent du butin: s'il apperçoit quelqu'un, il crie: *Houp, houp, houp*, d'une voix haute et distincte. Au moment de l'avis, tous jettent les

cannes qu'ils tenoient dans la main gauche, et ils s'enfuient en courant à trois pieds; et s'ils sont vivement poursuivis, ils jettent encore ce qu'ils tenoient dans la main droite, et se sauvent en grimpant sur les arbres qui sont leur demeure ordinaire : ils sautent d'arbres en arbres ; les femelles même chargées de leurs petits, qui les tiennent étroitement embrassées, sautent aussi comme les autres, mais tombent quelquefois. Ces animaux ne s'apprivoisent qu'à demi, il faut toujours les tenir à la chaîne ; ils ne produisent pas dans leur état de servitude, même dans leur pays ; il faut qu'ils soient en liberté dans leurs bois. Lorsque les fruits et les plantes succulentes leur manquent, ils mangent des insectes, et quelquefois ils descendent sur les bords des fleuves et de la mer pour attraper des poissons et des crabes ; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe, et dès qu'elles serrent

ils l'enlèvent brusquement et l'emportent pour le manger à leur aise. Il cueillent les noix de cocos, et savent fort bien en tirer la liqueur pour la boire, et le noyau pour le manger. Ils boivent aussi du *zari* qui dégoutte par des *bamboches* qu'on met exprès à la cime des arbres pour en attirer la liqueur, et ils se servent de l'occasion. On les prend par le moyen des noix de cocos où l'on fait une petite ouverture; ils y fourrent la patte avec peine, parce que le trou est étroit, et les gens qui sont à l'affût les prennent avant qu'ils ne puissent se dégager. Dans les provinces de l'Inde, habitées par les Bramans, qui, comme l'on sait, épargnent la vie de tous les animaux, les singes, plus respectés encore que tous les autres, sont en nombre infini; ils viennent en troupe dans les villes, ils entrent dans les maisons à toute heure, en toute liberté; en sorte que ceux qui vendent des denrées, et sur-

tout des fruits, des légumes, &c. ont bien de la peine à les conserver ». Il y a dans Amadabad, capitale de Guzarate, deux ou trois hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les singes estropiés, invalides, et même ceux qui, sans être malades, veulent y demeurer. Deux fois par semaine, les singes du voisinage de cette ville se rendent d'eux-mêmes tous ensemble dans les rues, ensuite ils montent sur les maisons qui ont chacune une petite terrasse, où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs; on ne manque pas de mettre ces deux jours-là, sur ces petites terrasses, du riz, du millet, des cannes de sucre dans la saison, et autres choses semblables; car si par hasard les singes ne trouvoient pas leur provision sur ces terrasses, ils romproient les tuiles dont le reste de la maison est couvert, et feroient un grand désordre. Ils ne mangent rien sans le bien sentir auparavant; et lors-

qu'ils sont repus, ils remplissent pour le lendemain les poches de leurs joues. Les oiseaux ne peuvent guère nicher sur les arbres dans les endroits où il y a beaucoup de singes, car ils ne manquent jamais de détruire les nids et de jeter les œufs par terre.

Les ennemis les plus redoutables pour les singes ne sont ni le tigre ni les autres bêtes féroces, car ils leur échappent aisément par leur légèreté et par le choix de leur domicile au-dessus des arbres, où il n'y a que les serpens qui aillent les chercher et sachent les surprendre.

Les singes, dit un voyageur, sont en possession d'être maîtres des forêts; car il n'y a ni tigres ni lions qui leur disputent le terrein; ils n'ont rien à craindre que les serpens, qui, nuit et jour, leur font la guerre; il y en a de prodigieuse grandeur, qui tout d'un coup avalent un singe; d'autres moins gros, mais plus agiles, les vont cher-

cher jusques sur les arbres... Ils épient le temps où ils sont endormis, &c.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le malbrouck a des abajoues et des callosités sur les fesses, la queue à-peu-près longue comme la tête et le corps pris ensemble, les paupières couleur de chair, la face d'un gris cendré, les yeux grands, le museau large et relevé, le oreilles grandes, minces et couleur de chair : il porte un bandeau de poils gris, comme la mone ; mais au reste il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaune brun sur les parties supérieures du corps, et d'un gris jaunâtre sur celles du dessous ; il marche à quatre pieds, et il y a environ un pied et demi de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue.

Le bonnet-chinois paroît être une variété du malbrouck ; il en diffère en ce qu'il a le poil du sommet de la tête,

disposé en forme de calotte ou de bonnet plat, et que sa queue est plus longue à proportion du corps. Les femelles, dans ces deux races sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

LE MACAQUE ET L'AIGRETTE.

De toutes les guenons ou singes à longue queue, le macaque est celui qui approche le plus des babouins; il a comme eux, le corps court et ramassé, la tête grosse, le museau large, le nez plat, les joues ridées, et en même temps il est plus gros et plus grand que la plupart des autres guenons; il est d'une laideur hideuse, en sorte qu'on pourroit le regarder comme une petite espèce de babouin, s'il n'en différoit pas par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui est longue et bien touffue: au lieu que celle des babouins en général, est fort courte. Cette espèce est

originaire de Congo et des autres parties de l'Afrique méridionale; elle est nombreuse et sujette à plusieurs variétés pour la grandeur, les couleurs et la disposition du poil. Celui qu'Hasselquist a décrit, avoit le corps long de plus de deux pieds, et ceux que nous avons vus ne l'avoient guère que d'un pied et demi; celui que nous appelons ici l'*Aigrette*, parce qu'il a sur le sommet de la tête un épi ou aigrette de poil, ne nous a paru qu'une variété du premier auquel il ressemble en tout, à l'exception de cette différence et de quelques autres légères variétés dans le poil. Ils ont tous deux les mœurs douces et sont assez dociles; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux musc qu'ils répandent autour d'eux, ils sont si mal-propres, si laids et même si affreux lorsqu'ils font la grimace, qu'on ne peut les regarder sans horreur et dégoût. Ces guenons vont souvent par troupes et se rassem-

blent, sur-tout pour voler des fruits et des légumes. Bosman raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milhio, autant sous leurs bras et autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainsi chargées, sautant continuellement sur les pattes de derrière, et que quand on les poursuit, elles jettent les tiges de milhio qu'elles tenoient dans les mains et sous les bras, ne gardant que celles qui sont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vîte sur les quatre pieds; au reste, (ajoute ce voyageur) elles examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milhio qu'elles arrachent, et si elle ne leur plaît pas, elles la rejettent à terre et en arrachent d'autres : en sorte que par leur bizarre délicatesse, elles causent beaucoup plus de dommages encore que par leurs vols.

Caractères distinctifs de ces epèces.

Le macaque a des abajoues et des callosités sur les fesses; il a la queue longue à-peu-près comme la tête et le corps pris ensemble, d'environ dix-huit à vingt pouces; la tête grosse, le museau très-gros, la face nue, livide et ridée, les oreilles velues, le corps court et ramassé, les jambes courtes et grosses; le poil des parties supérieures est d'un cendré verdâtre, et sur la poitrine et le ventre d'un gris jaunâtre; il porte une petite crête de poil au-dessus de la tête; il marche à quatre et quelquefois à deux pieds; la longueur de son corps, y compris celle de la tête, est d'environ dix-huit ou vingt pouces. Il paroît qu'il y a dans cette espèce, des races beaucoup plus grandes et d'autres plus petites, telles que celle qui suit.

L'aigrette ne nous paroît être qu'une

variété du macaque, elle est plus petite d'environ un tiers dans toutes les dimensions : au lieu de la petite crête de poil qui se trouve au sommet de la tête du macaque, l'aigrette porte un épi droit et pointu; elle semble différer encore du macaque par le poil du front qui est noir, au lieu que sur le front du macaque il est verdâtre : il paroît aussi que l'aigrette a la queue plus longue que le macaque, à proportion de la longueur du corps. Les femelles dans ces espèces sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

LE CALLITRICHE.

Callitrix est un terme employé par Homère, pour exprimer en général la belle couleur du poil des animaux : ce n'est que plusieurs siècles après celui d'Homère que les Grecs ont en particulier appliqué ce nom à quelques espèces de guenons ou singes à longue queue, remarquables par la

beauté des couleurs de leur poil; mais il doit appartenir de préférence à celui dont il est ici question. Il est d'un beau vert sur le corps, d'un beau blanc sur la gorge et le ventre, et il a la face d'un beau noir; d'ailleurs il se trouve en Mauritanie et dans les terres de l'ancienne Carthage : ainsi il y a toute apparence qu'il étoit connu des Grecs et des Romains, et que c'étoit l'une des guenons ou singes à longue queue, auxquels ils donnoient le nom de callitrix. Il y a d'autres guenons de couleur blonde dans les terres voisines de l'Egypte, soit du côté de l'Ethiopie, soit de celui de l'Arabie, que les anciens ont aussi désignées par le nom générique de callitrix. Prosper Alpin et Pietro della Valle parlent de ces callitriches de couleur blonde; nous n'avons pas vu cette espèce blonde, qui n'est peut-être qu'une variété de celle-ci ou de celle de la mone, qui est très-commune dans ces mêmes contrées.

Au reste, il paroît que le *callitriche* ou *singe vert* se trouve au Sénégal, aussi bien qu'en Mauritanie et aux îles du Cap-Vert. M. Adanson rapporte que les environs des bois de Podor, le long du fleuve Niger, sont remplis de singes verts. « Je n'apperçus ces singes, dit cet auteur, que par les branches qu'ils cassoient au haut des arbres, d'où elles tomboient sur moi : car ils étoient d'ailleurs fort silencieux, et si légers dans leurs gambades, qu'il eût été difficile de les entendre; je n'allai pas plus loin, et j'en tuai d'abord un, deux et même trois, sans que les autres parussent effrayés; cependant lorsque la plupart se sentirent blessés, ils commencèrent à se mettre à l'abri, les uns en se cachant derrière les grosses branches, les autres en descendant à terre; d'autres enfin, et c'étoit le plus grand nombre, s'élançoient de la pointe d'un arbre sur la cime d'un autre........ Pendant ce petit manége, je continuois

toujours à tirer dessus, et j'en tuai jusqu'au nombre de vingt-trois en moins d'une heure et dans un espace de vingt toises, sans qu'aucun d'eux eût jeté un seul cri, quoiqu'ils se fussent plusieurs fois rassemblés par compagnie en sourcillant, grinçant des dents et faisant mine de vouloir m'attaquer ».

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le callitriche a des abajoues et des callosités sur les fesses; la queue beaucoup plus longue que la tête et le corps pris ensemble; il a la tête petite, le museau alongé, la face noire aussi bien que les oreilles; il porte une bande étroite au lieu de sourcils au bas du front, et cette bande est de longs poils noirs. Il est d'un vert vif mêlé d'un peu de jaune sur le corps, et d'un blanc jaunâtre sur la poitrine et le ventre; il marche à quatre pieds, et la longueur de son corps, y compris celle de la tête,

est d'environ quinze pouces. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.

LE MOUSTAC.

Le moustac nous paroît être du même pays que le macaque, parce qu'il a, comme lui, le corps plus court et plus ramassé que les autres guenons; c'est très-vraisemblablement le même animal que les voyageurs de Guinée ont appelé *blanc-nez*, parce qu'en effet, il a les lèvres au-dessous du nez d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu noirâtre : il a aussi deux toupets de poils jaunes au-dessous des oreilles, ce qui lui donne l'air très-singulier; et comme il est en même temps d'assez petite taille, c'est de tous les singes à longue queue celui qui nous a paru le plus joli.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le moustac a des abajoues et des callosités sur les fesses, la queue beaucoup plus longue que la tête et le corps pris ensemble, elle a dix-neuf ou vingt pouces de longueur; il a la face d'un noir bleuâtre avec une grande et large marque blanche en forme de chevron au-dessous du nez et sur toute l'étendue de la lèvre supérieure, qui est nue dans toute cette partie; elle est seulement bordée de poils noirs, aussi bien que la lèvre inférieure tout autour de la bouche: il a le corps court et ramassé; il porte deux gros toupets de poil d'un jaune vif au-dessous des oreilles; il a aussi un toupet de poil hérissé au-dessus de la tête; le poil du corps est d'un cendré verdâtre; la poitrine et le ventre d'un cendré blanchâtre; il marche à quatre pieds, et il n'a qu'environ un pied de longueur, la tête et

le corps compris. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.

LE MANGABEY.

Nous avons eu deux individus de cette espèce de guenons ou singes à longue queue; tous deux nous ont été donnés sous la dénomination de *singes de Madagascar*: il est facile de les distinguer de tous les autres par un caractère très-apparent. Les mangabeys ont les paupières nues et d'une blancheur frappante; ils ont aussi le museau gros, large et alongé, et un bourrelet saillant autour des yeux. Ils varient pour les couleurs, les uns ont le poil de la tête noir, celui du cou et du dessus du corps brun fauve, et le ventre blanc; les autres l'ont plus clair sur la tête et sur le corps, et ils diffèrent sur-tout des premiers par un large collier de poils blancs qui leur environne le cou et les joues : tous deux portent la

queue relevée, et ont le poil long et touffu ; ils sont du même pays que le vari ; et comme ils lui ressemblent par l'alongement du museau, par la longueur de la queue, par la manière de la porter, et par les variétés de la couleur du poil, ils me paroissent faire la nuance entre les makis et les guenons.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le mangabey a des abajoues et des callosités sur les fesses, la queue aussi longue que la tête et le corps pris ensemble. Il a un bourrelet proéminent autour des yeux, et la paupière supérieure d'une blancheur frappante. Son museau est gros et long, ses sourcils sont d'un poil roide et hérissé, ses oreilles sont noires et presque nues ; le poil des parties supérieures du corps est brun, et celui des parties inférieures est gris. Il y a variété dans cette espèce ; les uns étant de couleur uniforme,

et les autres ayant un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou, et en forme de barbe autour des joues. Ils marchent à quatre pieds, et ils ont à-peu-près un pied et demi de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles, dans ces espèces, sont sujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.

LE DOUC.

Le douc est le dernier de la classe des animaux que nous avons appelés *singes, babouins* et *guenons*. Sans être précisément d'aucun de ces trois genres, il participe de tous; il tient des guenons par sa queue longue, des babouins par sa grande taille, et des singes par sa face plate; il a de plus un caractère particulier, et par lequel il paroît faire la nuance entre les guenons et les sapajous. Ces deux familles

d'animaux diffèrent entre elles, en ce que les guenons ont les fesses pelées, et que tous les sapajous les ont couvertes de poil; le douc est la seule des guenons qui ait du poil sur les fesses comme les sapajous : il leur ressemble aussi par l'applatissement du museau; mais en tout, il approche infiniment plus des guenons que des sapajous, desquels il diffère, en ce qu'il n'a pas la queue prenante, et aussi par plusieurs autres caractères essentiels : d'ailleurs l'intervalle qui sépare ces deux familles est immense, puisque le douc et toutes les guenons sont de l'ancien continent, tandis que tous les sapajous ne se trouvent que dans le nouveau. On pourroit dire aussi, avec quelque raison, que le douc ayant une longue queue comme les guenons, et n'ayant pas comme elles des callosités sur les fesses, il fait la nuance entre les orang-outangs et les guenons, comme le gibbon la fait aussi à un autre égard,

n'ayant point de queue comme les orang-outangs, mais ayant des callosités sur les fesses commes les guenons. Indépendamment de ces rapports généraux, le douc a des caractères particuliers, par lesquels il est très-remarquable et fort aisé à distinguer de tous les singes, babouins, guenons ou sapajous, même au premier coup-d'œil; sa robe variée de toutes couleurs, semble indiquer l'ambiguité de sa nature, et en même temps différencier son espèce d'une manière évidente. Il porte autour du cou un collier d'un brun pourpre, autour des joues une barbe blanche; il a les lèvres et le tour des yeux noirs, la face et les oreilles rouges; le dessus de la tête et le corps gris, la poitrine et le ventre jaunes, les jambes blanches en bas, noires en haut, la queue blanche avec une large tache de même couleur sur les lombes, les pieds noirs avec plusieurs autres nuances de couleur. Il me paroît que cet

animal qu'on nous a assuré venir de la Cochinchine se trouve aussi à Madagascar ; et que c'est le même que Flaccourt indique sous le nom de *sifac*, dans les termes suivans : « A Madagascar, il y a, dit-il, une autre espèce de guenuche blanche, qui a un chaperon tanné, et qui se tient le plus souvent sur les pieds de derrière ; elle a la queue blanche et deux taches tannées sur les flancs ; elle est plus grande que le *vari* (mococo), mais plus petite que le *varicossi* (vari); cette espèce s'appelle *sifac ;* elle vit de fèves, il y en a beaucoup vers Andrivoure, Dambourlomb et Ranafoulchy ». Le chaperon ou collier tanné, la queue blanche, les taches sur les flancs, sont des caractères qui indiquent assez clairement que ce sifac de Madagascar est de la même espèce que le douc de la Cochinchine.

Les voyageurs assurent que les grands singes des parties méridionales de l'Asie

produisent des bézoards qu'on trouve dans leur estomac, et dont la qualité est supérieure à celle des bézoards des chèvres et des gazelles. Ces grands singes des parties méridionales de l'Inde, sont l'ouanderou et le douc; nous croyons donc que c'est à ces espèces qu'il faut rapporter la production des bézoards : on prétend que ces bézoards de singe sont toujours d'une forme ronde, au lieu que les autres bézoards sont de différentes figures.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le douc n'a point de callosités sur les fesses, il les a garnies de poil partout; sa queue, quoique longue, ne l'est pas autant que la tête et le corps pris ensemble; il a la face rouge et couverte d'un duvet roux, les oreilles nues et de même couleur que la face, les lèvres brunes aussi bien que les orbites des yeux, le poil de couleurs

très-vives et très-variées ; il porte un bandeau et un collier d'un brun pourpre ; il a du blanc sur le front, sur la tête, sur le corps, les bras, les jambes, &c. une espèce de barbe d'un blanc jaunâtre : il a du noir au-dessus du front et à la partie supérieure des bras ; les parties du dessous du corps sont d'un gris cendré et d'un jaune blanchâtre ; la queue est blanche, aussi bien que le bas des lombes : il marche aussi souvent sur deux pieds que sur quatre, et il a trois pieds et demi ou quatre pieds de hauteur, lorsqu'il est debout. J'ignore si les femelles, dans cette espèce, sont sujettes à l'écoulement périodique.

LA MONE.

La mone est la plus commune des guenons ou singes à longue queue nous l'avons eu vivante pendant plusieurs années ; c'est, avec le magot

l'espèce qui s'accommode le mieux de la température de notre climat : cela seul suffiroit pour prouver qu'il n'est pas originaire des pays les plus chauds de l'Afrique et des Indes méridionales, et elle se trouve en effet en Barbarie, en Arabie, en Perse, et dans les autres parties de l'Asie qui étoient connues des anciens; ils l'avoient désignée par le nom de *kebos*, *cebus*, *cœphus*, à cause de la variété de ses couleurs; elle a en effet la face brune, avec une espèce de barbe mêlée de blanc, de jaune et d'un peu de noir ; le poil du dessus de la tête et du cou, mêlé du jaune et de noir; celui du dos mêlé de roux et de noir; le ventre blanchâtre aussi bien que l'intérieur des cuisses et des jambes, l'extérieur des jambes et les pieds noirs, la queue d'un gris foncé, deux petites taches blanches, une de chaque côté de l'origine de la queue, un croissant de poil gris sur le front ; une bande noire depuis les yeux jusqu'aux

oreilles, et depuis les oreilles jusqu'à l'épaule et au bras : quelques-uns l'ont appelée *nonne* par corruption de mone; d'autres à cause de sa barbe grise, l'ont appelée le *vieillard ;* mais la dénomination vulgaire sous laquelle la mone est la plus connue, est celle de *singe varié*, et cette dénomination répond parfaitement au nom *kebos* que lui avoient donné les Grecs, et qui par la définition d'Aristote désigne une guenon ou singe à longue queue, de couleur variée.

En général, les guenons sont d'un naturel beaucoup plus doux que les babouins, et d'un caractère moins triste que les singes ; elles sont vives jusqu'à l'extravagance et sans férocité; car elles deviennent dociles dès qu'on les fixe par la crainte : la mone en particulier est susceptible d'éducation, et même d'un certain attachement pour ceux qui la soignent ; celle que nous avons nourrie se laissoit toucher et enlever

par les gens qu'elle connoissoit, mais elle se refusoit aux autres, et même les mordoit, elle cherchoit aussi à se mettre en liberté : on la tenoit attachée avec une longue chaîne; quand elle pouvoit ou la rompre ou s'en délivrer, elle s'enfuyoit à la campagne, et quoiqu'elle ne revînt pas d'elle-même, elle se laissoit assez aisément reprendre par son maître : elle mangeoit de tout, de la viande cuite, du pain, et sur-tout des fruits; elle cherchoit aussi les araignées, les fourmis, les insectes; elle remplissoit ses abajoues, lorsqu'on lui donnoit plusieurs morceaux de suite : cette habitude est commune à tous les babouins et guenons, auxquels la nature a donné ces espèces de poches au bas des joues, où ils peuvent garder une quantité d'alimens assez grande pour se nourrir un jour ou deux.

Caractères distinctifs de cette espèce.

La mone a des abajoues et des callosités sur les fesses, elle a la queue d'environ deux pieds de longueur, plus longue d'un demi-pied que la tête et le corps pris ensemble ; la tête petite et ronde, le museau gros et court, la face couleur de chair basanée ; elle porte un bandeau de poils gris sur le front, une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles, et des oreilles jusqu'aux épaules et aux bras; elle a une espèce de barbe grise formée par les poils de la gorge et du dessous du cou, qui sont plus longs que les autres ; son poil est d'un noir roussâtre sur le corps, blanchâtre sous le ventre ; l'extérieur des jambes et les pieds sont noirs, la queue est d'un gris brun avec deux taches blanches de chaque côté de son origine ; elle marche à quatre pieds, et la longueur de sa tête et de

son corps, pris ensemble depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, est d'environ un pied et demi. La femelle est sujette, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

LE PATAS.

Le patas est encore du même pays et à-peu-près de la même grosseur que le macaque ; mais il en diffère en ce qu'il a le corps plus alongé, la face moins hideuse, et le poil plus beau ; il est même remarquable par la couleur brillante de sa robe, qui est d'un roux si vif qu'elle paroît avoir été peinte ; nous avons vu deux de ces animaux qui font variété dans l'espèce : le premier porte un bandeau de poils noirs au-dessus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre ; le second ne diffère du premier que par la couleur de ce bandeau qui est blanc ; tous deux ont du poil long au-dessous du menton et

autour des joues, ce qui leur fait une belle barbe; mais le premier l'a jaune, et le second l'a blanche : cette variété paroît en indiquer d'autres dans la couleur du poil, et je suis fort porté à croire que l'espèce de guenon couleur de chat sauvage dont parle Marmol, et qu'il dit venir du pays des Nègres, sont des variétés de l'espèce du patas. Ces guenons sont moins adroites que les autres, et en même temps elles sont extrêmement curieuses. « Je les ai vues, dit Brue, descendre du haut des arbres jusqu'à l'extrémité des branches pour admirer les barques à leur passage; elles les considéroient quelque temps, et paroissant s'entretenir de ce qu'elles avoient vu, elles abandonnoient la place à celles qui arrivoient après; quelques-unes devinrent familières jusqu'à jeter des branches aux Français, qui leur répondirent à coups de fusil; il en tomba quelques-unes, d'autres demeurèrent blessées,

et tout le reste tomba dans une étrange consternation ; une partie se mit à pousser des cris affreux, une autre à ramasser des pierres pour les jeter à leurs ennemis ; quelques-unes se vidèrent le ventre dans leur main, et s'efforcèrent d'envoyer ce présent aux spectateurs ; mais s'appercevant à la fin que le combat étoit du moins égal, elles prirent le parti de se retirer ».

Il est à présumer que c'est de cette même espèce de guenon dont parle Le Maire. « On ne sauroit exprimer, dit ce voyageur, le dégât que les singes font dans les terres du Sénégal lorsque le mil et les grains, dont ils se nourrissent, sont en maturité ; ils s'assemblent quarante ou cinquante ; l'un d'eux demeure en sentinelle sur un arbre, écoute et regarde de tous côtés pendant que les autres font la récolte ; dès qu'il apperçoit quelqu'un, il crie comme un enragé pour avertir les autres, qui, au signal, s'enfuient avec

leur proie, sautant d'un arbre à l'autre avec une prodigieuse agilité : les femelles qui portent leurs petits contre leur ventre, s'enfuient comme les autres, et sautent comme si elles n'avoient rien ».

Au reste, quoiqu'il y ait dans toutes les terres de l'Afrique un très-grand nombre d'espèces de singes, de babouins et de guenons, dont quelques-unes paroissent assez semblables, les voyageurs ont cependant remarqué qu'elles ne se mêlent jamais, et que pour l'ordinaire chaque espèce habite un quartier différent.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le patas a des abajoues et des callosités sur les fesses ; sa queue est moins longue que la tête et le corps pris ensemble ; il a le sommet de la tête plat, le museau long, le corps alongé, les jambes longues ; il a du poil noir sur le

nez, et un bandeau étroit de même couleur au-dessus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre; le poil de toutes les parties supérieures du corps est d'un roux presque rouge, et celui des parties de dessous, telles que la gorge, la poitrine et le ventre, est d'un gris jaunâtre. Il y a variété dans cette espèce pour la couleur du bandeau qui est au-dessus des yeux; les uns l'ont noir, et les autres blanc. Ils n'agitent p[illegible] leur mâchoire, comme le font les autres guenons lorsqu'elles sont en colère; ils marchent à quatre pieds plus souvent qu'à deux, et ils ont environ un pied et demi ou deux pieds, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il paroît, par le témoignage des voyageurs, qu'il y en a de plus grands. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.

LE TALAPOIN.

Cette guenon est de petite taille, et d'une assez jolie figure; son nom paroîtroit indiquer qu'elle se trouve à Siam et dans les autres provinces de l'Asie orientale, mais nous ne pouvons l'assurer; seulement, il est certain qu'elle est originaire de l'ancien continent et qu'elle ne se trouve point dans le nouveau, parce qu'elle a des abajoues et des callosités sur les fesses, et que ces deux caractères n'appartiennent ni aux sagoins ni aux sapajous, qui sont les seuls animaux du Nouveau Monde qu'on puisse comparer aux guenons.

Ce qui me porte à croire, indépendamment du nom, que cette guenon se trouve plus communément aux Indes orientales qu'en Afrique, c'est que les voyageurs rapportent que la plupart des singes de cette partie de l'Asie ont le poil d'un vert brun.

« Les singes de Guzarate, disent-ils, sont d'un vert brun, ils ont la barbe et les sourcils longs et blancs ; ces animaux que les Banianes laissent multiplier à l'infini par un principe de religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure et en si grand nombre, que les marchands de fruits et de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises ».

L'OUARINE ET L'ALOUATE.

(Queue prenante ; sapajous.)

L'OUARINE et l'alouate sont les plus grands animaux quadrumanes du nouveau continent ; ils surpassent de beaucoup les plus grosses guenons et approchent de la grandeur des babouins : ils ont la queue prenante, et sont par conséquent de la famillle des sapajous, dans laquelle ils tiennent un rang bien

distinct, non-seulement par leur taille, mais aussi par leur voix, qui retentit comme un tambour, et se fait entendre à une très-grande distance. « Marcgrave raconte, que tous les jours, matin et soir, les ouarines s'assemblent dans les bois; que l'un d'entr'eux prend une place élevée, et fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter; que dès qu'il les voit placés, il commence un discours à voix si haute et si précipitée, qu'à l'entendre de loin, on croiroit qu'ils crient tous ensemble; que cependant il n'y en a qu'un seul, et que pendant tout le temps qu'il parle, tous les autres sont dans le plus grand silence; qu'ensuite lorsqu'il cesse, il fait signe de la main aux autres de répondre, et qu'à l'instant tous se mettent à crier ensemble, jusqu'à ce que par un autre signe de la main, il leur ordonne le silence; que dans le moment ils obéissent et se taisent;

qu'enfin, alors le premier reprend son discours ou sa chanson, et que ce n'est qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils se séparent et rompent l'assemblée ». Ces faits dont Marcgrave dit avoir été plusieurs fois témoin, pourroient bien être exagérés et assaisonnés d'un peu de merveilleux : le tout n'est peut-être fondé que sur le bruit effroyable que font ces animaux : ils ont dans la gorge une espèce de tambour osseux dans la concavité duquel le son de leur voix grossit, se multiplie et forme des hurlemens par écho ; aussi a-t-on distingué ces sapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs* : nous n'avons pas vu l'ouarine, mais nous avons les dépouilles d'un alouate et un embryon desséché de cette même espèce, dans lequel l'instrument du grand bruit, c'est-à-dire, l'os de la gorge est déjà très-sensible. Selon Marcgrave, l'ouarine a la face large et carrée, les yeux noirs et bril-

lans, les oreilles courtes et arrondies, la queue nue à son extrémité, avec laquelle il s'accroche et s'attache fermement à tout ce qu'il peut embrasser: les poils de tout le corps sont noirs, longs, luisans et polis; les poils plus longs sous le menton et sur la gorge lui forment une espèce de barbe ronde; le poil des mains, des pieds et d'une partie de la queue est brun. Le mâle est de la même couleur de la femelle, et il n'en diffère qu'en ce qu'il est un peu plus grand. Les femelles portent leurs petits sur le dos, et sautent avec cette charge de branches en branches, et d'arbres en arbres; les petits embrassent avec les bras et les mains le corps de leur mère dans la partie la plus étroite, et s'y tiennent fermement attachés tant qu'elle est en mouvement. Au reste, ces animaux sont sauvages et méchans, on ne peut les apprivoiser ni même les dompter; ils mordent cruellement, et quoiqu'ils ne

soient pas du nombre des animaux carnassiers et féroces, ils ne laissent pas d'inspirer de la crainte, tant par leur voix effroyable que par leur air d'impudence : comme ils ne vivent que de fruits, de légumes, de graines et de quelques insectes, leur chair n'est pas mauvaise à manger. « Les chasseurs, dit Oexmelin, apportèrent sur le soir des singes qu'ils avoient tués dans les terres du cap Gracias-à-Dio; on fit rôtir une partie de ces singes et bouillir l'autre, ce qui nous sembla fort bon; la chair en est comme celle du lièvre; mais elle n'a pas le même goût étant un peu douceâtre, c'est pourquoi il y faut mettre beaucoup de sel en la faisant cuire; la graisse en est jaune comme celle du chapon, et plus même, et a fort bon goût; nous ne vécûmes que de ces animaux pendant tout le temps que nous fûmes là, parce que nous ne trouvions pas autre chose; si bien que tous les jours les chasseurs en appor-

toient autant que nous en pouvions manger. Je fus curieux d'aller à cette chasse, et surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes de connoître plus particulièrement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, et de chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir et de se défendre. Lorsque nous les approchions, ils se joignoient tous ensemble, se mettoient à crier et faire un bruit épouvantable, et à nous jeter des branches sèches qu'ils rompoient des arbres; il y en avoit même qui faisoient leur saleté dans leurs pattes qu'ils nous envoyoient à la tête : j'ai remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais, et qu'ils sautent d'arbres en arbres si subtilement que cela éblouit la vue : je vis encore qu'ils se jetoient à corps perdu de branches en branches sans jamais tomber à terre; car avant qu'ils puissent être à bas, ils s'accrochent ou avec leurs pattes ou avec la queue; ce qui fait que quand

on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tue tout-à-fait, on ne les sauroit avoir, car lorsqu'ils sont blessés, et même mortellement, ils demeurent toujours accrochés aux arbres, où ils meurent souvent et ne tombent que par pièces. J'en ai vu de morts depuis plus de quatre jours, qui pendoient encore aux arbres, si bien que fort souvent on en tiroit quinze ou seize pour en avoir trois ou quatre tout au plus: mais ce qui me parut plus singulier, c'est qu'au moment que l'un d'eux est blessé, on les voit s'assembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la plaie, et faire de même que s'ils la vouloient sonder; alors s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles, qu'ils mâchent et poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie: je puis dire avoir vu cela plusieurs fois, et l'avoir vu avec admiration. Les femelles n'ont

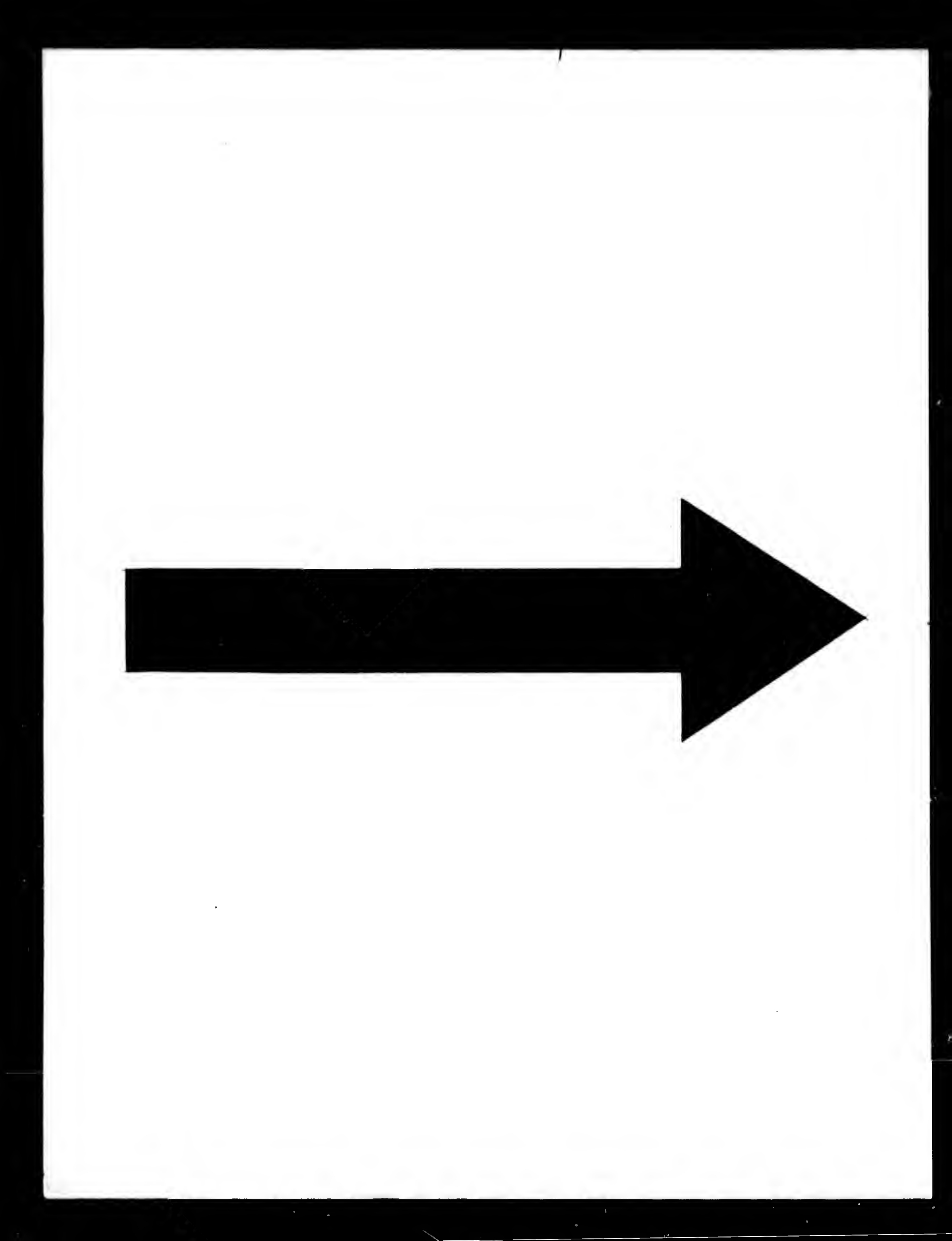
jamais qu'un petit, qu'elles portent de la même manière que les Négresses portent leur enfant; ce petit sur le dos de sa mère lui embrasse le cou par-dessus les épaules avec les deux pattes de devant, et des deux de derrière il la tient par le milieu du corps: quand elle veut lui donner à téter, elle le prend dans ses pattes, et lui présente la mamelle comme les femmes...... On n'a point d'autre moyen d'avoir le petit que de tuer la mère, car il ne l'abandonne jamais; étant morte, il tombe avec elle, et alors on le peut prendre. Lorsque ces animaux sont embarrassés, ils s'entr'aident pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou dans quelqu'autre rencontre que ce puisse être........ On a coutume de les entendre de plus d'une grande lieue ».

Dampierre confirme la plupart de ces faits, néanmoins il assure que ces animaux produisent ordinairement

deux petits, et que la mère en porte un sous le bras et l'autre sur le dos. En général, les sapajous, même de la plus petite espèce ne produisent pas en grand nombre; et il est très-vraisemblable que ceux-ci qui sont les plus grands de tous ne produisent qu'un ou deux petits.

Caractères distinctifs de ces espèces.

L'OUARINE a les narines ouvertes à côté et non pas au-dessous du nez, la cloison des narines très-épaisse; il n'a point d'abajoues, point de callosités sur les fesses; ces parties sont couvertes de poil comme le reste du corps. Il a la queue prenante et très-longue, le poil noir et long, et dans la gorge un gros os concave; il est de la grandeur d'un levrier : le poil long qu'il a sous le cou lui forme une espèce de barbe ronde, il marche ordinairement à quatre pieds.



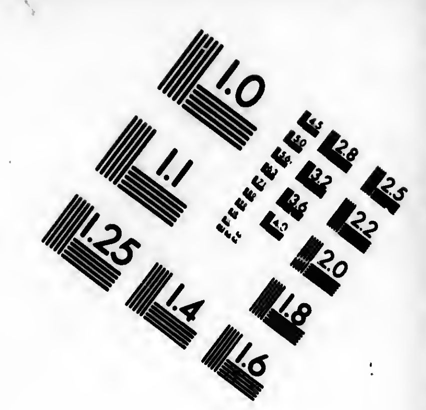
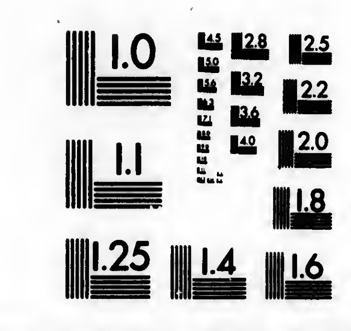
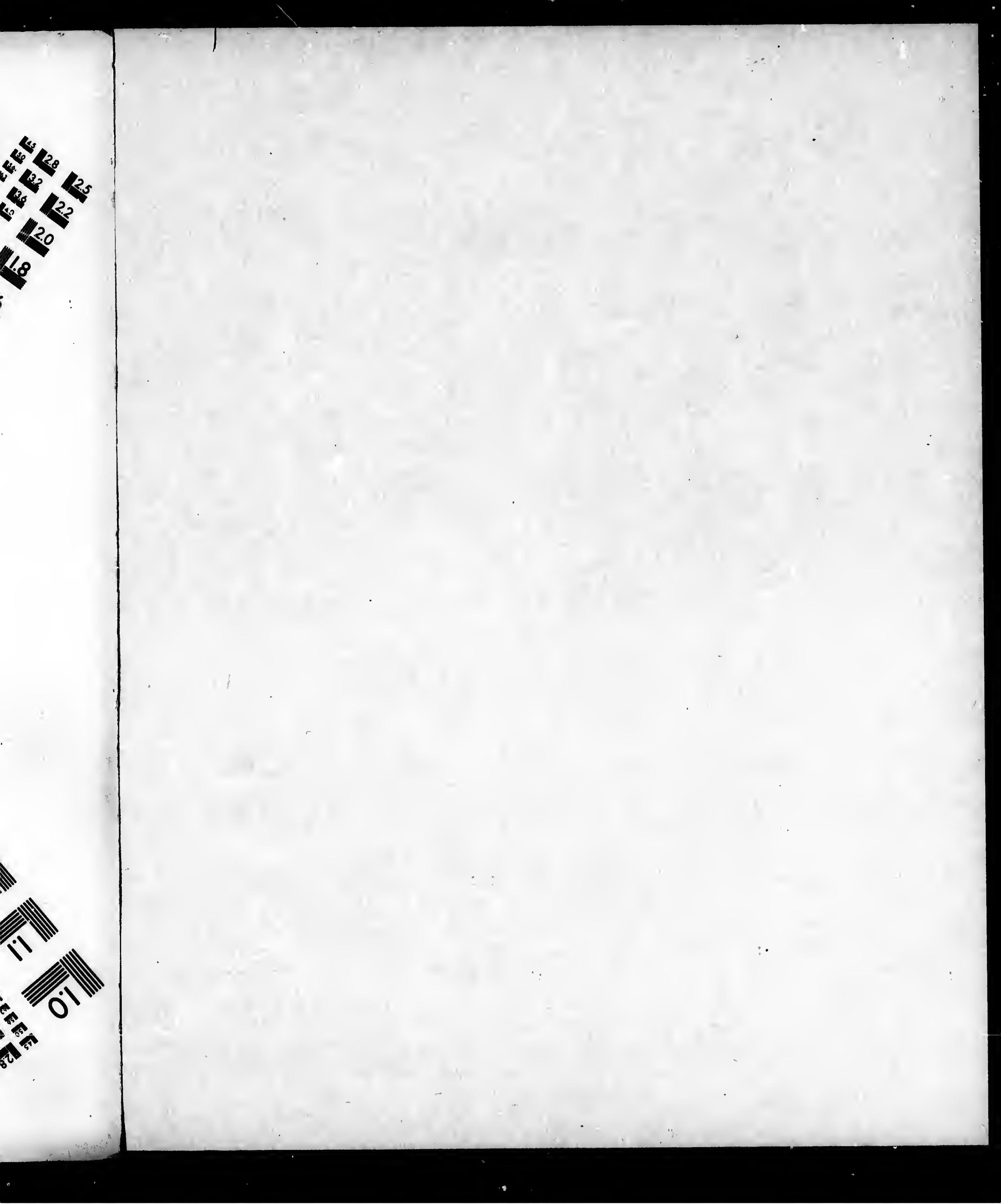


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



L'alouate a les mêmes caractères que l'ouarine, et ne paroît en différer qu'en ce qu'il n'a point de barbe bien marquée et qu'il a le poil d'un rouge brun, au lieu que l'ouarine l'a noir. J'ignore si les femelles dans ces espèces sont sujettes à l'écoulement périodique; mais, par analogie, je présume que non, ayant observé généralement qu'il n'y avoit que les singes babouins et guenons à fesses nues qui soient sujettes à cet écoulement.

LE COAÏTA.

Le coaïta est, après l'ouarine et l'alouate, le plus grand des sapajous; je l'ai vu vivant à l'hôtel de M. le duc de Bouillon, où, par sa familiarité et même par ses caresses empressées, il méritoit l'affection de ceux qui le soignoient: mais malgré les bons traitemens et les soins, il ne put résister aux froids de l'hiver 1764; il mourut, et



L. COAITA. LE SAJOU [illegible]

[illegible] a les mêmes [illegible] [illegible] peut-être en diffère [illegible] point ne battre bien [illegible] le poil d'un rouge [illegible] par l'ouarine l'a moins. [illegible] dans ces espèces [illegible] écoulement périodi[illegible], mais, par analogie, je présume [illegible], ayant observé généralement [illegible] que les singes babouins [illegible] femelles qui étoient su[jettes] à cet écoulement.

LE COAITA.

[illegible] les [illegible] [illegible] [illegible] M. le duc de Bouillon [illegible] familiarité et même par ses caresses empressées, il [illegible] les soins de ceux qui le soi[gn]oient; mais malgré les bons traite[mens] [illegible] les soins, il ne put résister aux [rigueurs] de l'hiver [illegible], il mourut, et



Desève del. Le Vilain Sculp.

1. LE COAITA. 2. LE SAJOU BRUN.

fut
bo
au
che
cel
une
me
sap
cile
rine
tabl
en
che
L'ou
en
tous
n'a
le p
tère
est
qui
doig
Ce
adroi

fut regretté de son maître, qui eut la bonté de me l'envoyer pour le placer au cabinet du roi. J'en ai vu un autre chez M. le marquis de Montmirail : celui-ci étoit un mâle, et le premier une femelle, tous deux étoient également traitables et bien apprivoisés. Ce sapajou, par son naturel doux et docile, diffère donc beaucoup de l'ouarine et de l'alouate, qui sont indomptables et farouches ; il en diffère aussi, en ce qu'il n'a pas comme eux une poche osseuse dans la gorge ; il a comme l'ouarine le poil noir, mais hérissé ; il en diffère encore, aussi bien que de tous les autres sapajous, en ce qu'il n'a que quatre doigts aux mains et que le pouce lui manque ; par ce seul caractère et par sa queue prenante, il est aisé de le distinguer des guenons, qui toutes ont la queue lâche et cinq doigts aux mains.

Ces sapajous sont intelligens et très-adroits ; ils vont de compagnie, s'aver-

tissent, s'aident et se secourent ; la queue leur sert exactement d'une cinquième main ; il paroît même qu'ils font plus de choses avec la queue qu'avec les mains ou les pieds : la nature semble les avoir dédommagés par-là du pouce qui leur manque. On assure qu'ils pêchent et prennent du poisson avec cette longue queue, et cela ne me paroît pas incroyable, car nous avons vu l'un de nos coaïtas prendre de même avec sa queue et amener à lui un écureuil qu'on lui avoit donné pour compagnon dans sa chambre. Ils ont l'adresse de casser l'écaille des huîtres pour les manger : et il est certain qu'ils se suspendent plusieurs les uns au bout des autres, soit pour traverser un ruisseau, soit pour s'élancer d'un arbre à un autre. Ils ne produisent ordinairement qu'un ou deux petits, qu'ils portent toujours sur le dos ; ils mangent du poisson, des vers et des insectes, mais les fruits sont leur nourriture la

plus ordinaire : ils deviennent très-gras dans le temps de l'abondance et de la maturité des fruits, et l'on prétend qu'alors leur chair est fort bonne à manger.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le coaïta n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue prenante et très-longue, la cloison des narines très-épaisse, et les narines ouvertes à côté et non pas au-dessous du nez ; il n'a que quatre doigts aux mains ou pieds de devant ; il a le poil et la peau noirs, la face nue et tannée ; les oreilles aussi nues et faites comme celles de l'homme ; il a environ un pied et demi de longueur, et la queue est plus longue que le corps et la tête pris ensemble ; il marche à quatre pieds.

LE SAJOU.

Nous connoissons deux variétés dans cette espèce, le sajou brun qu'on appelle vulgairement le *singe-capucin*, et le sajou gris qui ne diffère du sajou brun que par les couleurs du poil ; ils sont de la même grandeur, de la même figure et du même naturel : tous deux sont très-vifs, très-agiles et très-plaisans par leur adresse et leur légéreté ; nous les avons eus vivans, et il nous a paru que de tous les sapajous ce sont ceux auxquels la température de notre climat disconvenoit le moins ; ils y subsistent sans peine et pendant quelques années, pourvu qu'on les tienne dans une chambre à feu pendant l'hiver ; ils peuvent même produire, et nous en citerons plusieurs exemples : il est né deux de ces petits animaux chez madame la marquise de Pompadour à Versailles, un chez M. de Réaumur à Paris,

et un autre chez madame de Poursel en Gâtinois : mais chaque portée n'est ici que d'un petit, au lieu que dans leur climat ils en font souvent deux. Au reste, ces sajous sont fantasques dans leurs goûts et dans leurs affections; ils paroissent avoir une forte inclination pour de certaines personnes, et une grande aversion pour d'autres, et cela constamment.

Nous avons observé dans ces animaux une singularité, qui fait qu'on prend souvent les femelles pour les mâles : le clitoris est proéminent au-dehors et paroît autant que la verge du mâle.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Les sajous n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses, ils ont la face et les oreilles couleur de chair avec un peu de duvet par-dessus; la cloison des narines épaisse, et les narines ouvertes

à côté et non pas au-dessous du nez; les yeux châtains et placés assez près l'un de l'autre; ils ont la queue prenante, nue par-dessus à l'extrémité, et fort touffue sur tout le reste de sa longueur; les uns ont le poil noir et brun, tant autour de la face que sur toutes les parties supérieures du corps; les autres l'ont gris autour de la face, et d'un fauve brun sur le corps; ils ont également les mains noires et nues; ils n'ont qu'un pied de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

LE SAÏ.

Les voyageurs ont indiqué ces animaux sous le nom de *Pleureurs*, parce qu'ils ont un cri plaintif, et que pour peu qu'on les contrarie, ils ont l'air de

se lamenter ; d'autres les ont appelés *singes musqués*, parce qu'ils ont, comme le macaque, une odeur de faux musc; d'autres enfin leur ont donné le nom de *macaque*, qu'ils avoient emprunté du macaque de Guinée : mais les macaques sont des guenons à queue lâche, et ceux-ci sont de la famille des sapajous, car ils ont la queue prenante. Ils n'ont que deux mamelles, et ne produisent qu'un ou deux petits; ils sont doux, dociles et si craintifs, que leur cri ordinaire, qui ressemble à celui du rat, devient un gémissement dès qu'on les menace. Dans ce pays-ci, ils mangent des hannetons et des limaçons de préférence à tous les autres alimens qu'on peut leur présenter; mais au Brésil, dans leur pays natal, ils vivent principalement de graines et de fruits sauvages qu'ils cueillent sur les arbres, où ils demeurent, et d'où ils ne descendent que rarement à terre.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Les saïs n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses ; ils ont la cloison des narines fort épaisse, et l'ouverture des narines à côté et non pas au-dessous du nez ; la face ronde et plate, les oreilles presque nues ; ils ont la queue prenante, nue par-dessous vers l'extrémité, le poil d'un brun noirâtre sur les parties supérieures du corps, et d'un fauve pâle ou même d'un blanc sale sur les parties inférieures. Ces animaux n'ont qu'un pied ou quatorze pouces de grandeur, leur queue est plus longue que le corps et la tête pris ensemble ; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

LE SAÏMIRI.

Le saïmiri est connu vulgairement sous le nom de *sapajou aurore*, de *sapajou orangé*, et de *sapajou jaune*, il est assez connu à la Guiane, et c'est par cette raison que quelques voyageurs l'ont aussi indiqué sous la dénomination de *sapajou de Cayenne*. Par la gentillesse de ses mouvemens, par sa petite taille, par la couleur brillante de sa robe, par la grandeur et le feu de ses yeux, par son petit visage arrondi, le saïmiri a toujours eu la préférence sur tous les autres sapajous ; et c'est en effet le plus joli, le plus mignon de tous : mais il est aussi le plus délicat, le plus difficile à transporter et à conserver. Par tous ces caractères, et particulièrement encore par celui de la queue, il paroît faire la nuance entre les sapajous et les sagoins; car la queue sans être absolument inutile et lâche comme celle des sagoins,

n'est pas aussi musclée que celle des sajous ; elle n'est, pour ainsi dire, qu'à demi-prenante, et quoiqu'il s'en serve pour s'aider à monter et descendre, il ne peut ni s'attacher fortement, ni saisir avec fermeté, ni amener à lui les choses qu'il desire ; et l'on ne peut plus comparer cette queue à une main comme nous l'avons fait pour les autres sapajous.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le saïmiri n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la cloison des narines épaisse, les narines ouvertes à côté et non pas au-dessous du nez, il n'a, pour ainsi dire, point de front ; son poil est d'un jaune brillant ; il a deux bourrelets de chair en forme d'anneau autour des yeux ; il a le nez élevé à la racine et applati à l'endroit des narines ; la bouche petite, la face plate et nue, les oreilles garnies de poil

et un peu pointues; la queue à demi-prenante, plus longue que le corps; il n'a guère que dix ou onze pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue; il se tient aisément sur ses pieds de derrière, mais il marche ordinairement à quatre pieds. La femelle n'est pas sujette à l'écoulement périodique.

LE SAKI.

(Queue non-prenante ; sagoins.)

Le saki que l'on appelle vulgairement *singe à queue de renard*, parce qu'il a la queue garnie de poils très-longs, est le plus grand des sagoins : lorsqu'il est adulte, il a environ dix-sept pouces de longueur, au lieu que des cinq autres sagoins, le plus grand n'en a que neuf ou dix. Le saki a le poil très-long sur le corps, et encore plus long sur la queue; il a la face rousse et

couverte d'un duvet blanchâtre ; il est aisé à reconnoître et à distinguer de tous les autres sagoins, de tous les sapajous et de toutes les guenons, par les caractères suivans.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le saki n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante et de plus d'une moitié plus longue que la tête et le corps pris ensemble ; la cloison entre les narines fort épaisse, et leurs ouvertures à côté; la face tannée et couverte d'un duvet fin, court et blanchâtre ; le poil des parties supérieures du corps d'un brun noir ; celui du ventre et des autres parties inférieures d'un blanc roussâtre ; le poil par-tout très-long et encore plus long sur la queue, dont il déborde l'extrémité de près de deux pouces ; ce poil de la queue est ordinairement d'un brun noirâtre comme celui du

LLE

âtre ; il est
tinguer de
tous les sa-
enons, par

ette espèce.

ni callosités
che, non pre-
tié plus lon-
pris ensem-
narines fort
es à côté ; la
un duvet fin,
poil des par-
d'un brun
es autres par-
c roussâtre ;
g et encore
nt il déborde
eux pouces ;
dinairement
ne celui du



Desève del. *Le Vilain Sculp.*

1. L'OUISTITI. 2. LE MICO.

[illegible] qu'il [illegible] pour la [illegible] noire des [illegible] du corps et de la queue [illegible] et a près d'un pied et demi de longueur, depuis l'extrémité du [illegible] mêlé [illegible]

[illegible]

L'[illegible] n'a pas un demi-pied de longueur; le corps et la tête [illegible]



corps. Il paroît qu'il y a variété dans cette espèce pour la couleur du poil, et qu'il se trouve des sakis qui ont le poil du corps et de la queue d'un fauve roussâtre : cet animal marche à quatre pieds, et a près d'un pied et demi de longueur depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles dans cette espèce ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

L'OUISTITI.

L'OUISTITI n'a pas un demi-pied de longueur, le corps et la tête compris, et sa queue a plus d'un pied de long, elle est marquée comme celle du mococo par des anneaux alternativement noirs et blancs; le poil en est plus long et plus fourni que celui du mococo : l'ouistiti a la face nue et d'une couleur de chair assez foncée; il est coiffé fort singulièrement par deux toupets de longs poils blancs au-devant des oreil-

les; en sorte que, quoiqu'elles soient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face. M. Parsons a donné une très-bonne description de cet animal dans les Transactions philosophiques : ensuite M. Edwards en a donné une bonne figure dans ses Glanures; il dit en avoir vu plusieurs, et que les plus gros ne pesoient guère que six onces, et les plus petits quatre onces et demie : il observe très-judicieusement que c'est à tort que l'on a supposé que le petit singe d'Ethiopie, dont Ludolph fait mention sous le nom de *fonkes* ou *guereza*, étoit le même animal que celui-ci; il est en effet très-certain que l'ouistiti ni aucun autre sagoin ne se trouve en Ethiopie, et il est très-vraisemblable que le *fonkes* ou *guereza* de Ludolph, est ou le *mococo* ou le *loris*, qui se trouvent dans les terres méridionales de l'ancien continent. M. Edwards dit encore que le sanglin (*ouistiti*), lorsqu'il est en bonne

santé, a le poil très-fourni et très-touffu ; que l'un de ceux qu'il a vus, et qui étoit des plus vigoureux, se nourrissoit de plusieurs choses, comme de biscuits, fruits, légumes, insectes, limaçons, et qu'un jour étant déchaîné, il se jeta sur un petit poisson doré de la Chine qui étoit dans un bassin, qu'il le tua et le dévora avidement ; qu'ensuite on lui donna des petites anguilles qui l'effrayèrent d'abord en s'entortillant autour de son cou, mais que bientôt il s'en rendit maître et les mangea. Enfin M. Edwards ajoute un exemple, qui prouve que ces petits animaux pourroient peut être se multiplier dans les contrées méridionales de l'Europe ; ils ont, dit-il, produit des petits en Portugal, où le climat leur est favorable ; ces petits sont d'abord fort laids, n'ayant presque point de poil sur le corps ; ils s'attachent fortement aux tetes de leur mère : quand ils sont devenus un peu

grands, ils se cramponent fortement sur son dos ou sur ses épaules; et quand elle est lasse de les porter, elle s'en débarrasse en se frottant contre la muraille; lorsqu'elle les a écartés, le mâle en prend soin sur-le-champ, et les laisse grimper sur son dos pour soulager la femelle.

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'ouistiti n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante, fort touffue, annelée alternativement de noir et de blanc, ou plutôt de brun ou de gris, et une fois plus longue que la tête et le corps pris ensemble; la cloison des narines fort épaisse, et leurs ouvertures à côté; la tête ronde, couverte de poil noir au-dessus du front, sur le bas duquel il y a au-dessus du nez une marque blanche et sans poil; sa face est aussi presque sans poil et d'une couleur de chair

foncée; il a les deux côtés de la tête, au-devant des oreilles, deux toupets de longs poils blancs; ses oreilles sont arrondies, plates, minces et nues; ses yeux sont d'un châtain rougeâtre; le corps est couvert d'un poil doux d'un gris cendré et d'un gris plus clair, et mêlé d'un peu de jaune sur la gorge, la poitrine et le ventre; il marche à quatre pieds, et n'a souvent pas un demi-pied de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

LE PINCHE.

Le pinche, quoique fort petit, l'est cependant moins que l'ouistiti et même que le tamarin; il a environ neuf pouces de long, la tête et le corps compris, et sa queue est au moins une fois plus longue. Il est remarquable par l'espèce de chevelure blanche et lisse

qu'il porte au-dessus et aux côtés de la tête, d'autant que cette couleur tranche merveilleusement sur celle de la face qui est noire et ombrée par un petit duvet gris; il a les yeux tout noirs, la queue d'un roux vif à son origine et jusqu'à près de la moitié de sa longueur, où elle change de couleur et devient d'un noir brun jusqu'à l'extrémité; le poil des parties supérieures du corps est d'un brun fauve; celui de la poitrine, du ventre, des mains et des pieds est blanc; la peau est noire par-tout, même sous les parties où le poil est blanc: il a la gorge nue et noire comme la face: c'est encore un joli animal et d'une figure très singulière; sa voix est douce et ressemble plus au chant d'un petit oiseau qu'au cri d'un animal; il est très-délicat, et ce n'est qu'avec de grandes précautions qu'on peut le transporter d'Amérique en Europe.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le pinche n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue lâche, non prenante et une fois plus longue que la tête et le corps pris ensemble ; la cloison entre les narines épaisse, et leurs ouvertures à côté ; la face, la gorge et les oreilles noires, de longs poils blancs en forme de cheveux lisses, le museau large, la face ronde ; le poil du corps assez long, brun fauve ou roux sur le corps, jusqu'auprès de la queue où il devient orangé ; blanc sur la poitrine, le ventre, les mains et les pieds où il est plus court que sur le corps ; la queue d'un roux vif à son origine et dans la première partie de sa longueur, ensuite d'un roux brun, et enfin noir à son extrémité ; il marche à quatre pieds, et n'a qu'environ neuf pouces de longueur en tout. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

LE MARIKINA.

Le marikina est assez vulgairement connu sous le nom de petit *singe-lion*; nous n'admettons pas cette dénomination composée, parce que le marikina n'est point un singe, mais un sagoin; et que d'ailleurs il ne ressemble pas plus au lion, qu'une allouette ressemble à une autruche, et qu'il n'a de rapport avec lui que par l'espèce de crinière qu'il porte autour de la face, et par le petit flocon de poils qui termine sa queue. Il a le poil touffu, long, soyeux et lustré, la tête ronde, la face brune, les yeux roux, les oreilles rondes, nues et cachées sous les longs poils qui environnent sa face; ces poils sont d'un roux vif, ceux du corps et de la queue sont d'un jaune très-pâle et presque blanc: cet animal a les mêmes manières, la même vivacité et les mêmes inclinations que les autres

sagoins, et il paroît être d'un tempérament un peu plus robuste, car nous en avons vu un qui a vécu cinq ou six ans à Paris, avec la seule attention de le garder pendant l'hiver dans une chambre où tous les jours on allumoit du feu.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le marikina n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante et presque une fois plus longue que la tête et le corps pris ensemble; la cloison entre les narines épaisse et leur ouverture à côté; il a les oreilles rondes et nues; de longs poils d'un roux doré autour de la face; du poil presqu'aussi long, d'un blanc jaunâtre et luisant, sur tout le reste du corps, avec un flocon assez sensible à l'extrémité de la queue; il marche à quatre pieds, et n'a qu'environ huit ou neuf pouces de longueur en

tout. La femelle n'est pas sujette à l'écoulement périodique.

LE MICO.

C'est à M. de la Condamine que nous devons la connoissance de cet animal. «Celui, dit-il, dont le gouverneur du Para m'avoit fait présent, étoit l'unique de son espèce qu'on eût vu dans le pays; le poil de son corps étoit argenté et de la couleur des plus beaux cheveux blonds, celui de sa queue étoit d'un marron lustré approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable : ses oreilles, ses joues et son museau étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle; je l'ai gardé pendant un an, et il étoit encore en vie lorsque j'écrivois ceci, presque à la vue des côtes de France, où je me faisois un plaisir de l'apporter vivant : malgré les précautions continuelles

que je prenois pour le préserver du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir.... Tout ce que j'ai pu faire a été de le conserver dans l'eau-de-vie, ce qui suffira peut-être pour faire voir que je n'ai rien exagéré dans ma description ». Par ce récit de M. de la Condamine, il est aisé de voir que cet animal auquel nous appliquons le nom de *mico*, est d'une espèce très-différente et vraisemblablement beaucoup plus rare que les sagoins précédens et que le tamarin dont nous allons parler, puisqu'aucun auteur ni aucun voyageur avant lui, n'en avoit fait mention, quoique ce petit animal soit très-remarquable par le rouge vif qui anime sa face et par la beauté de son poil.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le mico n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non

prenante et d'environ moitié plus longue que la tête et le corps pris ensemble; la cloison des narines moins épaisse que les autres sagoins, mais leurs ouvertures sont situées de même à côté et non pas au bas du nez; il a la face et les oreilles nues, et couleur de vermillon; le museau court, les yeux éloignés l'un de l'autre, les oreilles grandes, le poil d'un beau blanc argenté, celui de la queue d'un brun lustré et presque noir; il marche à quatre pieds, et il n'a qu'environ sept ou huit pouces de longueur en tout. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

LE TAMARIN.

Le tamarin est remarquable par ses larges oreilles et ses pieds jaunes; c'est un joli animal, très-vif, aisé à apprivoiser, mais si délicat qu'il ne peut résister long-temps à l'intempérie de notre climat.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le tamarin n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue lâche, non prenante, et une fois plus longue que la tête et le corps pris ensemble ; la cloison entre les narines fort épaisse et leurs ouvertures à côté ; la face couleur de chair obscure ; les oreilles carrées, larges, nues et de la même couleur ; les yeux châtains, la lèvre supérieure fendue à-peu-près comme celle du lièvre ; la tête, le corps et la queue garnis de poils d'un brun noir et un peu hérissés, quoique doux ; les mains et les pieds, couverts de poils courts d'un jaune orangé ; il a le corps et les jambes bien proportionnés ; il marche à quatre pieds, et la tête et le corps pris ensemble n'ont que sept ou huit pouces de longueur. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

Espèces connues dans le genre des Singes.

(Sans queue ; singes des anciens.)

Le Troglodite ou le Pongo, *simia Troglodytes.*
L'Orang-outang ou le Jocko, *simia Satyrus.*
Le Gibbon, *simia Lar.*
Le Pithèque, *simia Sylvanus.*
Le Magot, *simia Inuus.*

(Queue courte; babouins.)

Le Maimon, *simia Nemestrina.*
Le Papion ou Babouin, *simia Sphinx.*
Le Mormon, *simia Mormon.*
Le Mandrill, *simia Maimon.*
Le Babouin-Porc, *simia Porcaria.*

(Queue longue; guenons.)

Le Cynosure, *simia Cynosuros.*
L'Hamadryade, *simia Hamadryas.*
Le Lowando, *simiâ Veter.*
L'Ouanderou, *simia Silenus.*
Le Malbrouck, *simia Faunus.*

Le Macaque, *simia Cynomolgus*.
Le Cynocéphale, *simia Cynocephalos*.
La Diane, *simia Diana*.
Le Callitriche, *simia Sabæa*.
Le Moustac, *simia Cephus*.
Le Mangabey, *simia Æthiops*.
L'Aigrette, *simia Aygula*.
Le Hocheur, *simia Nictitans*.
Le Bonnet-Chinois, *simia Sinica*.
Le Douc, *simia Nemæus*.
La Mone, *simia Mona*.
Le Patas, *simia Rubra*.
Le Talapoin, *simia Talapoin*.
Le Blanc-Nez, *simia Petaurista*.
Le Maure, *simia Maura*.
Le Roloway ou la Palatine, *simia Roloway*.

(Queue prenante ; sapajous.)

L'Ouarine, *simia Beelzebul*.
L'Alouate, *simia Seniculus*.
Le Coaïta, *simia Paniscus*.
Le Sajou, *simia Apella*.
Le Saï, *simia Capucina*.
Le Saïmiri, *simia Sciurea*.
Le Syricta, *simia Syrichta*.

(Queue non-prenante ; sagoins.)

Le Saki, *simia Pythecia*.
L'Ouistiti, *simia Jacchus*.

Le Pinche, *simia Œdipus.*
Le Marikina, *simia Rosalia.*
Le Mico, *simia Argentata.*
Le Tamarin, *simia Midas.*

LE

[illegible]



2.

Deseve del. *Le Vilain Sculp.*

1. LE MAKI. 2. LE MOCOCO.

[illegible]

LE MAR[illegible]

[illegible]

[illegible]

L[illegible]

Ca

L

trou

qua

sing

peu

a le

sa g

bain

mau

et c

IIIe GENRE.

LE MAKI, *LEMUR.*

Caractère générique : six dents incisives à la mâchoire inférieure.

LE LORIS.

Le loris est un petit animal qui se trouve à Ceylan, et qui est très-remarquable par l'élégance de sa figure et la singularité de sa conformation : il est peut-être de tous les animaux celui qui a le corps le plus long relativement à sa grosseur ; il a neuf vertèbres lombaires, au lieu que tous les autres animaux n'en ont que cinq, six ou sept ; et c'est de-là que dépend l'alongement

de son corps, qui paroît d'autant plus long qu'il n'est pas terminé par une queue. Sa tête est tout-à-fait ronde, et son museau est presque perpendiculaire sur cette sphère; ses yeux sont excessivement gros et très-voisins l'un de l'autre; ses oreilles larges et arrondies sont garnies en dedans de trois oreillons en forme de petite conque. Il nous paroît que c'est le même animal dont parle Thévenot dans les termes suivans : « Je vis, au Mogol, des sin-
» ges dont on faisoit grand cas, qu'un
» homme avoit apportés de Ceylan; on
» les estimoit parce qu'ils n'étoient pas
» plus gros que le poing, et qu'ils sont
» d'une espèce différente des singes or-
» dinaires; ils ont le front plat, les
» yeux ronds et grands, jaunes et clairs
» comme ceux de certains chats; leur
» museau est fort pointu, et le dedans
» des oreilles est jaune; ils n'ont point
» de queue..... Quand je les exami-
» nai, ils se tenoient sur les pieds de

» derrière, et s'embrassoient souvent, » regardant fixement le monde sans » s'effaroucher ».

LE MONGOUS.

Le mongous a le poil soyeux, assez court, un peu frisé. J'en ai eu chez moi pendant plusieurs années, un qui étoit tout brun; il avoit l'œil jaune, le nez noir et les oreilles courtes; il s'amusoit à manger sa queue, et en avoit ainsi détruit les quatre ou cinq dernières vertèbres : c'étoit un animal fort sale et assez incommode; on étoit obligé de le tenir à la chaîne, et quand il pouvoit s'échapper, il entroit dans les boutiques du voisinage pour chercher des fruits, du sucre, et sur-tout des confitures dont il ouvroit les boîtes; on avoit bien de la peine à le reprendre, et il mordoit cruellement alors ceux même qu'il connoissoit le mieux : il avoit un petit grognement

presque continuel ; et lorsqu'il s'ennuyoit et qu'on le laissoit seul, il se faisoit entendre de fort loin par un croassement tout semblable à celui de la grenouille : c'étoit un mâle, il cherchoit les chattes, et même se satisfaisoit avec elles, mais sans accouplement intime et sans production. Il craignoit le froid et l'humidité, il ne s'éloignoit jamais du feu, et se tenoit debout pour se chauffer : on le nourrissoit avec du pain et des fruits ; sa langue étoit rude comme celle d'un chat ; et si on le laissoit faire, il léchoit la main jusqu'à la faire rougir, et finissoit souvent par l'entamer avec les dents. Le froid de l'hiver 1750 le fit mourir, quoiqu'il ne fût pas sorti du coin du feu ; il étoit très-brusque dans ses mouvemens, et fort pétulant par instans ; cependant il dormoit souvent le jour, mais d'un sommeil léger que le moindre bruit interrompoit.

Il y a dans cette espèce de mongous

plusieurs variétés, non-seulement pour le poil, mais pour la grandeur ; celui dont nous venons de parler étoit tout brun, et de la taille d'un chat de moyenne grosseur. Nous en connoissons de plus grands et de bien plus petits ; nous en avons vu un qui, quoiqu'adulte, n'étoit pas plus gros qu'un loir ; si ce petit mongous n'étoit pas ressemblant en tout au grand, il seroit sans contredit d'une espèce différente ; mais la ressemblance entre ces deux invidus nous a paru si parfaite, à l'exception de la grandeur, que nous avons cru devoir les réduire tous deux à la même espèce, sauf à les distinguer dans la suite par un nom différent, si l'on vient à acquérir la preuve que ces deux animaux ne se mêlent point ensemble, et qu'ils soient aussi différens par l'espèce qu'ils le sont par la grandeur.

LE VARI.

Le vari est d'une méchanceté farouche dans son état de liberté. Les voyageurs disent « que ces animaux sont furieux comme des tigres, et qu'ils » font un tel bruit dans les bois, que, » s'il y en a deux, il semble qu'il y en » ait un cent, et qu'ils sont très-difficiles à apprivoiser ». En effet, la voix du vari tient un peu du rugissement du lion, et elle est effrayante lorsqu'on l'entend pour la première fois; cette force étonnante de voix dans un animal, qui n'est que de médiocre grandeur, dépend d'une structure singulière dans la trachée-artère, dont les deux branches s'élargissent et forment une large concavité avant d'aboutir aux bronches du poumon; il diffère donc beaucoup du mococo par le naturel, aussi-bien que par la conformation; il a en général le poil beaucoup

plus long, et en particulier une espèce de cravatte de poils encore plus longs qui lui environnent le cou, et qui fait un caractère très-apparent, par lequel il est aisé de le reconnoître; car au reste il varie du blanc au noir et au pie par la couleur du poil, qui, quoique long et très-doux, n'est pas couché en arrière, mais s'élève presque perpendiculairement sur la peau : il a le museau plus gros et plus long à proportion que le mococo, les oreilles beaucoup plus courtes et bordées de longs poils, les yeux d'un jaune orangé si foncé qu'ils paroissent rouges.

LE MOCOCO.

Le mococo est un joli animal, d'une physionomie fine, d'une figure élégante et svelte, d'un beau poil toujours propre et lustré; il est remarquable par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derrière qui

sont beaucoup plus longues que celles de devant, et par sa belle et grande queue qui est toujours relevée, toujours en mouvement, et sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux alternativement noirs et blancs, tous bien distincts et bien séparés les uns des autres: il a les mœurs douces, et quoiqu'il ressemble en beaucoup de choses aux singes, il n'en a ni la malice ni le naturel. Dans son état de liberté, il vit en société, et on le trouve à Madagascar par troupes de trente ou quarante; dans celui de captivité, il n'est incommode que par le mouvement prodigieux qu'il se donne, c'est pour cela qu'on le tient ordinairement à la chaîne: car quoique très-vif et très-éveillé, il n'est ni méchant ni sauvage; il s'apprivoise assez pour qu'on puisse le laisser aller et venir sans craindre qu'il s'enfuie; sa démarche est oblique comme celle de tous les animaux qui ont quatre mains au lieu

de quatre pieds : il saute de meilleure grace et plus légèrement qu'il ne marche; il est assez silencieux et ne fait entendre sa voix que par un cri court et aigu, qu'il laisse, pour ainsi dire, échapper lorsqu'on le surprend ou qu'on l'irrite. Il dort assis, le museau incliné et appuyé sur sa poitrine; il n'a pas le corps plus gros qu'un chat, mais il l'a plus long; et il paroît plus grand, parce qu'il est plus élevé sur ses jambes : son poil, quoique très-doux au toucher n'est pas couché, et se tient assez fermement droit.

Les mococos, les mongous et les varis sont du même pays et paroissent être confinés à Madagascar, au Mozambique et aux terres voisines de ces îles; il ne paroît, par aucun témoignage des voyageurs, qu'on les ait trouvés nulle part ailleurs; il semble qu'ils soient dans l'ancien continent, ce que sont dans le nouveau, les marmoses, les cayopollins, les phalangers qui ont

quatre mains comme les makis, et qui, comme tous les autres animaux du nouveau Monde, sont fort petits en comparaison de ceux de l'ancien; et à l'égard de la forme, les makis semblent faire la nuance entre les singes à longue queue et les animaux fissipèdes, car ils ont quatre mains et une longue queue comme ces singes, et en même temps ils ont le museau long comme les renards ou les fouines; cependant ils tiennent plus des singes par les habitudes essentielles; car, quoiqu'ils mangent quelquefois de la chair et qu'ils se plaisent aussi à épier les oiseaux, ils sont cependant moins carnassiers que frugivores, et ils préfèrent même dans l'état de domesticité les fruits, les racines et le pain, à la chair cuite ou crue.

Espèces connues dans le genre des Makis.

Le Loris, *lemur Tardigradus.*
L'Indri, *lemur Indri.*
Le Potto, *lemur Potto.*
Le Mongous, *lemur Mongoz.*
Le Vari, *lemur Macaco.*
Le Mococo, *lemur Catta.*
Le Maki à bourres, *lemur Laniger.*
Le Maki volant, *lemur Volans.*

IVe GENRE.

LA CHAUVE-SOURIS, *VESPERTILIO.*

Caractère générique : mains palmées volatiles.

LA CHAUVE-SOURIS.

Quoique tout soit également parfait en soi, puisque tout est sorti des mains du créateur, il est cependant relativement à nous, des êtres accomplis, et d'autres qui semblent être imparfaits ou difformes. Les premiers sont ceux dont la figure nous paroît agréable et complète, parce que toutes les parties sont bien ensemble, que le corps et les



Desève del. *Tardieu Sculp.*

1. LA CHAUVE SOURIS. 2. LE FER-A-CHEVAL.

3. L'OREILLAR. 4. LE FER-DE-LANCE.

me
ven
faci
nou
les
dont
com
diffé
quel
sensa
serve
tête
corps
par u
tablea
parce
a de
comme
quadru
n'est
pour
ce que
genres
aucun

membres sont proportionnés, les mouvemens assortis, toutes les fonctions faciles et naturelles. Les autres, qui nous paroisssent hideux, sont ceux dont les qualités nous sont nuisibles, ceux dont la nature s'éloigne de la nature commune, et dont la forme est trop différente des formes ordinaires desquelles nous avons reçu les premières sensations, et tiré les idées qui nous servent de modèle pour juger. Une tête humaine sur un cou de cheval, le corps couvert de plumes, et terminé par une queue de poisson, n'offrent un tableau d'une énorme difformité que parce qu'on y réunit ce que la nature a de plus éloigné : un animal qui, comme la chauve-souris, est à demi-quadrupède, à demi-volatile, et qui n'est en tout ni l'un ni l'autre, est pour ainsi dire un être-monstre, en ce que réunissant les attributs de deux genres si différens, il ne ressemble à aucun des modèles que nous offrent

les grandes classes de la nature ; il n'est qu'imparfaitement quadrupède, et il est encore plus imparfaitement oiseau. Un quadrupède doit avoir quatre pieds, un oiseau a des plumes et des ailes ; dans la chauve-souris les pieds de devant ne sont ni des pieds ni des ailes, quoiqu'elle s'en serve pour voler, et qu'elle puisse aussi s'en servir pour se traîner : ce sont en effet des extrémités difformes, dont les os sont monstrueusement alongés, et réunis par une membrane qui n'est couverte ni de plumes, ni même de poil, comme le reste du corps ; ce sont des espèces d'ailerons, ou, si l'on veut, des pattes ailées, où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court, et dont les quatre autres doigts très-longs ne peuvent agir qu'ensemble, et n'ont point de mouvemens propres, ni de fonctions séparées : ce sont des espèces de mains dix fois plus grandes qne les pieds, et en tout quatre fois plus longues que le corps entier de-

l'animal ; ce sont, en un mot, des parties qui ont plutôt l'air d'un caprice que d'une production régulière. Cette membrane couvre les bras, forme les mains ou les ailes de l'animal, se réunit à la peau de son corps, et enveloppe en même temps ses jambes et même sa queue qui, par cette jonction bizarre, devient, pour ainsi dire, l'un de ses doigts. Ajoutez à ces disparates et à ces disproportions du corps et des membres, les difformités de la tête, qui souvent sont encore plus grandes ; car dans quelques espèces, le nez est à peine visible, les yeux sont enfoncés tout près de la conque de l'oreille, et se confondent avec les joues : dans d'autres, les oreilles sont aussi longues que le corps, ou bien la face est tortillée en forme de fer à cheval, et le nez recouvert par une espèce de crête. La plupart ont la tête surmontée par quatre oreillons, toutes ont les yeux petits, obscurs et couverts, le nez, ou

plutôt les naseaux informes, la gueule fendue de l'une à l'autre oreille; toutes aussi cherchent à se cacher, fuyent la lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en sortent que la nuit, y rentrent au point du jour pour demeurer collées contre les murs. Leur mouvement dans l'air est moins un vol qu'une espèce de voltigement incertain, qu'elles semblent n'exécuter que par effort et d'une manière gauche; elles s'élèvent de terre avec peine, elles ne volent jamais à une grande hauteur, elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir ou même diriger leur vol; il n'est ni très-rapide ni bien direct, il se fait par des vibrations brusques dans une direction oblique et tortueuse; elles ne laissent pas de saisir, en passant, les moucherons, les cousins et sur-tout les papillons phalènes qui ne volent que la nuit, elles les avalent, pour ainsi dire tout entiers, et l'on voit dans leurs excré-

mens les débris des ailes et des autres parties sèches qui ne peuvent se digérer. Etant un jour descendu dans les grottes d'Arci pour en examiner les stalactites, je fus surpris de trouver sur un terrein tout couvert d'albâtre, et dans un lieu si ténébreux et si profond, une espèce de terre qui étoit d'une toute autre nature; c'étoit un tas épais et large de plusieurs pieds d'une matière noirâtre, presqu'entièrement composée de portions d'ailes et de pattes de mouches et de papillons, comme si ces insectes se fussent rassemblés en nombre immense, et réunis dans ce lieu pour y périr et pourrir ensemble. Ce n'étoit cependant autre chose que de la fiente de chauve-souris, amoncelée probablement pendant plusieurs années dans l'endroit de ces voûtes souterraines, qu'elles habitoient de préférence; car dans toute l'étendue de ces grottes, qui est de plus d'un demi-quart de lieue, je

ne vis aucun autre amas d'une pareille matière, et je jugeai que les chauve-souris avoient fixé dans cet endroit leur demeure commune, parce qu'il y parvenoit encore une très-foible lumière par l'ouverture de la grotte, et qu'elles n'alloient pas plus avant pour ne pas s'enfoncer dans une obscurité trop profonde.

Les chauve-souris sont de vrais quadrupèdes, elles n'ont rien de commun que le vol avec les oiseaux; mais comme l'action de voler suppose une très-grande force dans la partie supérieure du corps et dans les membres antérieurs, elles ont les muscles pectoraux beaucoup plus forts et plus charnus qu'aucun des quadrupèdes, et l'on peut dire que par-là elles ressemblent encore aux oiseaux; elles en diffèrent par tout le reste de la conformation, tant extérieure qu'intérieure; les poumons, le cœur, les organes de la génération, tous les autres

viscères sont semblables à ceux des quadrupèdes; elles produisent, comme les quadrupèdes, leurs petits vivans; enfin elles ont, comme eux, des dents et des mamelles : l'on assure qu'elles ne portent que deux petits, qu'elles les alaitent et les transportent même en volant. C'est en été qu'elles s'accouplent et qu'elles mettent bas, car elles sont engourdies pendant l'hiver: les unes se recouvrent de leurs ailes comme d'un manteau, s'accrochent à la voûte de leur souterrain par les pieds de derrière, et demeurent ainsi suspendues ; les autres se collent contre les murs ou se recèlent dans des trous, elles sont toujours en nombre pour se défendre du froid : toutes passent l'hiver sans bouger, sans manger, ne se réveillent qu'au printemps, et se recèlent de nouveau vers la fin de l'automne. Elles supportent plus aisément la diète que le froid, elles peuvent passer plusieurs jours sans manger, et

cependant elles sont du nombre des animaux carnassiers ; car lorsqu'elles peuvent entrer dans un office, elles s'attachent aux quartiers de lard qui y sont suspendus, et elles mangent aussi de la viande crue ou cuite, fraîche ou corrompue.

L'OREILLAR.

L'Oreillar est peut-être plus commun que la chauve-souris proprement dite ; il est bien plus petit de corps ; il a aussi les ailes beaucoup plus courtes, le museau moins gros et plus pointu, les oreilles d'une grandeur démesurée. Il habite en Europe.

LA NOCTULE.

La noctule est très-commune en France ; on la trouve sous les toits, sous les gouttières de plomb des châteaux, des églises, et aussi dans les

vieux arbres creux ; elle est presqu'aussi grosse que la chauve-souris ; elle a les oreilles courtes et larges, le poil roussâtre, la voix aigre, perçante et assez semblable au son d'un timbre de fer.

LA SÉROTINE.

La sérotine est plus petite que la chauve-souris et que la noctule ; elle est à-peu-près de la grandeur de l'oreillar, mais elle en diffère par les oreilles qu'elle a courtes et pointues, et par la couleur du poil ; elle a les ailes plus noires et le poil d'un brun plus foncé. Elle habite en France et en Allemagne.

LA PIPISTRELLE.

La pipistrelle n'est pas à beaucoup près aussi grosse que la chauve-souris ou la noctule, ni même que la sérotine ou l'oreillar ; de toutes les chauve-

souris c'est la plus petite et la moins laide, quoiqu'elle ait la lèvre supérieure fort renflée, les yeux très-petits, très-enfoncés, et le front très-couvert de poil. Elle habite en France, assez rarement en Allemagne : elle multiplie fort peu.

LA BARBASTELLE.

Cet animal est à-peu-près de la grosseur de l'oreillar ; il a les oreilles aussi larges, mais bien moins longues : le nom de *barbastelle* lui convient d'autant mieux qu'il paroît avoir une grosse moustache, ce qui cependant n'est qu'une apparence occasionnée par le renflement des joues qui forment un bourrelet au-dessus des lèvres ; il a le museau très-court, le nez fort applati et les yeux presque dans les oreilles. Il habite en Bourgogne.

LE FER-A-CHEVAL.

Cette espèce est très-frappante par la singulière difformité de sa face, dont le trait le plus apparent et le plus marqué est un bourrelet en forme de fer-à-cheval autour du nez et sur la lèvre supérieure ; on la trouve très-communément en France, dans les murs et dans les caveaux des vieux châteaux abandonnés. Il y en a de petites et de grosses, mais qui sont au reste si semblables par la forme, que nous les avons jugées de la même espèce; seulement, comme nous en avons beaucoup vu sans en trouver de grandeur moyenne entre les grosses et les petites, nous ne décidons pas si l'âge seul produit cette différence, ou si c'est une variété constante dans la même espèce.

LA ROUSSETTE,

LA ROUGETTE

ET LE VAMPIRE.

La roussette et la rougette nous paroissent faire deux espèces distinctes, mais qui sont si voisines l'une de l'autre, et qui se ressemblent à tant d'égards, que nous croyons devoir les présenter ensemble. La seconde ne diffère de la première que par la grandeur du corps et les couleurs du poil; la roussette dont le poil est d'un roux brun, a neuf pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité du corps, et trois pieds d'envergure lorque les membranes qui lui servent d'ailes sont étendues; la rougette, dont le poil est cendré brun, n'a guère que cinq pouces et demi de longueur et deux pieds d'envergure. Elle porte sur le cou un demi-collier d'un rouge vif, mêlé d'orangé, dont on n'apper-

çoit aucun vestige sur le cou de la roussette : elles sont toutes deux à-peu-près des mêmes climats chauds de l'ancien continent ; on les trouve à Madagascar, à l'île de Bourbon, à Ternate, aux Philippines et dans les autres îles de l'Archipel indien, où il paroît qu'elles sont plus communes que dans la terre-ferme des continens voisins.

On trouve aussi dans les pays les plus chauds du nouveau Monde un autre quadrupède volant dont on ne nous a pas transmis le nom américain, et que nous appellerons *vampire*, parce qu'il suce le sang des hommes et des animaux qui dorment, sans leur causer assez de douleur pour les éveiller : cet animal d'Amérique est d'une espèce différente de celle de la roussette et de la rougette, qui toutes deux ne se trouvent qu'en Afrique et dans l'Asie méridionale. Le vampire est plus petit que la rougette qui est plus petite elle-même que la roussette. Le

premier, lorsqu'il vole, paroît être de la grosseur d'un pigeon, la seconde de la grosseur d'un corbeau, et la troisième de celle d'une grosse poule. La rougette et la roussette ont toutes deux la tête assez bien faite, les oreilles courtes, le museau bien arrondi et à-peu-près de la forme de celui d'un chien. Le vampire au contraire a le museau plus alongé, il a l'aspect hideux comme les plus laides chauve-souris; la tête informe et surmontée de grandes oreilles fort ouvertes et fort droites; il a le nez contrefait, les narines en entonnoir, avec une membrane au-dessus qui s'élève en forme de corne ou de crête pointue et qui augmente de beaucoup la difformité de sa face. Ainsi l'on ne peut douter que cette espèce ne soit toute autre que celles de la roussette et de la rougette. Le vampire est aussi malfaisant que difforme; il inquiète l'homme, tourmente et détruit les animaux.

Nous ne pouvons citer un témoignage plus authentique et plus récent que celui de M. de la Condamine : Les » chauve-souris, dit-il, qui sucent le » sang des chevaux, des mulets, et » même des hommes quand ils ne s'en » garantissent pas en dormant à l'abri » d'un pavillon, sont un fléau commun » à la plupart des pays chauds de l'Amé- » rique ; il y en a de monstrueuses pour » la grosseur : elles ont détruit entiè- » rement à Borja et en divers autres » endroits le gros bétail que les mis- » sionnaires y avoient introduit, et » qui commençoit à s'y multiplier ». Ces faits sont confirmés par plusieurs autres historiens et voyageurs. Pierre Martyr, qui a écrit assez peu de temps après la conquête de l'Amérique méridionale, dit qu'il y a dans les terres de l'isthme de Darien des chauve-souris qui sucent le sang des hommes et des animaux pendant qu'ils dorment, jusqu'à les épuiser, et même au point de

les faire mourir. Jumilla assure la même chose, aussi bien que don George Juan et don Antoine de Ulloa. Il paroît en conférant ces témoignages, que l'espèce de ces chauve-souris qui sucent le sang est nombreuse et très-commune dans toute l'Amérique méridionale; néanmoins nous n'avons pu jusqu'ici nous en procurer un seul individu, mais on peut voir dans Seba la figure et la description de cet animal, dont le nez est si extraordinaire, que je suis très-étonné que les voyageurs ne l'aient pas remarqué, et ne se soient point écriés sur cette difformité qui saute aux yeux, et de laquelle cependant ils n'ont fait aucune mention. Il se pourroit donc que l'animal étrange dont Seba nous a donné la figure, ne fût pas celui que nous indiquons ici sous le nom de *vampire*, c'est-à-dire, celui qui suce le sang; il se pourroit aussi que cette figure de Seba fût infidelle ou chargée; enfin il se pourroit que ce

nez difforme fût une monstruosité ou une variété accidentelle, quoiqu'il y ait des exemples de ces difformités constantes dans quelques autres espèces de chauve-souris: le temps éclaircira ces obscurités et fixera nos incertitudes.

A l'égard de la roussette et de la rougette, elles sont toutes deux au cabinet du roi, et elles sont venues de l'île de Bourbon; ces deux espèces ne se trouvent que dans l'ancien continent, et ne sont nulle part aussi nombreuses en Afrique et en Asie, que celle du vampire l'est en Amérique. Ces animaux sont plus grands, plus forts et peut-être plus méchans que le vampire; mais c'est à force ouverte, en plein jour aussi bien que la nuit, qu'ils font leur dégât; ils tuent les volailles et les petits animaux; ils se jettent même sur les hommes, les insultent et les blessent au visage par des morsures cruelles; et aucun voyageur ne dit

qu'ils sucent le sang des hommes et des animaux endormis.

Les anciens connoissoient imparfaitement ces quadrupèdes ailés, qui sont des espèces de monstres, et il est vraisemblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la nature que leur imagination a dessiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes, la cruauté, la voracité, la saleté, tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies, conviennent assez à nos roussettes. Hérodote paroît les avoir indiquées lorsqu'il a dit qu'il y avoit de grandes chauve-souris qui incommodoient beaucoup les hommes qui alloient recueillir la casse autour des marais de l'Asie; qu'ils étoient obligés de se couvrir de cuir le corps et le visage pour se garantir de leurs morsures dangereuses.

Les roussettes sont des animaux carnassiers, voraces et qui mangent de tout; car lorsque la chair ou le poisson

leur manque, elles se nourrissent de végétaux et de fruits de toute espèce; elles boivent le suc des palmiers, et il est aisé de les enivrer et de les prendre en mettant à portée de leur retraite des vases remplis d'eau de palmier ou de quelqu'autre liqueur fermentée : elles s'attachent et se suspendent aux arbres avec leurs ongles; elles vont ordinairement en troupe, et plus la nuit que le jour; elles fuient les lieux trop fréquentés et demeurent dans des déserts, sur-tout dans les îles inhabitées. Les femelles n'ont que deux mamelles placées sur la poitrine, et ne produisent qu'en petit nombre, mais plus d'une fois par an. La chair de ces animaux, sur-tout lorsqu'ils sont jeunes, n'est pas mauvaise à manger; les Indiens la trouvent bonne, et ils en comparent le goût à celui de la perdrix ou du lapin.

Les voyageurs de l'Amérique s'accordent à dire que les grandes chauve-

souris de ce nouveau continent sucent, sans les éveiller, le sang des hommes et des animaux endormis. Les voyageurs de l'Asie et de l'Afrique, qui font mention de la roussette ou de la rougette, ne parlent pas de ce fait singulier; néanmoins leur silence ne fait pas une preuve complète, sur-tout, y ayant tant de conformité et tant d'autres ressemblances entre les roussettes et ces grandes chauve-souris que nous avons appelées *vampires*; nous avons donc cru devoir examiner comment il est possible que ces animaux puissent sucer le sang sans causer en même temps une douleur au moins assez sensible pour éveiller une personne endormie. S'ils entamoient la chair avec leurs dents, qui sont très-fortes et grosses comme celles des autres quadrupèdes de leur taille, l'homme le plus profondément endormi, et les animaux sur-tout, dont le sommeil est plus léger que celui de l'homme,

seroient brusquement réveillés par la douleur de cette morsure : il en est de même des blessures qu'ils pourroient faire avec leurs ongles ; ce n'est donc qu'avec la langue qu'ils peuvent faire des ouvertures assez subtiles dans la peau pour en tirer du sang et ouvrir les veines sans causer une vive douleur. Nous n'avons pas été à portée de voir la langue du vampire ; mais celle des roussettes, que M. Daubenton a examinée avec soin, semble indiquer la possibilité du fait : cette langue est pointue et hérissée de papilles dures très-fines, très-aiguës et dirigées en arrière ; ces pointes qui sont très-fines peuvent s'insinuer dans les pores de la peau, les élargir et pénétrer assez avant pour que le sang obéisse à la succion continuelle de la langue. Mais c'est assez raisonner sur ce fait, dont toutes les circonstances ne nous sont pas bien connues, et dont quelques-unes sont peut-être exagérées ou mal

rendues par les écrivains qui nous les ont transmises.

« Les roussettes et les rougettes (dit M. de la Nux) sont naturelles dans les îles de France, de Bourbon et de Madagascar. Il y a cinquante ans et plus (en 1772) que j'habite celle de Bourbon. Quand j'y arrivai, en septembre 1722, ces animaux étoient aussi communs, même dans les quartiers déjà établis, qu'ils y sont rares actuellement. La raison en est naturelle; 1°. la forêt n'étoit pas encore éloignée des établissemens, et il leur faut la forêt : aujourd'hui elle est très-reculée. 2°. La roussette est vivipare, et ne met au jour qu'un seul petit par an. 3°. Elle est chassée pour sa viande, pour sa graisse, pour les jeunes individus, pendant tout l'été, tout l'automne et une partie de l'hiver, par les Blancs au fusil, par les Nègres au filet; il faut que l'espèce diminue beaucoup et en peu de temps; outre qu'abandon-

nant les quartiers établis pour se retirer dans les lieux qui ne le sont pas encore, et dans l'intérieur de l'île, les Nègres marrons ne les épargnent pas quand ils le peuvent.

» Le temps des amours de ces animaux est ici vers le mois de mai, c'est-à-dire, en général, dans le milieu de l'automne. Celui de la sortie des fœtus est environ un mois après l'équinoxe du printemps; ainsi la durée de la gestation est de quatre et demi à cinq mois. J'ignore celle de l'accroissement des petits, mais je sais qu'il paroît fait au solstice d'hiver, c'est-à-dire, à peu-près au bout de huit mois, depuis la naissance. Je sais de plus qu'on ne voit plus de petites roussettes passé avril et mai, temps auquel on distingue aisément les vieilles des jeunes, par les couleurs plus vives des robes de celles-ci. Les vieilles grisonnent, je ne sais pas au bout de quel temps, et c'est pour lors qu'elles sont très-dures, les mâles

sur-tout ; c'est pour lors que ceux-ci sentent très-fort, comme je l'ai observé, qu'il n'y a que les Nègres qui puissent en manger, et qu'il n'y a de bon que leur graisse, dont en général l'espèce est assez bien pourvue depuis la fin du printemps jusqu'au commencement de l'hiver.

» Ce n'est certainement pas la chair de quelque espèce que ce soit qui fournit l'embonpoint des roussettes et des rougettes, ni même qui fait le moindrement partie de leur nourriture ; ce n'est pas de la viande qu'il leur faut. Bref, ces animaux ne sont point du tout carnassiers, ils sont et ne sont que frugivores. Les bananes, les pêches, les goyaves, bien des sortes de fruits dont nos forêts sont successivement pourvues, les baies de guy et autres, voilà de quoi ils se nourrissent, et ils ne se nourrissent que de cela; ils sont encore très-friands de sucs de certaines fleurs à ombelles, telles entr'au-

tres celles de nos bois puans, dont le *nectareum* est très-succinct; ce sont ces fleurs très-abondantes en janvier et février, plus généralement au cœur de l'été, qui attirent vers le bas de notre île les roussettes en grand nombre; elles font pleuvoir à terre les étamines nombreuses de ces fleurs, et il est très-probable que c'est pour la succion du *nectareum* des fleurs à ombelles, peut-être encore de nombre d'autres fleurs de genres différens, que leur langue est telle que l'apprend l'exacte et savante description qu'en a donnée M. Daubenton. J'observerai que la mangue est un fruit dont la peau est résineuse, et que nos animaux n'y touchent point. Je sais qu'en cage on leur a fait manger du pain, des cannes de sucre, &c. Je n'ai pas su si on leur avoit fait manger de la viande, crue sur-tout; mais en eussent-elles mangé en cage, ce n'est point dans l'état d'esclavage que je les considère, il change

trop les mœurs , les caractères, les habitudes de tous les animaux. Dans le très-vrai, l'homme n'a rien à craindre de ceux-ci pour lui personnellement ni pour sa volaille. Il leur est de toute impossibilité de prendre, je ne dis pas une poule, mais le moindre petit oiseau. Une roussette ne peut pas, comme un faucon, comme un épervier, &c., fondre sur une proie. Si elle approche trop la terre, elle y tombe et ne peut reprendre le vol qu'en grimpant contre quelque appui que ce puisse être, fût-ce un homme qu'elle rencontrât. Une fois à terre, elle ne peut que s'y traîner maussadement et assez lentement, aussi ne s'y tient-elle que le moins de temps qu'elle peut; elle n'est point faite pour la course. Voudroit-elle attraper un oiseau sur une branche? la dégaine avec laquelle elle est souvent obligée d'en parcourir une pour aller vers le bout mettre le vent dans ses voiles, pour

aller prendre son vol, montre évidemment que telles tentatives ne lui réussiroient jamais. Et, afin de me mieux faire entendre, je dois dire que, pour s'envoler, ces animaux ne peuvent, comme les oiseaux, s'élancer dans l'air ; il faut qu'ils le battent des ailes à plusieurs reprises, avant de dépendre les griffes de leurs pattes de l'endroit où ils se sont accrochés ; et quelque pleines que soient les voiles en quittant la place, leur poids les abaisse, et pour s'élever ils parcourent la concavité d'une courbe. Mais la place où ils se trouvent quand il faut partir, n'est pas toujours commode pour le jeu libre de leurs ailes ; il peut se trouver des branches trop proches qui l'empêcheroient, et dans cette conjoncture la roussette parcourt la branche jusqu'à ce qu'elle puisse prendre son essor sans risque. Il arrive assez souvent, dans une nombreuse troupe de ces quadrupèdes volans, surprise, ou par un

coup de tonnerre, ou de fusil, ou par tel autre épouvantail subit, et surprise sur un arbre de médiocre hauteur, comme de vingt à trente pieds, sous les branches; il arrive, dis-je, assez ordinairement que plusieurs tombent jusqu'à terre avant d'avoir pu prendre l'air nécessaire pour les soutenir, et on les voit incontinent remonter le long des arbres qui se trouvent à leur portée, pour prendre leur vol si-tôt qu'elles le peuvent. Que l'on se représente des voyageurs chassant ces animaux qu'ils ne connoissent point, dont la forme et la figure leur causent un certain effroi, entourés tout-à-coup d'un nombre de roussettes tombées de leur faîte, que quelqu'un de la bande se trouve empêtré d'une ou deux roussettes grimpantes, et que, cherchant à se débarrasser et s'y prenant mal, il soit égratigné, même mordu, ne voilà-t-il pas le thême d'une relation qui fera les roussettes féroces,

se ruant sur les hommes, cherchant à les blesser au visage, les dévorant, &c. et au bout du compte cela se réduira à la rencontre fortuite d'animaux d'espèces bien différentes qui avoient grande peur les uns des autres. J'ai dit plus haut qu'il falloit la forêt aux roussettes ; on voit bien ici que c'est par instinct de conservation qu'elles la cherchent, et non par caractère sauvage et farouche. A ce que j'ai déjà fait connoître des roussettes et des rougettes, si j'ajoute qu'elles ne donnent point sur la charogne, que naturellement elles ne mangent point à terre, qu'il faut qu'elles soient appendues pour prendre leur nourriture, j'aurai, je pense, détruit le préjugé qui les fait carnivores, voraces, méchantes, cruelles, &c. Si je dis de plus que leur vol est aussi lourd, aussi bruyant, sur-tout proche de terre, que celui des vampires doit l'être peu, doit être léger, j'aurai, par ce dernier caractère, éloi-

gné considérablement encore une espèce de l'autre.

» De ce que l'on voit parfois des roussettes raser la surface de l'eau, à-peu-près comme fait l'hirondelle, on les a fait se nourrir de poisson, on en a fait des pêcheurs, et il le falloit bien, dès qu'on vouloit qu'elles mangeassent de tout. Cette chair ne leur convient pas plus que toute autre. Encore une fois, elles ne se nourrissent que de végétaux. C'est pour se baigner qu'elles rasent l'eau, et si elles se soutiennent au vol plus près de l'eau qu'elles ne peuvent de la terre, c'est que la résistance de celle-ci intéresse le battement des ailes qui est libre sur l'eau. De ceci résulte évidemment la propreté naturelle des roussettes. J'en ai bien vu, j'en ai bien tué, je n'ai jamais trouvé sur aucune d'elles la moindre saleté; elles sont aussi propres que le sont en général les oiseaux.

» La roussette n'est pas de ces ani-

maux que nous sommes portés à trouver beaux, elle est même déplaisante à voir en mouvement et de près. Il n'y a qu'un seul point de vue, et il n'y a qu'une seule attitude qui lui soit avantageuse relativement à nous, dans laquelle on la voit avec une sorte de plaisir, dans laquelle tout ce qu'elle a de hideux, de monstrueux disparoît. Branchée à un arbre, elle s'y tient la tête en bas, les ailes pliées et exactement plaquées contre le corps : ainsi sa voilure, qui fait sa difformité, de même que ses pattes de derrière qui la soutiennent, à l'aide des griffes dont elles sont armées, ne paroissent point. L'on ne voit en pendant qu'un corps rond, potelé, vêtu d'une robe d'un brun foncé, très-propre et bien colorié, auquel tient une tête dont la physionomie a quelque chose de vif et de fin. Voilà l'attitude de repos des roussettes ; elles n'ont que celle-là, et c'est celle dans laquelle elles se tiennent le

plus long-temps pendant le jour. Quant au point de vue, c'est à nous à le choisir : il faut se placer de manière à les voir dans un demi-raccourci, c'est-à-dire, à l'élévation au-dessus de terre de quarante à soixante pieds, et dans une distance de cent cinquante pieds plus ou moins. Maintenant qu'on se représente la tête d'un grand arbre garnie dans son pourtour et dans son milieu de cent, cent cinquante, peut-être deux cents de pareilles girandoles, n'ayant de mouvement que celui que le vent donne aux branches, et l'on se fera l'idée d'un tableau qui m'a toujours paru curieux, et qui se fait regarder avec plaisir. Dans les cabinets les plus riches en sujets d'histoire naturelle, on ne manque pas de placer une roussette éployée, et dans toute l'étendue de son envergure; de sorte qu'on la montre dans son action et dans tout son laid. Il faudroit, me semble, s'il étoit possible, en montrer

à côté ou au-dessus, quelqu'une dans l'attitude naturelle du repos.

» Je terminerai ces notes, en disant que la roussette et la rougette fournissent une nourriture saine. On n'a jamais entendu dire que qui que ce soit en ait été incommodé, quoique nombre de fois on en ait mangé avec excès: cela ne doit point surprendre, dès que l'on sait bien que ces animaux ne vivent que de fruits mûrs, de sucs et de fleurs, et peut-être des exudations de nombre d'arbres. Je le soupçonnois fortement; le passage d'Hérodote me le fait croire; mais je ne l'ai pas assez vu pour donner la chose comme une vérité constante ».

LA CHAUVE-SOURIS
FER-DE-LANCE.

Dans le grand nombre de chauve-souris qui n'étoient ni nommées ni connues, nous en avons indiqué quelques-unes par des noms empruntés des langues étrangères, et d'autres par des dénominations tirées de leur caractère le plus frappant; il y en a une que nous avons appelée le *fer-à-cheval*, parce qu'elle porte au-devant de sa face un relief exactement semblable à la forme d'un fer-à-cheval. Nous nommons de même celle dont il est ici question, le *fer-de-lance*, parce qu'elle présente une crête ou membrane en forme de trèfle très-pointu, et qui ressemble parfaitement à une fer-de-lance garni de ses oreillons. Quoique ce caractère suffise seul pour la faire reconnoître et distinguer de toutes les autres, on peut encore ajouter qu'elle

n'a presque point de queue, qu'elle est à-peu-près du même poil et de la même grosseur que la chauve-souris commune, mais qu'au lieu d'avoir comme elle et comme la plupart des autres chauve-souris, six dents incisives à la mâchoire inférieure, elle n'en a que quatre : au reste, cette espèce qui est fort commune en Amérique, ne se trouve point en Europe.

Il y a au Sénégal une autre chauve-souris, qui a aussi une membrane sur le nez; mais cette membrane, au lieu d'avoir la forme d'un fer-de-lance ou d'un fer-à-cheval, comme dans les deux chauve-souris dont nous venons de faire mention, a une figure plus simple et ressemble à une feuille ovale : ces trois chauve-souris, étant de différens climats, ne sont pas de simples variétés, mais des espèces distinctes et séparées. M. Daubenton a donné la description de cette chauve-souris du Sénégal sous le nom de la *feuille*, dans les *Mémoires*

de l'Académie des sciences, année 1759, page 374.

Les chauve-souris, qui ont déjà de grands rapports avec les oiseaux par leur vol, par leurs ailes et par la force des muscles pectoraux, paroissent s'en approcher encore par ces membranes ou crêtes qu'elles ont sur la face : ces parties excédantes, qui ne se présentent d'abord que comme des difformités superflues, sont les caractères réels et les nuances visibles de l'ambiguité de la nature entre ces quadrupèdes volans et les oiseaux ; car la plupart de ceux-ci ont aussi des membranes et des crêtes autour du bec et de la tête, qui paroissent tout aussi superflus que celles des chauve-souris.

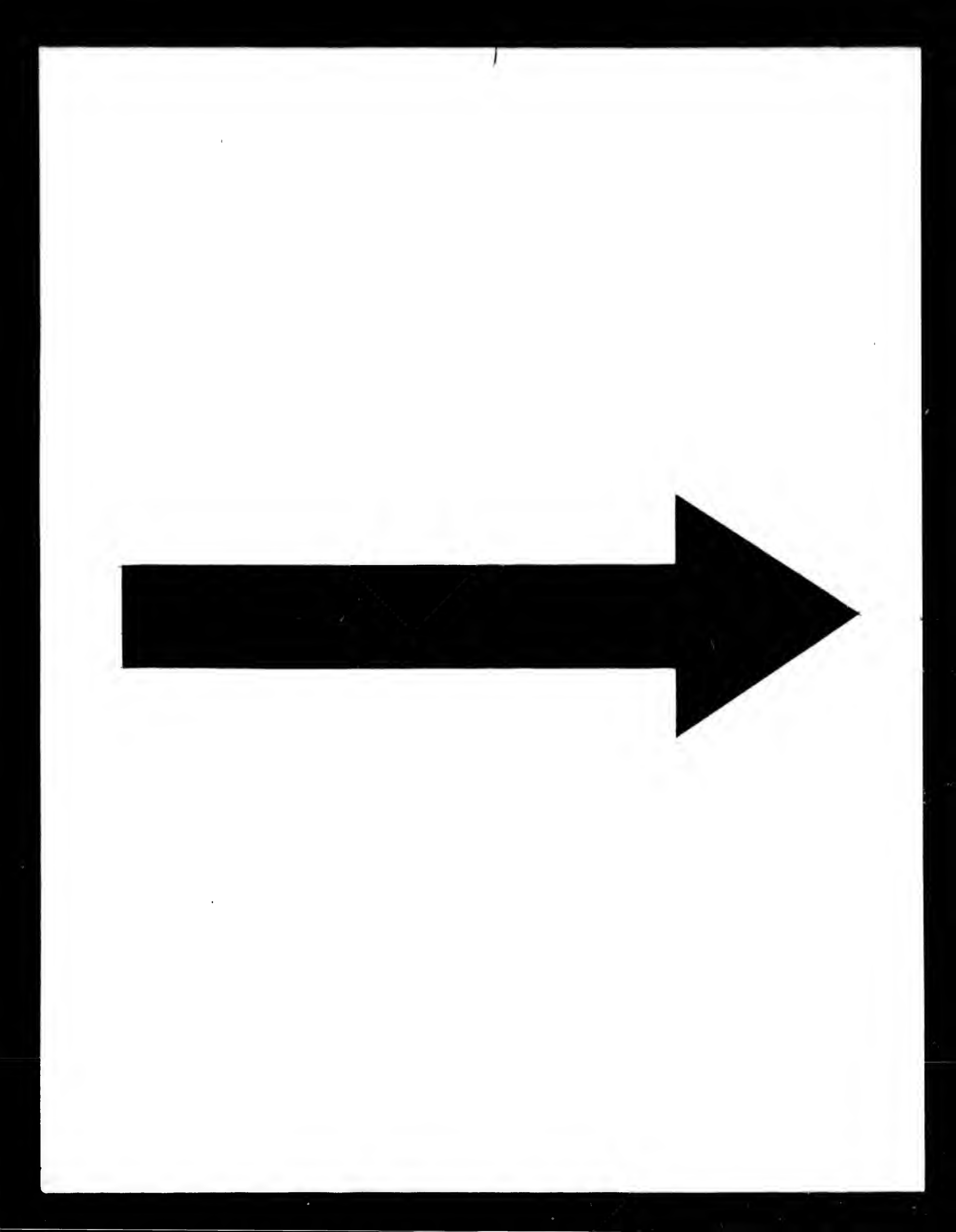
LA CÉPHALOTTE.

Cette espèce de chauve-souris, jusqu'à présent inconnue des naturalistes, se trouve aux îles Moluques, d'où on a envoyé deux individus fe-

melles à M. Schlosser, à Amsterdam. La femelle ne produit qu'un petit; on peut le conjecturer, parce que M. Pall[illegible] dans la dissection qu'il a faite d'u[illegible] [illegible]s femelles, n'a trouvé qu'un [illegible]

Il appel[illegible] [illegible]tte chauve-souris céphalotte, parce qu'elle a la tête plus grosse à proportion du corps que les autres chauve-souris; le cou y est aussi plus distinct, parce qu'il est moins couvert de poil.

« Cette chauve-souris, continue M. Pallas, diffère de toutes les autres par les dents, des souris ou même des hérissons, paroissant plutôt faites pour entamer les fruits que pour déchirer une proie; les dents canines, dans la mâchoire supérieure, sont séparées par deux petites dents; et dans la mâchoire inférieure, ces petites dents manquent, et les deux canines de cette mâchoire sont comme les incisives dans les souris ».



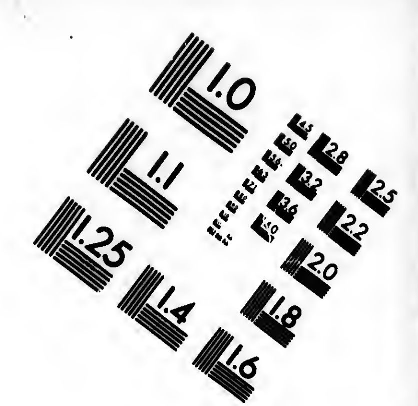
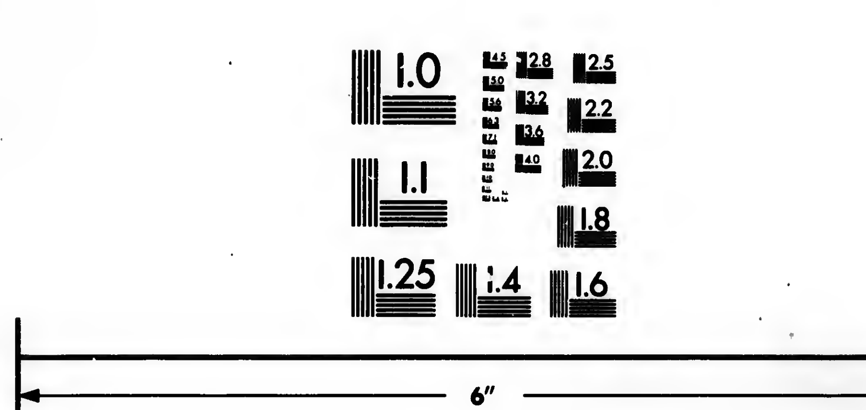
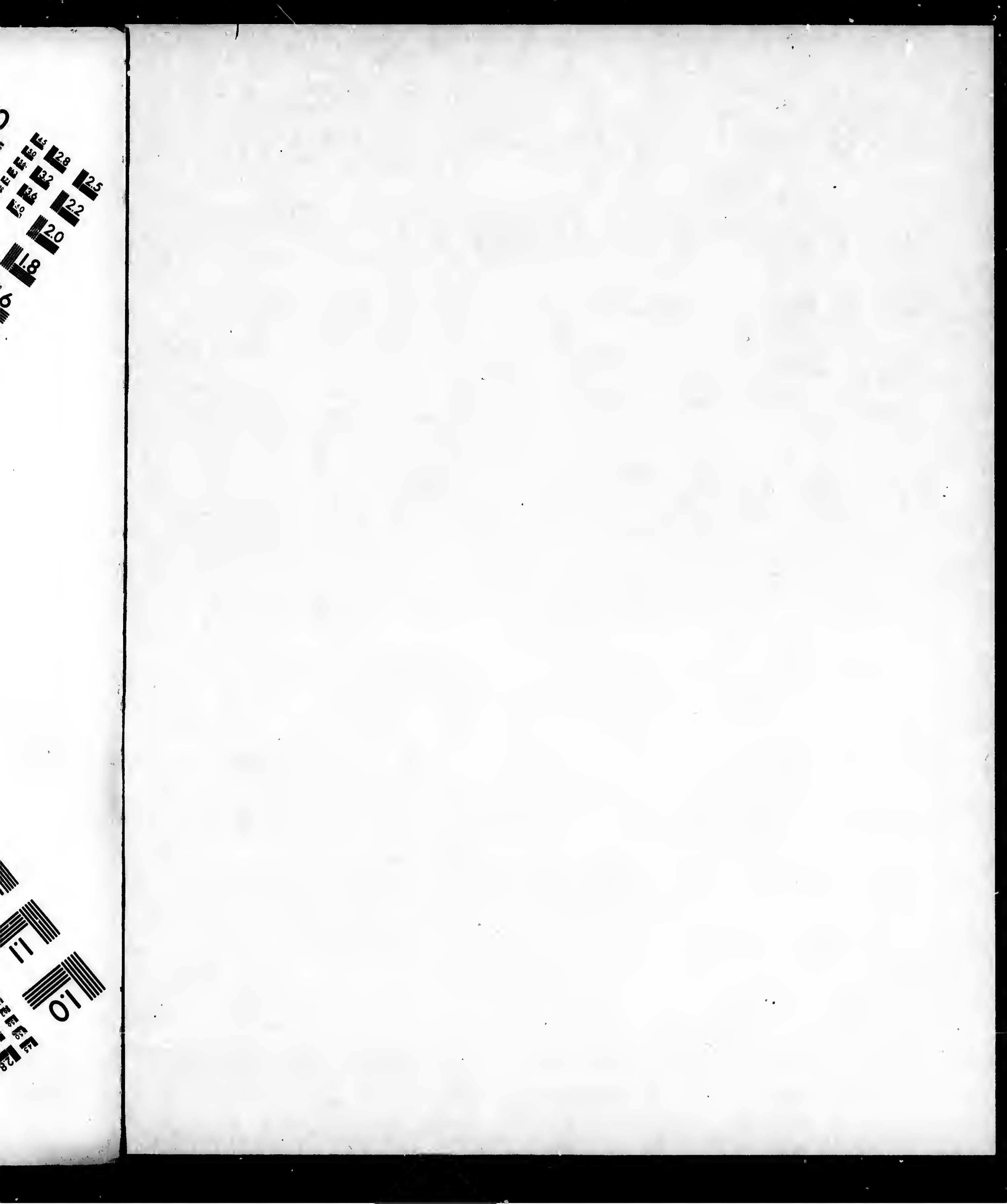


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

Espèces connues dans le genre des Chauve-souris.

La Roussette et la Rougette, *vespertilio Vampyrus.*
Le Vampire, *vespertilio Spectrum.*
La Lunette, *vespertilio Perspicillatus.*
La Loluque, *vespertilio Spasma.*
Le Fer-de-lance, *vespertilio Hastatus.*
La Musaraigne, *vespertilio Soricinus.*
La Léporine, *vespertilio Leporinus.*
L'Oreillar, *vespertilio Auritus.*
La Chauve-souris commune, *vespertilio Murinus.*
La Noctule, *vespertilio Noctula.*
La Sérotine, *vespertilio Serotinus.*
La Pipistrelle, *vespertilio Pipistrellus.*
La Barbastelle, *vespertilio Barbastellus.*
Le Campagnol-volant, *vespertilio Hispidus.*
Le Muscardin-volant, *vespertilio Pictus.*
La Marmotte-volante, *vespertilio Nigrita.*
Le Mulot-volant, *vespertilio Molossus.*
La Céphalotte, *vespertilio Cephalotes.*
La Surinam, *vespertilio Lepturus.*
Le Fer-à-cheval, *vespertilio Ferrum equinum.*

La Neuyork, *vespertilio Noveboracensis.*
La Grande-aile, *vespertilio Lascopterus.*
La Grosse-queue, *vespertilio Lasiurus.*

FIN DU TOME SECOND.

